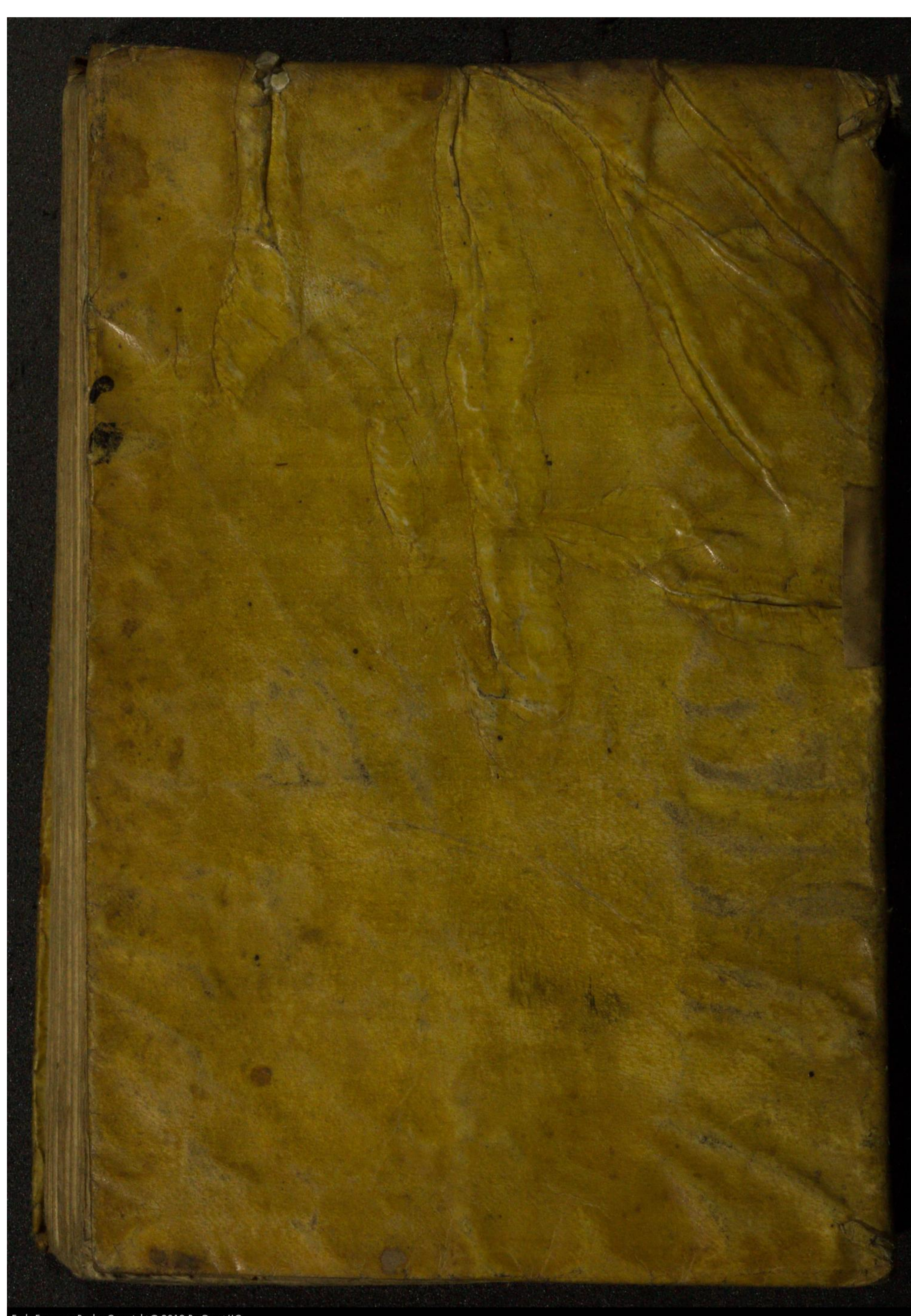


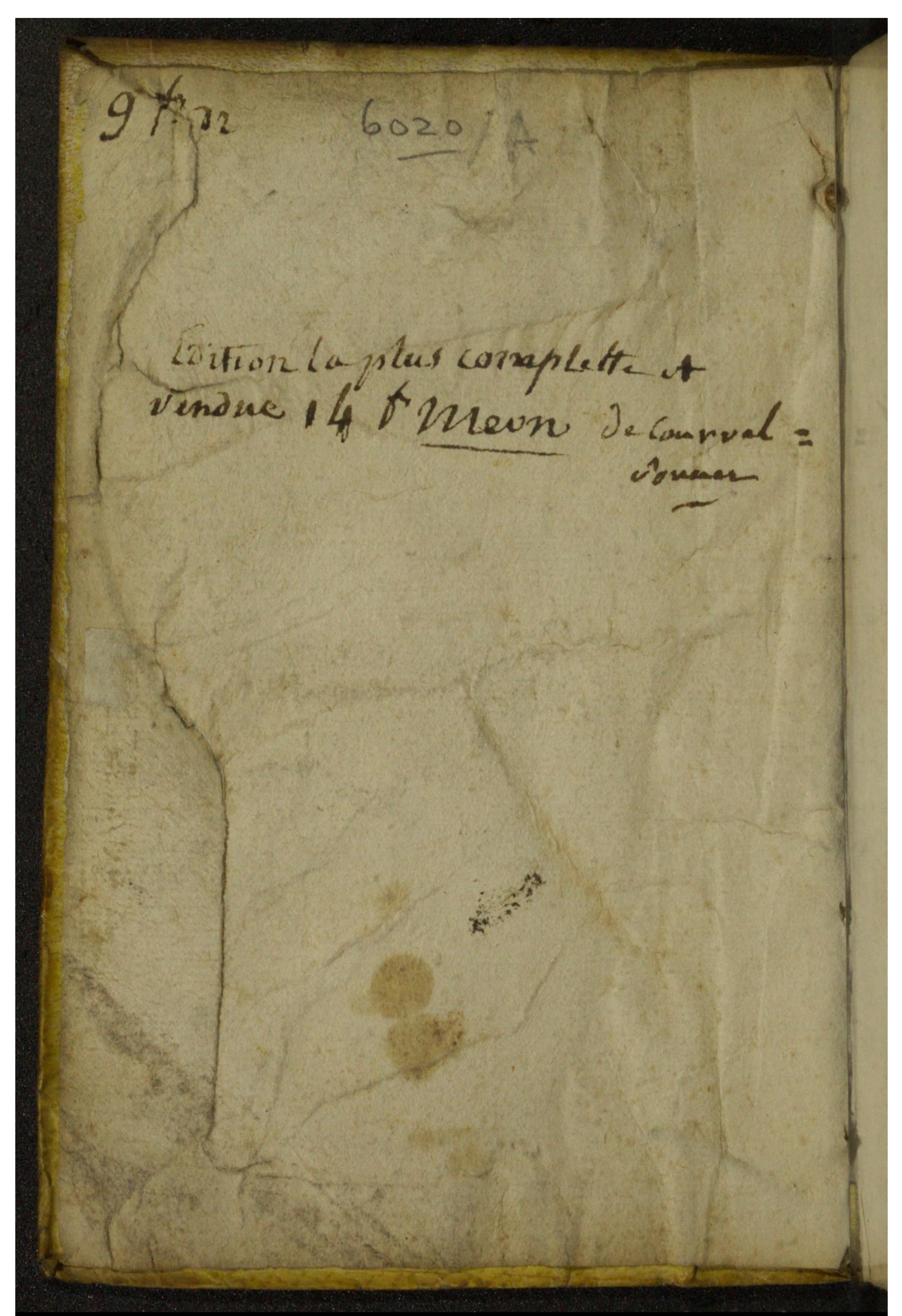




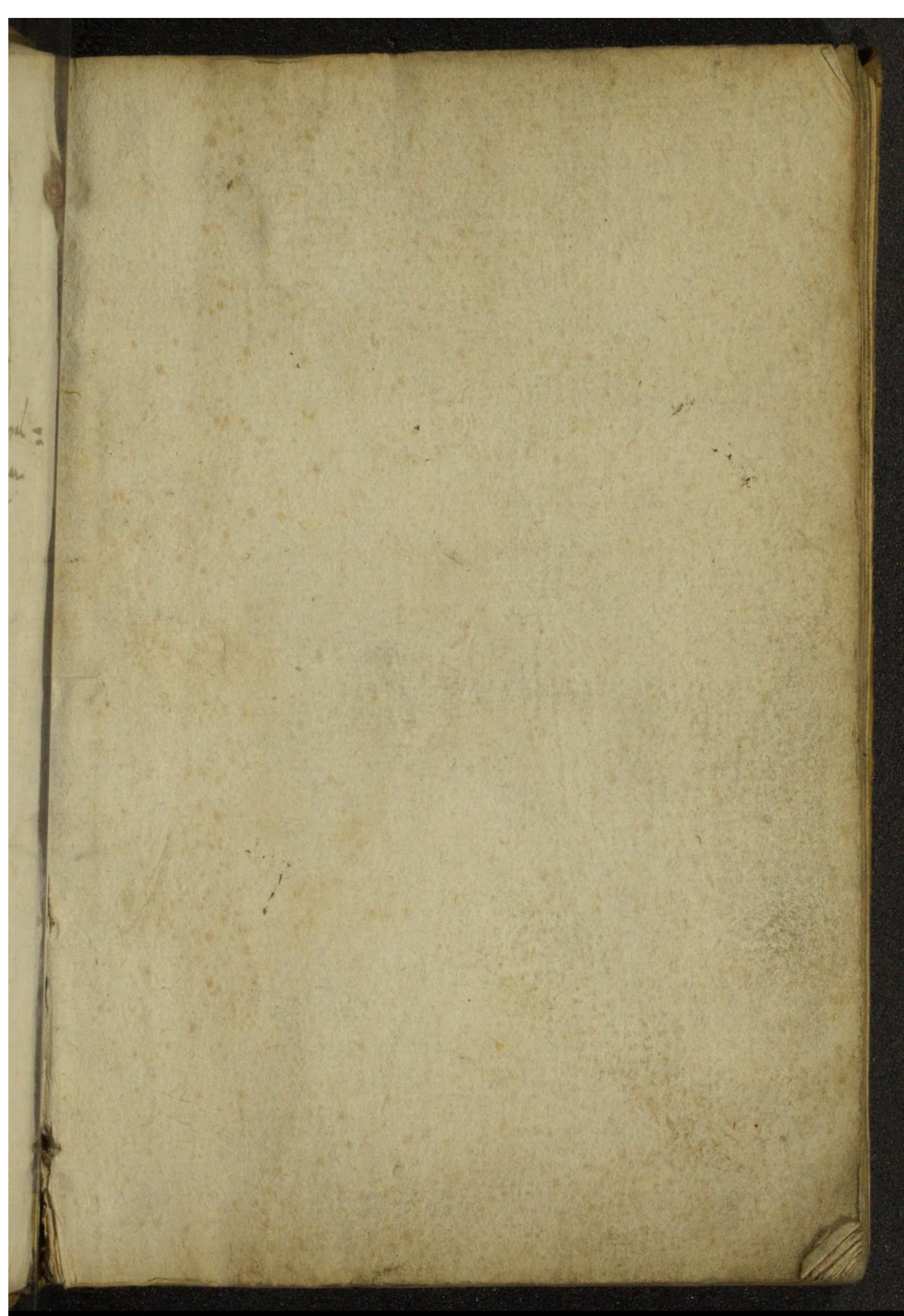


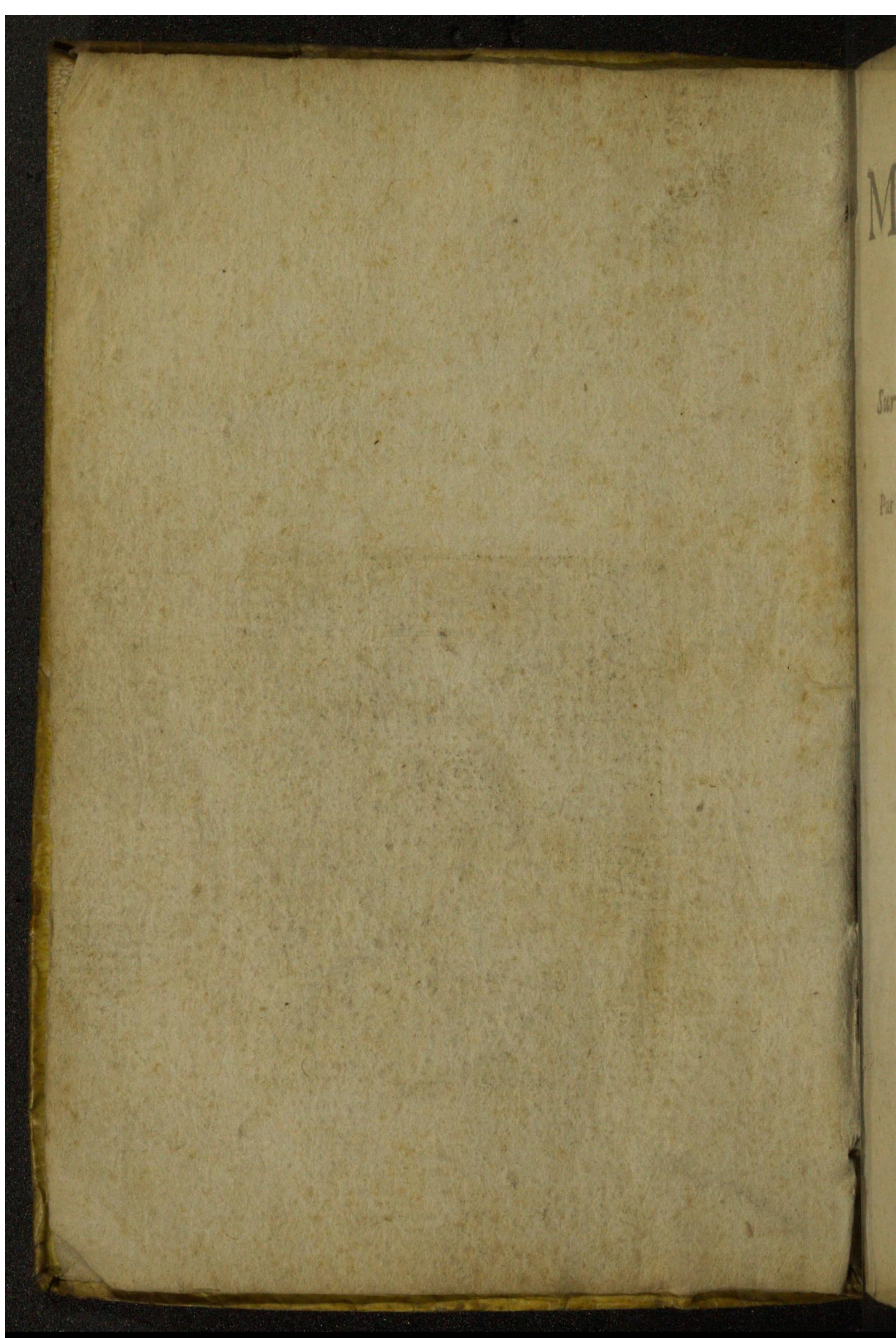






Edition la plus complette et
vendue 14 f Meon de Courval =
Sonnet





SATYRE
MENIPPEE
CONTRE LES FEMMES.

Sur les poignantes trauerses & incommoditez du Mariage.

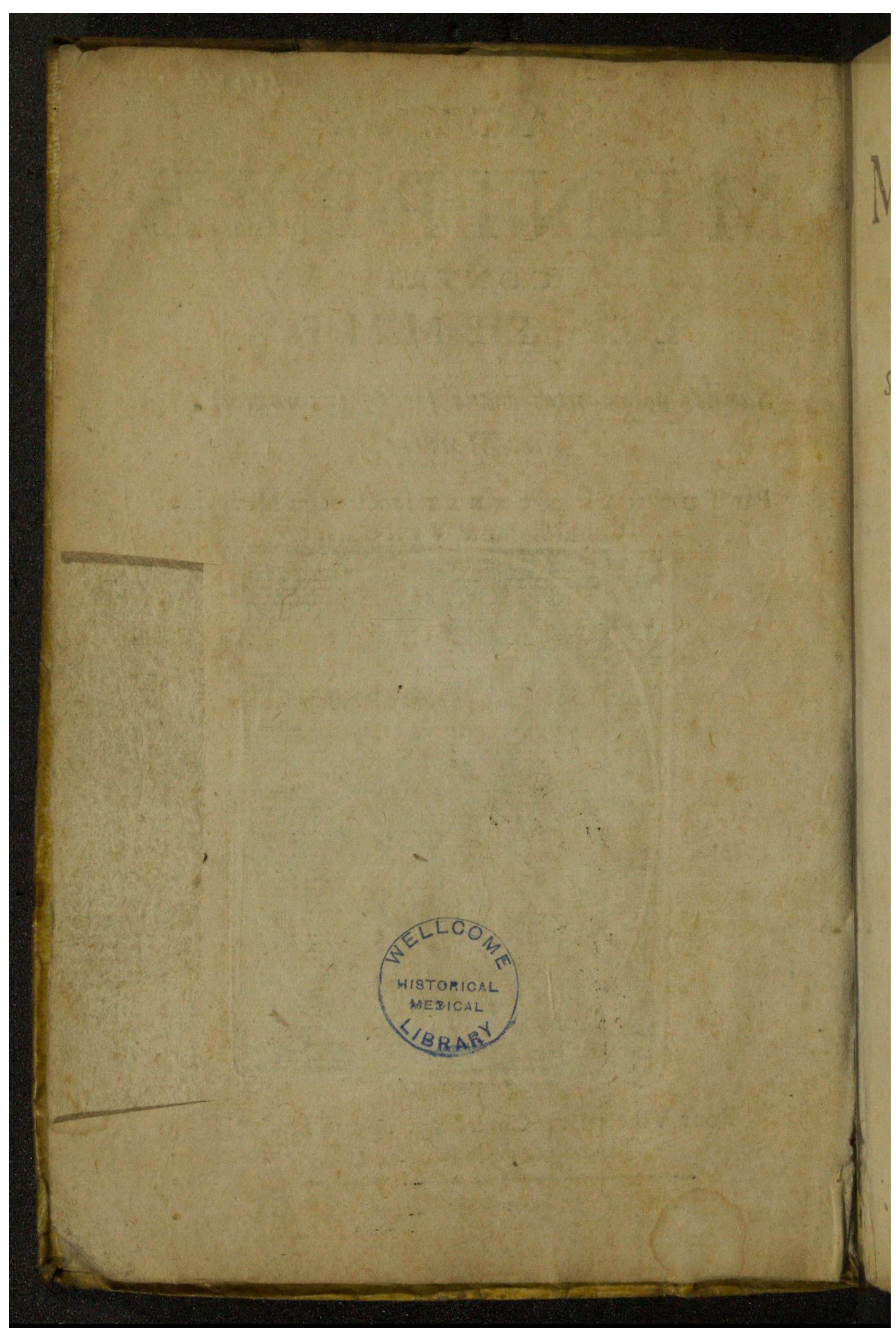
Par THOMAS SONNET Docteur en Medecine Gentil-homme VIROIS.



A LYON,

Pour Vincent de Cœursilly, en ruë Tupin, à l'enseigne de la fleur de Lys.

Auec Permission. 1623.



SATYRE
MENIPPEE
CONTRE
LES FEMMES.

Sur les poignantes trauerses & incommoditez du Mariage.

AVEC
LA TIMETHELIE
OV
CENSVRE DES FEMMES.

Par THOMAS SONNET *Docteur en Medecine Gentil-homme* VIROIS.



A LYON,
Pour Vincent de Cœursilly, en ruë Tupin, à l'enseigne de la fleur de Lys.

Auec Permission. 1623.



A TRES-NOBLE ET VERTVEVX GENTIL-HOMME GILLES DE GOVVETS, SIEVR DE MENIL-ROBERT, & de Clinchamp.

MONSIEVR,

Apres auoir alambiqué mon cerueau, iusques au dernier Mercure, pensé & repensé soubs la faueur & sauuegarde de quel Neptun ou Dieu Tutelaire, ie pourrois faire cingler en asseurance vers le port François, ce mien petit Esquif ou Satyre Menippée: Ie me suis en fin resolu, voyant luire & briller en vous tant d'excellentes & genereuses vertus, de vous choisir particulierement pour ce suject, & vous dire auec ma Muse:

Vous estes digne seul de receuoir mes vœux,
Mes vœux sans vostre Nom ne peuuent auoir d'estre,
Leur estre essentiel despend de vos Adueux,
Sans vos adueux mes vers n'osent au i ur paroistre.

Quel Phare plus lumineux? quelle plus brillante Cynozure eust peu seruir de guyde à ma Barque Satyrique, que l'esclat & le lustre de vos merites, & la reputation de vostre Nom? Car s'il s'est iamais rencontré Gentil-homme en Normandie amoureusement passionné, & passionnément amoureux de la science, c'est vous, Monsieur, comme les effects l'ont faict

paroiſtre, ayant eu l'ame touchée d'vne tant curieuſe recherche, & d'vne curioſité tant recherchée, que d'auoir fait dreſſer à voſtre maiſon & terre de Clinchamp (vray ſejour & retraicte des Muſes) vn magazin ou Bibliotheque des liures les plus rares qui ſe ſoient point imprimez de ce ſiecle. Acte vrayement digne d'vn Gentil-homme, digne d'vn cœur genereux, digne d'vn ſeul MESNIL-ROBERT. *A qui donc mieux qu'à vous euſſe-je peu dedier & conſacrer ceste Satyre, qui eſtes l'vn des Mignons des neuf ſœurs, le cœur de Mars, & l'ame de Minerue: Qui cheriſſez & careſſez les hommes doctes, & particulierement ceux qui font profeßion de cueillir ſur le Parnaſſe les Lauriers de Phœbus. Il me ſemble neantmoins que i'entens quelque ſourcilleux & Critique cenſeur, lequel me voudra peut-eſtre reprendre de ce que i'oſe addreſſer ceſte poincte Cynique, Antagoniſte du Dieu Nopcier, à vn Gentil-homme qui a eſté long temps engagé à ſa ſolde, & porté les armes ſouz ſon Enſeigne. Mais ie le prieray de conſiderer que voſtre mariage eſtoit d'vne autre trempe, & portoit d'autres marques que les alliances vicieuſes de ce temps, n'ayant point choiſi pour eſpouſe feu Madamoiſelle voſtre femme, pouſſé par aucune ambition, auarice, ou volupté; ains ſeulement pour les rares vertus & les vertueuſes raretez que le Ciel luy auoit deſparties, vertus (dy-ie) leſquelles, comme à vne ſeconde Ariadne, luy auoient baillé durant le cours de ſa vie, le fil de la prudence, duquel elle s'eſtoit heureuſement ſeruie pour vous faire eſquiuer, ainſi qu'vn autre Theſée les Dedalles & labyrinthes du Nopcier Hymen, & vous affranchir des eſpineuſes trauerſes depeintes par ceſte Satyre, que i'oſe mettre au iour, ſouz le*

fauora

fauorable appuy de vos merites, l'aisle de vostre renom, & le pauois de vos diuines vertus : Esperant soubs les heureux auspices d'vn si digne & vertueux Gentil-homme, & benin aspect d'vn Astre si lumineux, destourner les mauuaises influences & malignes oppositions de son Horoscope ascendant sur l'OriZon François. ReceueZ donc, s'il vous plaist, ces premiers deuoirs de ma deuotion à vostre seruice, d'aussi bon visage que ie desire demeurer toute ma vie,

Vostre plus affectionné seruiteur,
COVRVAL MEDECIN.



AVDICT SIEVR DE MESNIL-ROBERT.

STANCES.

A Vous mon Mæcenas, mon estoille Pollaire,
Mon Phare, mon Neptun, ma Tramontane claire
(Ie consacre ces vœux:) A vous qui dans le Port
Ma fregate guidés, mes Vers, & ma Satyre,
Qui sans vous son Patron, n'eust point party de VIRE,
Redoutant des François le perilleux abbort.

Mais ayant pour appuy vn si puissant Neptune,
Quel orage gresleux, ou Borasque importune,
Quels Syrtes, quels escueils, luy feront reculer
Le riuage François: ayant pour claire estoille
Vos diuines vertus, & vostre Nom pour voille,
Vers le Port hardiment elle pourra cingler.

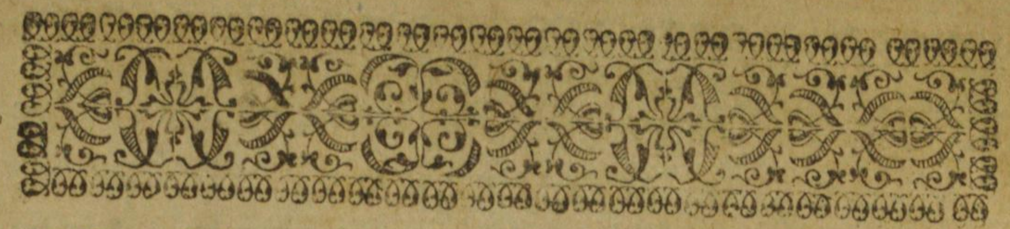
AVDICT SIEVR.

SONNET.

HEureux, MENIL-ROBERT, *heureuſe l'influence*
Et l'Aſtre fortuné qui dominoit aux Cieux
Lors que tu veis le iour. Mars te feiſt genereux,
Et Mercure t'offrit ſa plus douce Eloquence.
Pallas te feiſt preſent de ceſte grand' Prudence
Qui en tes actions te rend ſi vertueux:
Minerue te donna le deſir curieux
D'auoir de tous les arts parfaicte intelligence.
O fauorable aſpect! ô bening Aſcendant!
Qui lors que tu naiſſois, alloit comme influant
Meſmes perfections à ta noble famille.
Tu vois ton docte Fils ce genereux CLINCHAMP,
Lequel à tes valeurs heureux va ſuccedant,
Faiſant renaiſtre en luy ta doctrine fertille.

QVATRAIN A LVY MESME.

HEureux, MENIL-ROBERT, *qui ſans te conſommer*
Fais naiſtre vn Phœniceau ſans te changer en cendre,
Le Phœnix ſe perdant taſche à s'eterniſer:
Toy tu peux immortel ſans te perdre te rendre.



AV SIEVR DE COVRVAL, CONTRE VN COCV, LEQVEL fasché de se voir peint en ceste Satyre, a mesdit de ses Vers.

SI c'est l'humeur d'vn vray Satyre
De bien reprendre & de bien rire,
Celuy qui reprend tes écris
N'a point gaigné d'estre repris,
Pource qu'il est depuis n'aguere
Cogneu Satyre du Vulgaire.
Le different est qu'en ce faict
La Muse Satyre t'a fait;
Mais cetui-cy qui te diffame
L'estant à cause de sa femme,
Sa femme, COVRVAL, *que ie croy,*
La mieux fait Satyre que toy:
Car luy faisant dessus la teste
Porter la corne à double creste,
Doit-il pas donc estre tenu
Pour vn vray Satyre cornu.

ANGOT, L'ESP'RONNIERE.



A MONSIEVR DE COVRVAL SVR LA SATYRE DV MARIAGE.

STANCES.

N'Ouurez plus desormais vos portes amoureuses,
Femmes qui deceuez les ames malheureuses
De ceux que vous rendez trop laschement vaincus:
Puis qu'on trouue en ces vers vn docte apprentissage
D'euiter le malheur qui rend en Mariage,
Et la femme impudique, & les hommes cocus.
Vous ne nous ferez plus porter comme les bestes,
Le ioug dessus le col, des cornes sur les testes,
Nostre cœur maintenant autre part est porté:
Voz beaux yeux qui trompoient nos ames insensées,
Sont ceux qui pour iamais remenent nos pensées
Dans l'asseuré sejour de nostre liberté.
Cyrces de nos esprits, Syrenes de nos ames,
Qui sous l'appas trompeur de voz sorcieres flames
Allumez tout le feu qui esteint nos esprits,
Voz charmes autresfois ont tenté mon enuie:
Mais voyant en ces vers l'humeur de vostre vie,
I'ay voz glaçons en haine, & vos feux en mespris.
COVRVAL *depeint si bien sous sa diuine plume*
Vostre amere douceur, vostre douce amertume,

Vos

Vos plaisirs malheureux, & voz plaisans malheurs,
Vos Syrtes, vos destroits, voz deuoyantes voyes:
Que ce qui nous estoit vn Paradis de ioyes
Nous semble maintenant vn Enfer de douleurs.
Pour perdre tous les Grecs qui gaignerent l'Asie
Nauple planta de nuict vne torche ennemie
Sur le haut d'vn rocher d'escueils enuironné,
Vostre œil pipant ainsi nostre raison volage
Nous attire en la mer du fascheux Mariage
Qui rend la femme heureuse, & l'homme infortuné.
Pour l'extreme beauté de celle que i'adore
Qui luit sur vostre sexe, ainsi comme l'Aurore
Parmy l'obscurité des flambeaux de la nuict:
Ie tairay voz humeurs, & vos mœurs tout ensemble,
Pour dire en vn beau mot qu'vn homme est ce me semble,
Bien sage qui vous laisse, & bien fol qui vous suit.

L'ESPERONNIERE:
ANGOT.

A THOMAS SONNET, DOCTEVR EN MEDECINE SVR SA SATYRE.

SONNET.

Celuy est ignorant qui mesdit de tes Vers,
Docte COVRVAL SONNET, *c'est faute de sciẽce,*
Faute d'vn bel esprit, faute d'experience,
Et pour n'auoir gousté des Poëtes disers
La diuine liqueur, & les carmes diuers,
Le Style doucereux, & la braue cadence:
Mais cil qui d'Helicon enseigné dés enfance,
Et chery d'Apolon, à sçeu par l'vniuers
Admirer les beaux traicts d'vne haute Poësie:
Te fera du respect, honnorera ta vie,
A iamais vantera ta Satyre & ton los,
Consacrera ton nom au temple de memoire,
Dira qu'au bord VIROIS, COVRVAL *est vne gloire*
Qui chante ce qu'il veut, & fort bien à propos.

AV MESME.

QVATRAIN.

Qviconque ce Satyre ennemy des beautez
Lira sans paßion, sans haine, sans enuie,
Pourra bien remarquer qu'on peut passer sa vie,
Sans encourir d'Hymen les douces cruautez.

IEAN SONNET, Aduocat,
frere de l'Autheur.



AV SIEVR DE COVRVAL, SVR SA SATYRE MENIPPEE.

SIZAIN.


Ets hardiment au iour ta Satyre & tes vers,
Sans craindre des VIROIS *les iugemens diuers:*
Pense Docte COVRVAL, *qu'au regard de la France*
VIRE *n'est rien qu'vn poinct, qu'vn Atome leger,*
Laisse les donc, COVRVAL, *leur venin desgorger,*
Car l'Atome & le point n'a pas grande puissance.

DE CERIZOLES, Gentil-
homme NORMAND.

AV SIEVR DE COVRVAL.

SIZAIN.

MOn frere, qui vous meut de blasmer tant Hymen?
Le remede asseuré, l'vnique Dictamen,
Qui peut guarir les corps de l'enfant de Cyprine:
Halie voy bien que c'est vostre esprit trop hautain,
Lequel veut despiter l'Archerot inhumain,
Eschauffé des rayons d'vne flamme diuine.

Damoiselle ESTHER SONNET,
Sœur de l'Autheur.

ODE
SVR LA SATYRE MENIPPEE.

Sur les poignantes trauerses & incommoditez du mariage.



VE ie vous ayme Satyre!
Puis que vostre arc si bien tire
Tant de traicts & de fureurs
Contre le dur Mariage,
Et qu'en ouurant son nuage
Vous descouurez son erreur.

Au flux de vostre parole
S'esleue la banderole,
Des raisons, & du sçauoir:
Qui meine toute personne
A voir quel bien se moissonne
Quand Hymenée on va voir.

O fiel du monde où nous sommes!
O seule espine des hommes!
O seule nuict de noz beaux iours!
O femmes trop inhumaines!
Que vous nous donnez de peines,
Pour vn rien de vos amours.

O meurtrieres de nos aises!
Ie dy vous femmes mauuaises,
Inconstantes, & sans loy!

Mers

Mers où tout plaisir se noye,
Legere, & fausse monnoye,
Qui n'a rien de bon aloy.

Superbes, outrecuidées,
Vos honneurs sont en idées,
Et vos erreurs en effect:
Vous n'auez que fantaisies,
Malices, Hypocrisies,
Er tout vice tres-parfait.

Heureux mille fois ie nomme,
Mille fois heureux vn homme,
Qui ne se ioinct point à vous:
Ains qui vous fuit plus que pestes,
Car vous estes plus molestes
Que les Tygres & les Loups.

Quel ennuy, quelle infortune,
Qu'elle douleur importune,
Quel feux, & chaines de fer:
Sont d'auoir mauuaise femme!
Car alors de corps & d'ame
On vit comme en Enfer.

Qu'elle peine est terrible,
Et qu'elle Mer plus horrible,
Où flottent mille perils:
Que de voir comme sans bornes
Les femmes planter les cornes

Sur

Sur le front de leur maris.

C'est vn malheur indicible,
Et vne erreur inuincible,
Et ineuitable coups:
La femme impudente & fiere,
Qui de son honneur meurtriere
Veut faire vn sot son espous.

A ceste femme effrenée,
Plus qu'vn orage obstinée,
Bon conseil tousiours desplaist:
Et moqueuse, & desreglée,
Elle est du tout aueuglée
A cognoistre ce qu'elle est.

Elle court & suit le monde,
Comme beste vagabonde,
Sans honte & sans iugement:
Et mangeant son bled en herbe,
Ses vœux ne sont que superbe,
Sottise, & enragement.

O que iamais telle femme
D'aucun amour ne m'enflamme!
Mais octroyez moy bons Dieux,
Que loing d'vn tel Hymenée
Se passe la destinée,
Qui me doit conduire aux Cieux!

DE DEIMIER.



A MONSOR. DI CORVAL, DOTTORE IN MEDICINA.

SONETTO SOPRA la sua Satyra.

Dotto, e, degno COVRVAL, *vostr' alt' Impresa*
De spegner d'Hymeneo la dolce face
Bella, e, segiadra, tant' ella mi piace
La Musa per ciò dir la penna há presse;
Non será mai peró senra Contesa,
Che s'ad alcuni aggrada, a' gl'altri spiace
Sempre fia in guerra, e, mai non haur á pace,
Sin che la luce in Ciel del Sol fia accesa?
Saró sempre Con Voi con l'arme in mane
Per mettere per terra quest' Antheo,
E se poßibile', darli an cor morte,
Benche voi sete piu ché'l grand Thebano
Assai bastante sol, ma temo forte
Non rinouian l'historia encor d'Orpheo.



AL MEDESMO,
MADRIGALE.

Donne legiadre, e, belle
Piu chiare ch' alme stelle
Questa Satyra degna
Non spiega la sua insegna
Contra di voi, ma quelle
Superbe, alte, e, fastose,
Impudiche, e, sdegnose;
Cil vulgo ignar, che prezza
Tanto vana Bellezza,
Chel sur mal sano Ciglio,
Non vede il gran periglio,
Che fra li fieri, e, fronde
Qual velenoso serpe, si nasconde.

V. F.



AV LECTEVR.

AMy Lecteur, tout ainsi que les sages & bien aduisez Pilotes, faisans voile sur le dos escumeux de Thetis, apres auoir esté long temps battus des orages & tempestes;& fatigués des continuels trauaux de la marine, ont accoustumé lors qu'ils ont descouuert quelque coste ou poinct de terre, où ils desirent aborder & baigner l'ancre, de faire descendre quelques mariniers dans l'esquif, pour aller descouurir & recognoistre l'assiette, situation,& commodité du lieu, la nation, la langue, & l'humeur des habitans, pour sçauoir s'ils y pourront trouuer quelque rafraischissement ou commodité de viures, & s'ils auront permission & licence desdits habitans d'y pouuoir aborder, leur ayant premierement fait entendre par leur truchement, de quel pays, climat, & nation ils sont, & quelles marchandises ils portent, à fin que par la responce de l'Esquif s'il se trouue quelque commodité iointe à la permission, ils puissent en toute asseurance faire cingler & aduancer leur flotte pour y prendre terre. Tout de mesme (Lecteur) ayant depuis trois ou quatre ans en ça fait voile sur le vaste Ocean de la Poësie, auec vne petite flotte de sept nauires seulement, dont les quatre premieres sont chargées de quatre Satyres: la premiere contre les VSVRIERS, la seconde contre les CHICANEVRS, la troisiesme cõtre les CHARLATANS ET PSEVDOMEDECINS Paracelsistes, la quatriesme & derniere contre LA VANITÉ, SVPERFLVITÉ ET INCONSTANCE DES HABITS: Les trois autres

vaiſſeaux ſont chargez de pluſieurs & diuerſes ſortes de marchandiſes:dans le premier ſont mes Amours de Francine;au ſecond mes Meſlanges Poëtiques, tiſſuës de pluſieurs eſpeces de Poëſies,comme Sonnets,Stances,Odes,Diſcours, Elegies,Epigrãmes,Anagrammes,Epithalames,Chants Royaux,Cartels & Maſcarades.Le troiſieſme & dernier a pour charge ſeize Epitaphes ou Tombeaux , deſquels ie t'en ay voulu attacher ſix ſeulement à la queuë de cet Eſquif,à fin que tu puiſſes iuger par ces deux petits eſchantillõs du commencement & de la fin de mes œuures. Ayant donc, dis-je, nauigé ſur ceſte Poëtique mer,agité des bouraſques & tempeſtes de mille trauerſes,qui arriuent le plus ſouuent à ceux qui font profeſſion de toucher la lyre d'Apollon : Et deſcourant de loin la coſte Françoiſe,où ie deſire moüiller l'ancre & me r'afraiſchir,i'ay biẽ voulu auãt que d'y aborder enuoyer deuant ceſte petite fregate ou Satyre Menippée du Mariage pour recognoiſtre le port,deſcouurir les humeurs,tẽter les opiniõs,ſonder les volõtez , & taſter le pouls des eſprits François,pour ſçauoir s'ils auront cet abbord aggreable , & ſi i'auray permiſſion & licence de pouuoir ancrer dans leur Haure : leur ayant fait entendre par cet Eſquif quel eſt mon Pays,mon humeur,mon langage,mon ſtyle,ma veine,& ma boutade Poëtique,ſans oublier à les aduertir de quelles marchandiſes ma flotte eſt chargée , & de quelles banieres i'arbore le mail de mes Nauires,à fin que ſi ie deſcouure que l'on ait rudement traicté cet Eſquif , i'aye pour le moins ce bon heur,& ce contẽtement en l'ame; d'auoir guarenty & ſauué ma flotte entiere d'vn perilleux danger , aymant beaucoup mieux la laiſſer en pleine mer à la mercy des ondes , & à la diſcretion des Aquillons , que temerairement l'expoſer en vn port mal aſſeuré à la fureur de quelques cerueaux mal tymbrez & langues ſerpentines , qui (peut-eſtre du bord de leur riuage)pourroient decocher tant de fleſches, & laſcher tant de canons de moquerie & de meſdiſance,qu'ils la pour-

royent

roient ſaccager & mettre à fonds. Contente-toy donc à preſent de cet Eſquif, Amy Lecteur, auquel ſi tu faicts bon viſage, & monſtre vn doux & gracieux acueil, tu te peux aſſeurer que ie ne differeray point long temps à cingler, à rames & voilles tenduës vers ton Haure François: Sinon, ie prendray port ailleurs, où le vent, le deſtin, l'orage, & la fortune me guideront. Au reſte ie deſire que tu ſois aduerty qu'en toute ceſte preſente Satyre mon deſſain & m'on but n'ont point eſté de ſyndiquer ou cenſurer le mariage ſacré, & inſtitué du grand Dieu; C'eſt ſeulement contre les Mariages de ce temps, que i'ay dreſſé ceſte poincte Satyrique, voyant qu'auiourd'huy la pluſ-part, ou ſe font par l'ambition, ou pour les richeſſes, ou pour la volupté, comme les malheurs & trauerſes qui en naiſſent donnent teſmoignages: Auſſi ont-ils auſſi mauuaiſe fin, que leur principe eſt depraué & corrompu. A Dieu.

A MA SATYRE.

STANCES.

VA ma SATYRE, va, & te monſtre en lumiere,
Le cœur braue & hautain, & la deſmarche fiere,
Le viſage aſſeuré, à fin de ſupporter
De tous les meſdiſans la tempeſte & l'orage:
Sois ainſi qu'vn rocher exposé au riuage:
Qui deſpite les flots qui le viennent heurter.

Ne crains des meſdiſans les langues enuieuſes,
Ne crains de leur Carquois les fleſches venimeuſes:
Leur trempe (que ie croy) n'eſt d'vn acier baſtant
Pour fauſſer l'eſpaiſſeur de ta forte cuiraſſe:
Ne crains donc point les traicts de cette populaſſe,
Et laiſſe mal parler l'enuieux ignorant.

C'eſt aſſez, c'eſt aſſez, ſi tu plais à la France,
C'eſt d'elle qu'il te faut attendre la ſentence,
Pour iuger ſi tes vers ſont bien ou mal limez,
Non de ces enuieux de l'ingratte patrie,
Qui pour te cenſurer, diſent par moquerie
Que ton ſtile eſt laſcif, & tes vers mal rimez.

Marche donc hardiment, ô ma chere Satyre,
Et ne crains les abbois de ce peuple de VIRE:
Quoy? ma fille, as-tu peur des meſdiſans VIROIS?
Sçais-tu pas qu'à leur gouſt iamais ie n'ay ſçeu plaire?
Ta ſeule ambition ſera de leur deſplaire,
Pour plaire (ſi tu peux) au reſte des FRANÇOIS.

A

A MA SATYRE, SVR LA TROISIESME EDITION.

Chere SATYRE *allez pour la troisiesme fois*
Vous anchrer hardiment au riuage FRANÇOIS,
Sans craindre des Autans l'halaine pestilente,
Le foudre, les esclairs, la rage, les fureurs
D'vn tas de mesdisans, ennemis des neuf Sœurs,
Qui vous agiterent d'vne horrible tourmente.

AVX ENVIEVX POETASTRES DE VIRE.

EScumez, enragez Poëtastres enuieux,
Iettez vostre venin Cerberes furieux,
Grenoüilles croüassez, sifflez fieres Couleuures,
Bourdonnez parmy l'air, inutilles Freslons,
Vostre croüassement, sifflement, vos bourdons
N'empescheront qu'au iour ie ne mette mes œuures.

ΣΠΑΡΤΗΝ ΕΛΑΧΟΝ ΤΗΝ ΕΧΑΤΙΑΝ ΤΑΥ ΤΗΝ ΚΟΣΜΗΣΩ.

CONSENTEMENT.

IE consens pour le Roy, que le presẽt liure intitulé *Satyre Menippée contre le Mariage*, soit imprimé par Vincent de Cœursilly, marchant Libraire en ceste ville, auec les deffences en tel cas requises. Faict à Lyon, ce 15. May, 1623.

DE POMEY.

PERMISSION.

IL permis à Vincent de Cœursilly, marchant Libraire en ceste ville; d'imprimer, ou faire imprimer le present liure intitulé *Satyre Menippée contre le Mariage*, auec les deffences en tel cas requises. Faict à Lyon, ce 15. May, 1623.

DV SAVZEY.

SATYRE



SATYRE MENIPPEE.



VSES qui habitez dans l'Antre Pieride
Rendez libres mes sens & ma veine fluide,
Serenez mes esprits, agitez d'vn procez,
Qui de vostre Helicon m'a fait perdre l'accés,
O Diuin Apolon, faictes moy cette grace
Que du Pinde sacré ie reprenne la trace,
Que i'ombrage mon chef d'vn Laurier immortel,
Et que ie sacrifie à vostre sainct Autel:
Que ie hume à longs traicts de vostre eau Cabaline,
Qui des Poëtes saincts eschauffe la poictrine:
O Phœbus donne moy que ie chante en ces Vers
Les mal-heurs, les ennuis, les accidens diuers,
Lesquels vont trauersant ceux qui par mariage
Souz les Loix d'vn Hymen se mettent en seruage!
O rigoureuse Loy! Loy dont la cruauté
A rauy des humains la douce liberté:
Liberté qui nous faict exposer nostre vie
A cent mille perils, crainte d'estre asseruie!
Liberté qui nous met le fer dedans la main,
Nous arme de courroux, quand vn Prince inhumain

S'efforce l'opprimer, si que pour la deffendre
On a veu des Citez & des villes en cendre:
Et maint Empire encor' on a veu mal-heureux
Pour cette liberté, qu'on tient fille des Dieux.

SI donc la liberté du Ciel nous est donnée,
Pourquoy l'engageons nous souz les loix d'Hymenée:
Pourquoy fols incensez voulons-nous sans raison
Nous rendre mal-heureux de nous-mesme en prison?
Pourquoy pleins de fureur, ainsi que frenetiques,
De noz mains voulons-nous nous enferrer de piques?
Hé! pourquoy voulons-nous, stupides indiscrets,
Nous mesme nous ietter captif dedans les rets?
Nous forgeons les chainons qui captiuent nostre ame,
Nous allumons le feu qui nostre cœur enflame,
Nous preparons la glus qui nous vient empestrer,
Et le rets nous tissons qui nous vient enrether:
Nous beuuons l'Acconit & le Nappelle blesme
Que nous auons pilé, & destrempé nous-mesme:
Nous mesmes nous dressons les charmes Cyrceans
Qui charment nos esprits, & enchantent nos sens,
Cyclopes malheureux, nous martelons le foudre,
Qui brize nos plaisirs & les reduit en poudre,
Bref, nous sommes Autheurs de nos propres mal-heurs,
Quand souz le ioug d'Hymen nous engageons nos cœurs!
O ioug, seruile ioug, ô ioug plus miserable!
Ioug cent fois plus fascheux, & plus insupportable
Que celuy des Forçats, qui de crime entachez
Languissent sans repos, à la rame attachez:

Ioug qui va ſurpaſſant les peines iournalieres
Qu'endurent auiourd'huy dans les creuſes minieres
Les pauures Indiens vendans leur liberté
Au Marane Eſpagnol, qui plein de cruauté
Les contraint iour & nuict en extreme miſere
De tirer l'Or du creux d'vne ſombre carriere:
Si quelqu'vn d'eux ſe plaint ſoudain au cheualet
Ses os ſont diſloquez couplet apres couplet,
Ou bien ils ſont contraints d'endurer l'eſtrapade,
Qui leur deſtord les bras d'vne rude tyrade.
Ces tourmens ne ſont rien, ce ſont roſes & fleurs
Balancez au niueau des ſeueres rigueurs,
Qui du nopcier chaos ont prins eſtre & naiſſance;
Les foudroyans eſclairs ne font tant de nuiſance
Aux moiſſons de Cerés: Les vents plus orageux,
Les Autans empeſtez ne ſont ſi dangereux,
Et les froids Aquilons ne font tant de dommage
Aux fleurs du gay Printemps, comme le Mariage
Faict de mal aux humains; Nous comblant de mal-heurs,
Faniſſant tout ſoudain l'eſmail des belles fleurs
De nos ans Printaniers; changeant par mainte eſcorne
Noſtre doux Gemini, en vn froid Capricorne,
Nos plaiſirs en douleurs, en triſteſſe nos ris,
Il vient changer fatal noſtre heureux Paradis,
En vn horrible Enfer, vn gouffre de miſeres,
Vn deluge d'ennuys, vn foudre de coleres,
Vn torrent de malheurs, vn Ocean de maux,
Arſenal de chagrins, magazin de trauaux,
Le Poinct, le Racourcy, l'Epitome & le Centre,

Où les lignes d'ennuis se viennent toutes rendre.
Vn Montgibel fumeux de boüillonnans souspirs,
Dont les chaudes vapeurs chassent les doux Zephirs
De nos contentemens, pour former vn orage
Lequel va dißipant les plaisirs de nostre aage,
Vn menteur Charlatan qui nous va deceuant
Souz le masque trompeur de quelque beau semblant,
Vn cauteleux Aspic, dont la douce piqueure
Nous endort plaisamment du sommeil d'Epicure.
Sommeil voluptueux, dont le triste réueil
Nous conduit en douleur au feneste cercueil.
C'est l'amer gobelet du fin Apoticaire,
Lequel pour desguiser vne Rubarbe amaire,
Ou le rude Agaric, couure d'vn succre doux
Le breuuage apresté, craignant à tous les coups
Que la fiere rigueur de ce fascheux breuuage,
Ne face au languissant bien tost perdre courage,
Mais il n'a pas si tost aualé la liqueur,
Qu'il sent dans l'estomach vn frißonnant horreur.
C'est le trompeur flageol du cauteleux Mercure
Qui endort les Argus, plus subtils de nature
Par les appas trompeurs d'vn son melodieux,
Qui charme leurs esprits, & leur sylle les yeux.
Vn vray Faux-monnoyeur, qui baille pour monnoye
Vn or adulteré, que pour bon il employe,
Sçachant son faux alloy desguiser dextrement,
D'vn esclattant metail le couurant finement:
Mais ce n'est que billon & pure piperie,
A la touche ont cognoist qu'elle est la tromperie,
A la

A la couppe, au cizeau on descouure ce mal,
Et que son or n'est rien, qu'vn billonné metal.
De mesme les attraits, que l'Hymen nous presente,
N'est que pour deceuoir d'vn espoir nostre attente.
Les fifres & tambours, & les gays violons,
La Musique, le Luth, le Bal, & les Chansons,
Les flambeaux allumez, les Ieux, les Mascarades,
Les folastres Bouffons, les ris, & les aubades:
Tous ces vents de plaisirs, sont les auant-couriers
De nos tristes malheurs, & de nos destourbiers.
Tout ce grand bruit nopcier pronostique vn orage
Qui nous va menassant d'vn estrange rauage;
Ainsi que nous voyons, lors que l'Austre moiteux,
Bourdonne parmy l'air, presager tempesteux,
Vn orage prochain, vne future pluye,
De foudres & d'esclairs le plus souuent suyuie:
De mesme ce grand bruit, & murmurant cacquet
Des Parens assemblez au nuptial banquet,
Sont les signes certains, & asseurez augures
Des orages suyuans, & tempestes futures:
Prestes à saccager ces pauures amoureux
Engagez aux filets de ce Dieu captieux,
Qui les va repaissant de souspirs, & de larmes,
Et leur brasse à la fin de cruelles alarmes.

CEt Hymen neantmoins semble vn plaisant iardin,
Plein de roses, d'œillets, d'odorant Romarin,
Tout bigarré de fleurs, de cent couleurs diuerses,
D'incarnat, pourpre, vert, iaunes, grises & perses,

Bordé d'vn passement, de cristalin ruisseaux
Dont le murmure doux, endort les animaux,
Où les mignards Zephirs de leur suaue haleine
Parfument tout le lieu d'vne odeur souueraine,
Plus douce mille fois, que le musc Indien,
L'odoreux Ambre-gris, le Baulme Ægyptien.
En vn mot ce iardin semble proprement estre,
Vn petit r'accourcy du Paradis terrestre:
Mais tout incontinent, qu'on s'aduance au milieu,
Pour contempler de prés la beauté de ce lieu:
On ne s'apperçoit point qu'entre ces vers fueillages,
Ces beaux compartimens, & allignez bordages,
Ces ruisseaux argentez, ces roses, & ces lis,
Entre l'odeur des fleurs, de ce doux Paradis.
Parmy tous ces attraicts, & mignardes blandices,
Sont cachez au dessous d'estranges precipices,
Pleins de chardons picquans, & d'espineux haliers,
Où se perdent d'Hymen les plus fins Escolliers,
Lesquels se promenans dans ces salles plaisantes
Couuertes à l'entour de fueilles verdoyantes,
Tombent tout aussi tost dans ces abysmes creux,
Pensant cueillir des fleurs de ce parterre heureux:
Lors ils ont beau crier, secours, misericorde,
Ils sont prins tout ainsi, que Renard à la corde.
Ses mignons frisottés, qui font tant les matois,
A ce piege estant pris, sont aux derniers abois
Fussent-ilz r'afinés iusqu'au dernier Mercure,
Ils sont contraincts en fin bastir leur sepulture
Dans ces antres obscurs, où ils sont prisonniers,

Et mis entre les mains, de tres-rudes Geoliers:
C'est pour fin vn marché, qui n'a que le front libre,
Portant en son abord pour marques & pour tymbre
Vn Dèdalle Cretois, plein d'obliques destours,
De Meandreux replis, qui font perdre le cours
Du chemin, qui sembloit à l'abord si facile,
Se monstrant au sortir fascheux & difficile:
On ne s'en peut tirer, ô trop rigoureux sort!
Que par le dard cruel de l'indomptable Mort;
C'est le seul peloton, le fil & la cordelle
Qui de ce Labirinthe nous passe en la nacelle
Du nautonnier Charon, seul vnique secours
Des pauures Mariez, qui languiroient tousiours
Dans le Dedalle obscur du fascheux Mariage,
Qu'on peut plustost nommer gouffre de male-rage.
C'est pourquoy à bon droit, Hyponacte disoit
Que deux iours bien-heureux seulement il trouuoit
Soubs ce ioug espineux: Le iour des Espouzailles
Et le iour qu'on faisoit les tristes funerailles.
Ces deux fleurs vont naissant, entre mille chardons,
Qui nous vont trauersant de picquans esguillons:
Ces roses nous cueillons à trauers tant d'espines,
Que leur plaisante odeur, ne les peut rendre dignes
De tant se trauailler pour en vouloir iouyr,
Puisqu'auec tant de mal s'en acquiert le plaisir:
Et comme a bien chanté quelque docte Poëte,
Mariage n'est rien qu'vne horrible tempeste.
La Grotte Æolienne, Orque des tourbillons,
Ocean de douleurs, grains aux vagueux syllons,

Forge de tous ennuis, fusil de toute rage,
Dont s'allume le feu qui nous brusle & saccage.
Non, ce n'est rien qu'vn feu sous la cendre voillé,
Sous l'aigneau courtisan vn Renard recelé,
Vn borgne clair-voyant, vn gausseur Harpocrate,
Vn charme despitant tous les ius d'Hypocrate,
Vn ris Sardonien, vn fiel Hymeteen,
Vne neige poissarde, vn succre Absynthien,
Vray courrier d'Atropos, postillon de vieillesse,
Boutique de Pluton, abysme de tristesse,
Canal d'affliction, alambic de mal-heurs,
Source d'aduersité, fontaine de douleurs.

MAis quelqu'vn me dira que dans cette Satyre
Ie descry les tourments, & le cruel martyre,
La tempeste, l'horreur, le perilleux danger,
Qu'encourent les humains, qui souz le ioug nopcier
Captifs sont asseruis, sans prouuer par histoires
Les iournaliers effects de toutes ces miseres.
Ie respondray soudain au Lecteur curieux,
Que s'il falloit nombrer les amans mal-heureux,
Qui souz les loix d'Hymen se sont mis en seruage,
I'espuiserois plustost le Pactole ou le Tage,
Plustost ie nombrerois les peuples escaillez,
Tous les hostes de l'air aux habits esmaillez,
Et plustost, & plustost ie descrirois le nombre
Des celestes flambeaux, qui durant la nuict sombre
Brillent au firmament, lors que le grand flambeau
Sa carriere bornant, se plonge dedans l'eau,

Bref,

Bref, ce ſeroit courir apres vn impoßible,
Et rendre par ces vers l'impoßible poßible.

I'Oſeray neantmoins, à fin de contenter
Le Lecteur curieux, au vif repreſenter,
Cinq ou ſix grands Heros aux armes indomptables,
Que le nopcier Hymen a rendus miſerables.
Ce puiſſant Hercules, cet indompté guerrier,
Ce Tu-geant Thebain, qui oſa le premier
Attaquer au combat les Monſtres de la terre,
Qu'il terraſſa, vaincueur, comme vn foudre de guerre,
Enuironnant ſon chef de mille lauriers vers,
Teſmoins de ſa valeur par ce large vniuers:
Cependant, ô destin, Hymen ce Dieu folaſtre
Aidé de l'Archerot, rendit ſon cœur molaſtre:
Soudain qu'il fut captif dans les rets amoureux,
Il n'entrepriſt iamais vn acte genereux:
Soudain qu'il fut atteint des brandons de Cyprine,
Sa guerriere valeur tomba comme en ruine,
Le laurier de ſon front deuint ſec & fleſtrit,
Son cœur effeminé fut tout allangoury;
Si toſt qu'il eſpouſa la Belle Deianire,
On veit au meſme temps fleſtrir ſon vert Empire.
Il deuint mal-heureux, & le ialoux cerueau
De ſa femme le mit dedans l'obſcur tombeau:
Car ayant imprimé en ſa teſte friuole,
Que ſon Hercule aymoit, & careſſoit Iolle,
Fille d'vn Erithus, Roy des Æoliens,
Deianire en fureur recherche les moyens

De s'en pouuoir venger, ayant l'ame ſaiſie,
Et le cœur enflammé d'ardante jalouſie.
Or aduint il qu'vn iour le Centaure Neſſus
Ayant voulu forcer, pres le fleuue Euenus,
L'eſpouſe du Thebain, dont eſpris de colere
Deſcocha ſur Neſſus vne fleſche legere,
Teinte au ſang du Dragon, dont le venin cruel
Par la playe eſpanché, rendit le coup mortel.
Ce Neſſus donc atteint d'incurable bleſſure,
Voulut auant qu'entrer dedans la ſepulture
Se venger, s'il pouuoit, du grand Alcmenien,
Eſtant (s'il en fut onc) expert Magicien.
Or ayant deſcouuert qu'vne ialouſe rage
De Deianire auoit enflammé le courage,
Braſſe ſubtilement vne feinte trahiſon
Pour tirer du Thebain promptement la raiſon,
Il fait ſecrettement appeller Deianire,
Luy diſant, qu'il ſçauoit qu'vn eſtrange martyre
Et qu'vn ialoux chagrain luy bourrelloit le cœur:
Voyant que ſon mary plein d'ardante fureur,
Trop ingrat auoit fait n'aguere amour nouuelle,
Careſſant iour & nuict Iolle la pucelle,
L'aſſeure (s'elle veut enſuiure ſon conſeil)
Luy donner vn ſecret qui n'a point ſon pareil,
Pour eſteindre le feu & l'impudique flame
Qui alloit conſommant Hercule iuſqu'à l'ame.
Deianire entendant ſes gracieux diſcours,
Deſireuſe de voir arracher ces amours
Du cœur de ſon mary, conſent à l'entrepriſe:

Il luy

Il luy monstre en secret la fatale chemise
Qui auoit tel pouuoir, ainsi qu'il asseuroit:
Que cil qui plein d'amour sur soy la porteroit
Ne seroit desormais inconstant & rebelle
A sa chere moitié: Mais constant & fidelle:
Que si son cher espoux auoit d'autres amours,
Ce seul secret pourroit en arrester le cours.
Or voyons quel malheur, ceste promesse enfante
Nessus luy donne alors la chemise charmante
Dont le fil venimeux, & le magique sort,
Precipitoient soudain les amans à la mort.
Deianire en son cœur, qui trop jalouse brusle
Ceste chemise enuoye à son mary Hercule:
Si tost que le Thebain l'eut mise sur son dos,
Il deuint insensé, n'ayant aucun repos:
Il couroit iour & nuict ainsi qu'vn frenetique,
Ou comme vn fier Taureau, que le Tan mord & picque:
Il se iette en fureur dans vn bucher ardant.
Ceste ialouse ainsi priua son cher amant
Et de vie & d'esprit, ô fatal mariage!
Cil qui auoit dompté d'vn genereux courage
Les Monstres plus cruels de ce grand Vniuers,
Par ce fatal Hymen, gist ores à l'enuers.
Cil qui auoit vaincu le pourceau d'Erimante,
Le Monstre Lernean à teste renaissante:
Bref, celuy qui auoit par deux fois six labeurs
Esleué son renom entre tous les vainqueurs,
Est maintenant dompté par les mains d'vne femme:
O Hymen trop peruers, ô rigoureuse flame!

IE mets au ſecond rang ce grand Agamemnon,
Qui par armes auoit eternisé ſon nom
En mille lieux diuers. Ce vaillant Capitaine,
Ce grand prince Gregois, ſentit bien toſt la peine,
Et les cruels aſſauts de ce ioug eſpineux,
Pour s'eſtre empriſonné dans les lacs amoureux,
Pour auoir trop aymé ſa chere Clytemneſtre,
Et s'eſtre captiué dans le nopcier cheueſtre,
Il ſentit les effects de ſa temerité
Pour auoir ſous Hymen lié ſa liberté:
Il ne peuſt euiter qu'à ſon retour de Troye,
Au royaume noircy ſa dame ne l'enuoye,
De ſa femme il ſentit la trop bourrelle main,
Luy ouurant l'eſtomach d'vn poignard inhumain:
Aydée à ceſte fin de ſon paillard Ægiſte,
Qui pour la ſecourir vint vers elle bien viſte.
Dieux quelle cruauté, quelle eſtrange rigueur
De voir Clytemneſtra poignarder ſon ſeigneur,
Son eſpoux, ſon mignon, ô ſiniſtre Hymenée!
O ioug par trop cruel ! ô fiere deſtinée!

ET que diray-ie plus de ce faſcheux lien?
Tairay-ie le malheur du grand Roy Thracien,
Du laſcif Tereus, dont le cœur plein de flamme
Bruſloit par la Progné, qu'il choiſit pour ſa femme,
Eſpris de ſes beautez, charmé de ſes beaux yeux,
Qui le rendit en fin chetif & mal-heureux:
Car ſoudain que Progné entendit la nouuelle
Du tort qu'on auoit fait à ſa ſœur Philomelle,

Sçachant

Sçachant que Tereus plein d'ardante fureur,
Auoit violemment rauy la tendre fleur
De sa virginité: Ceste fiere Lyonne,
Plus cruelle cent fois que n'est vne Gelonne,
Esgorge son Ithis, son tendrelet enfant,
Et par menus lambeaux ses membres va couppant,
Les fait mettre à boüillir, & seruir sur la table
A son maistre d'Hostel, comme vn mets delectable,
Ayant sçeu dextrement cette chair apprester,
A fin que son mary eust desir d'en gouster,
Il mange, ô fort cruel, ô sinistre aduenture,
Son pauure enfant Ithis, sa chere geniture:
Il demande son fils sur la fin du disner,
Commande à ses valets qu'on eust à l'amener:
Progné dans vn grand plat en apporte la teste,
En luy disant: Meschant, tu as mangé le reste,
Va cruel ruffien perfide, rauisseur,
Nostre enfant a payé le tort fait à ma sœur.
Tereus à l'instant, plein de fureur & d'ire,
Mettant l'espée au poingt commence à le poursuiure
Par les bois plus espais, & les herbus pastis,
Pour punir ce forfait & vanger son Ithis.
Mais ainsi que l'on feint changé est Philomelle
En vn doux Roßignol, Progné en Arondelle.

AInsi vsa Medée à son espoux Iason,
Apres qu'il eust conquis la Colchide Toison,
Elle occit ses enfans deuant les yeux du Pere.
Est-il rien plus cruel que de voir vne Mere

Teindre au sang de ses fils ses maternelles mains?
Peut-on iamais ouyr actes plus inhumains?
Qui cause ces effects, sinon le mariage,
Qui nous enfle le cœur d'vne boüillante rage?

QVel mal-heur arriua à Claude l'Empereur,
Pour auoir (ja vieillard denué de chaleur)
Espousé follement la belle Messalaine?
Ceste insigne Putain se monstra si vilaine
Que d'aller iour & nuict courir par le bordeau,
Pour, lasciue, chercher quelque plaisir nouueau;
Estant en ses amours si ardente & lubrique
Qu'elle fut estimée vne Putain publique:
Ceste Louue effrontée en sa lubricité
Proposa certain prix, & gage limité,
A qui plus le feroit, se ventant, glorieuse
D'auoir en ce mestier esté victorieuse
Sur les autres Putains: Ayant en vne nuict
Receu vingt Courtisans en ce plaisant deduit?
Quel plus aspre tourment, quel plus aspre martyre
Auroit peu affliger ce Prince en son Empire?
Quel plus grand deshonneur luy eust peu arriuer?
Hé! quel plus grand mal-heur eust-il peu esprouuer?
Les trois plus rudes fleaux, famine, peste & guerre
N'eussent tant affligé son Royaume & sa terre.

D'Où viennent ces mal-heurs, sinon du Dieu Nopcier:
Hé! qu'il fait dangereux voguer sur cette Mer,
Il vaudroit mieux rocher deuenir pres Sypille,

Que fist

Que fist à son espoux l'infidelle Erifille.
Son mary entendant l'ambitieux dessein
Du grand Polinicez, Capitaine Thebain,
Qui le vouloit mener à la guerre Thebaine:
Mais sçachant des Deuins, pour chose bien certaine
Que s'il alloit au Champ, son destin l'asseuroit,
Que dedans sa maison iamais ne reuiendroit:
Parquoy pour euiter du fier destin la trame,
Se cache dans vn bois deffendant à sa femme
De ne point descouurir le lieu où il estoit,
Ce fin Polinicez, qui peut estre doubtoit
Qu'il ne se fust caché, demande à Erifille
Où estoit son mary, l'asseurant qu'à la fille
Tous ces gens s'assembloient pour se trouuer au Camp,
Et qu'il falloit trouuer son mary sur le champ:
La perfide en riant dist, qu'estoit ignorante
Du lieu où il estoit Polinicez la tente,
Luy offre pour present vn riche colier d'or,
La priant instamment, & suppliant encor
Luy faire tant de bien, de faueur, & de grace,
Que de luy declarer & le lieu & la place,
Où son craintif mary s'estoit allé cacher,
A fin que ses soldats eussent à le chercher:
La perfide à ce coup sans dauantage attendre
Luy dit, qu'au prochain bois il y auoit vn antre
Taillé dans vn rocher, de mousse tout couuert,
Bordé de grands palmiers, dont le fueillage vert
Donnoit ombre à ce lieu secret & solitaire,
Seruant à son espoux de cachette ordinaire:

Il est prins & mené en guerre où il mourut
Par sa femme, ô destin, la mort il encourut!

HE quoy? voudrois-ie bien en ce papier descrire
Les sinistres malheurs qu'vn Hymen peut produire
C'est vn large Ocean, sans fonds, riue, ny bort,
Il vaut mieux le laisser, & r'entrer dans le port.
I'aurois plustost trouué au sein de la Nature,
Du Cercle rondissant l'égalle quadrature;
Secret tant recherché des Geometriens,
Où l'Elixir caché de tous les Elemens:
Plustost ie trouuerois par vn art tout Chimique,
Des metaux transmuez la parfaicte practique,
Que de pouuoir, Lecteur, en ces vers racompter
Tous ceux qu'vn fier Hymen a faict precipiter,
Aux pieges de la mort: Quittons donc ces exemples,
Debonnaire Lecteur, à fin que tu contemples
Plus curieusement les labeurs infinis,
Les tourmens, les trauaux, la peine, les ennuis,
Qui trauersent ceux-là, qui comblez de misere
Ont consacré leurs veux, à Iunon la Nopciere.

MVSE.

MVse poursuyuons donc par les temperamens,
Qui pour estre diuers causent mille tourmens
Aux Amans asseruis au ioug de Mariage,
De contraires humeurs formant vn grand orage:
De la diuersité de leurs complexions,
Naissent le plus souuent mille dissentions,
Leurs humeurs rarement ont mesme sympathie,

Entr'eux on void souuent semblable antipathie,
Qu'entre le Loup cruel, & le paisible aigneau,
Entre le Leurier, & le craintif Lapreau,
Les sifflans Scorpions, & larmeux Crocodilles,
Les rauissans Faulcons, & plongeantes Bourilles,
Les pepians Poullets, & rapineux Millans,
Les charongneux Vautours & delicats Faisans:
Entre les Chats-huants, & iasardes Corneilles,
Les gourmands Espreuiers, & chastes Tourterelles:
Entre les Chardonnets & griuelez Mauuis,
La mesme antipathie est aux Amans rauis,
Et portez dans le sein du fatal Hymenée,
Où ils sont tourmentez comme vne ame damnée,
Pour la diuersité des contraires humeurs,
Qui des deux mariez des-vnissent les cœurs.

LE SANGVIN.

PEut estre le mary sera chaud & humide,
D'humide radical, aërien & fluide,
Qui le rend abondant en spermatic humeur,
De nos digestions quinte-essence & liqueur,
Laquelle remplissant les prostates glandules,
Où estant reserrée, ainsi que des cellules,
L'efforce de sortir pour caresser Cypris,
Spumeuse regorgeant, de fretillans esprits,
Esprits qui sont portez du cœur par les arteres,
Du foye sanguinolent par les veines portieres,
Du cerueau, par les nerfs, au muscle cremaster,
Qui ioignant aux vaisseaux spermatics, va porter
Ses boüillonnants esprits aux feconds testicules,

Pour estre conseruez dedans les vessicules,
Comme vn vray magazin des plaisirs amoureux,
Arsenac qui fournist de matiere & de feux.

LA FLEGMATIQVE.

LA femme d'autre part sera fort flegmatique,
Froide, mal temperée, & d'humeur cacexique,
N'aura rien desplaisant, que ce plaisant deduit,
Luy tournera le dos tout au long de la nuict,
L'appellera vilain, lubrique, deshonneste,
Refrongnera le front en luy tournant la teste:
Le mary amoureux fasché de ce refus,
Caresse la seruante & veut monter dessus.
De là mille debats de là mille querelles,
Si la femme oyt le vent de ses amours nouuelles,
Le mary est contraint bien souuent de quitter
Sa maison pour vn temps, taschant à euiter
La tempeste & le bruit de sa ialouse femme,
Laquelle est toute glace, & luy n'est rien que flamme.
Quel plaisir peut auoir l'infortuné mary?
Sa femme hayt l'amour & a le cœur marry!
S'il en recherche vne autre aux esbats de Cyprine,
Luy qui est amoureux & d'vn humeur sanguine.

LA SANGVINE.

CE n'est rien que cela, c'est bien autre malheur,
Quand la femme au contraire est d'vne chaude humeur.

LE FLEGMATIQVE.

Et lors que son mary est froit & flegmatique
De l'incarnation, n'entendant la rubrique,

Ny les accouplemens du lascif Aretin,
S'amusant seulement à taster le tetin,
Ou s'il passe plus outre il ne fait rien qui vaille
Car son sang froidureux à grand peine deualle
Des vaisseaux spermatics où il est enfermé:
Sa femme d'autre part a le cœur consommé
D'vne extreme chaleur, cherchant vn doux clistere,
Clistere spermatic, qui son ardeur tempere.
Que fera le mary ethique & sans humeur,
Pourra-il de sa femme esteindre la chaleur,
Qui rampe dans ses oz, & boult en sa mouëlle,
Luy consomme le cœur, le foye & la ceruelle?
Il a beau s'efforcer, si peu qu'il a d'humeur
Renflamme encore plus son amoureuse ardeur,
Tout ainsi qu'vn peu d'eau va redoublant la fieure
Du malade alteré, & bien souuent l'Orfebure
Pour accroistre l'ardeur de son cuisant fourneau,
Yespand dextrement des goutelettes d'eau,
Bref, le lasche mary pour sa froide impuissance,
Ne peut pas assouuir ce gouffre de semence.
DE ce Lerne renaist vn Hydre de malheurs,
Comblans le lict Nopcier de tragiques horreurs:
La femme à qui l'amour eschauffe la poictrine,
Et dont le sang boüillant iaillit de veine en veine,
Ne peut plus longuement ceste ardeur supporter,
Et de si peu d humeur ses desirs contenter,
Voyant que son mary plus souuent la chatoüille
Du bec, que de la queuë, & que point il ne fouille.
Au fonds de sa garenne auecque son Furet,

Est contrainte choisir quelque amoureux secret
Pour amortir ce feu, esteindre ceste flame,
Qui gangrene ses os, & consomme son ame.
Il faut, il faut, chercher quelque nouuel Amant,
Ieune frais & gaillard, roide de son deuant,
Iouial, vigoureux, d'humeur vrayement sanguine,
Pour estre desormais son mignon de courtine:
Quel malheur au mary, quel plus vilain affront
Que de luy voir germer des cornes sur le front?
Peut estre les Demons le prenant pour leur frere
Le voudront emmener dans l'infernal repaire:
Les Satyres bouquins, au front haue & chenu,
Les Faunes & Syluains voyant son front cornu,
Estimeront qu'il est comm' eux quelque Satyre:
S'approcheront de luy pour gausser & pour rire.
Comme vn Monstre, de tous, au doigt sera montré,
Estant par le chemin d'vn chacun rencontré:
Sa femme d'autre part, l'abhorre & le deteste,
Le mesprise, le hait, le fuyt comme la peste,
N'ayant point d'autre soin que de bien s'attiffer,
Se frisser, se farder, en habits piaffer,
Pour plaire à son mignon : sans soucy du mesnage.
O cruelle rigueur ! ô estrange seruage!
Que l'homme est aueuglé, qui se laisse tromper
A ce maudit Hymen qui nous vient appiper,
Le pauure mary meurt en extreme martyre,
Il languist peu à peu, & si n'ose le dire:
Il deteste en son cœur, & le iour & l'Hymen,
Qui premier l'arresta dans ce fascheux lien,

Ie croy que ſon tourment eſt aſſez meritoire,
Pour l'empeſcher mourant d'aller en Purgatoire:
Tout droit en Paradis, il ira vray martyr,
Ou comme vn Penitent pour bien ſe repentir.
Peut on excogiter plus dure penitence
A vn pauure mary, que voir en ſa preſence
Sa femme effrontément careſſer ſes mignons:
Dißiper tous ſes biens pour leur faire des dons,
Et qui plus eſt n'oſer murmurer ou ſe plaindre,
Ains ce mal en ſon cœur receler & contraindre?
Son cœur eſt tout enflé de ſouſpirs & regrets,
Qu'au fonds de l'eſtomach il cache & tient ſecrets,
Il n'oſe de trauers ietter la moindre œillade,
Il contrefait le fein, & a le cœur malade,
Vne geſne, vn ennuy, luy bourrelle le cœur:
Il ne vit qu'en mourant, & ne meur qu'en langueur,
Ne ſçait de ſes enfans, ceux qui ſont legitimes
Pour heriter ſes biens, ô deteſtables crimes!
Somme, il eſt ſi comblé de triſteſſe & d'ennuy,
Qu'il inuoque la mort pour ſon dernier appuy,
Voyez en quel danger Hymen nous precipite:
Voyez combien de maux aux humains il excite,
Les gages dont il paye au ſoir ſes ſeruiteurs,
Ne ſon rien que tourmens, que peines, & labeurs,
Malheureux qui luy ſert d'eſcorte & de conduitte,
Malheureux ſes vaſſaux, malheureuſe ſa ſuitte,
Symboliſant l'humeur à ce Magicien,
Ce ſuperbe Pharon, Monarque Ægyptien,
Qui pour gages donnoit au ſoir les eſtriuieres

A ses valets recreus des peines iournalieres.
Ainsi en fait Hymen en ce maudit Amour,
Que pour auoir seruis tant de nuict que de iour,
Ne donnent à la fin pour toute recompence
Que mille vains trauaux, sans aucune esperance,
D'y pouuoir obtenir vn moment de repos:
Mais vn soin eternel, qui ronge iusqu'au oz,
S'il y a pour trois iours de calme en mariage,
Il y aura trois mois de tempeste & d'orage.
Muse, laissons icy toutes discretions,
Et poursuiuons le fil de nos complexions.

LA COLERIQVE.

SI la femme est d'humeur purement bilieuse,
Elle aura le cœur haut & l'ame ambitieuse,
Brusque, prompte, soudaine en toutes actions,
Inconstante, legere en ses opinions:
Vanteuse en ses discours, babillarde, mocqueuse,
Aspre à ses ennemis, prodigue & courageuse,
L'esprit vif, prompt, subtil, fastueux, arrogant,
Fier, hautain, esleué, quinteux, & remuant.

LE MELANCOLIQVE.

LE Mary de sa part sera melancolique
Humeur directement contraire au colerique:
Cette diuersité de contraires humeurs
Fera naistre entr'eux-deux vn Monstre de douleurs:
Sa femme qui aura l'humeur presomptueuse,
Voudra estre en habits magnifique & pompeuse,
Esprise d'vn orgueil, qui luy bouffit le cœur,
Luy enfle les poulmons du vent d'vne grandeur,

Voudra

Voudra pour piaffer par ſus toute paroiſtre,
Combien que de bas lieu elle ait ſorty, peut-eſtre,
Voudra pour ſes habits entrer effrontément
En toute compagnie, & parler hautement:
Contraindra ſon mary d'vne façon rebelle,
A luy fournir habits à la mode nouuelle,
Sans preuoir ſi premier il aura le moyen
De ſouſtenir long temps vn ſi grand entretien,
Sans ſçauoir ſi ſes biens, ſa terre, ou ſon vilage,
Pourront entretenir ce ſuperbe equipage:
Voudra des cotillons d'vn tafetas changeant,
De velours, de Damas, ou ſatin eſclattant,
Qu'il conuient enrichir de tant de broderie,
De bandes de ſatin pour la piafferie.
Ce n'eſt encore rien, il faut mille affiquets,
Bagues, chaines, carquans, ceintures & bouquets,
Des bourſes au meſtier, de belles peccadilles,
D'vn relief eſclattant, de brodures gentilles:
Les beaux gans parfumez, les eſmaillez couteaux,
Et d'vn azur bruny les damaſquez ciſeaux:
Les miroirs façonnez de glace de Veniſe,
L'eſuentail dentelé, les rabbats à la Guyſe:
Tant de chaiſnes de geë, & tant de bracelets,
De perles, de grenats, & de riches collets:
Tant de manteaux pliſſez d'vne eſtoffe bien teinte,
Quand la Dame eſt aux champs, ou lors qu'elle eſt enceinte.
Tant de moulles friſez, de perruquez cheueux
Retors, & annelez en mille & mille nœux,
Les toilettes de nuict & les coëffes de couche,

Braſsieres de ſatin quand Madame eſt en couches.
Sans oublier encor les coëffes de velours,
La robe de damas, auec tous ces attours:
Mais ce qui plus la met en ceruelle & en peine,
C'eſt qu'il luy faut auoir des rabats à la Reine,
Rabats à poinct-couppé, ouuragez, dentelez,
Empeſez, rayonnez, canelez, houppelez:
Des rabats à la neige, & à la franfrelluche,
De beaux manchons doublez de Martre ou de peluche.
Il faut en outre auoir de ſuperbes patins
D'vn velours cramoiſi, ou de mignards multins,
D'vn maroquin violet, couleur iaune, ou pourprine,
Et en teſte porter coëffe à la Iacobine.
Et mille inuentions & autres noueautez,
Mille façons d'abits d'heure en heure inuentez,
Qui pour naiſtre à la Cour, ſource de l'inconſtance,
Ont plus de changement qu'Eurippe en apparence
N'a de flus & reflus, qui ſept fois tous les iours
Flottant & reflottant, a ſon cours & decours,
Ainſi la noueauté des habits de la France,
A ſon flus & reflus ſans aucune aſſeurance.
LE mary qui n'eſt point bouffi d'ambition
Contrariant du tout à ſa complexion,
Auare ne voudra à ſa femme permettre
Ses ſomptueux habits, ains taſche à la remettre
Par ſes prudens diſcours, au ſein de la raiſon,
Luy diſant qu'elle veut ruïner ſa maiſon:
Luy remonſtre en douceur, qu'il ne peut ſatisfaire
A luy fournir habits ſi pompeux d'ordinaire,

De

De là naist le discord & la diuision:
Car sa femme estant née à la presomption,
Fera la sourde oreille à toutes remonstrances,
Continuant tousiours en ses folles despences,
Sans respect du mary, sans crainte de charger
De debtes sa maison, ou sa terre engager,
Ayant l'esprit enflé d'vne vaine arrogance,
Où son humeur hautain la pousse de naissance.
Si le mary ne veut fournir or, ou argent,
Soit qu'il soit vsurier, auare, ou indigent;
Soit qu'il vueille empescher ses fumeuses boutades,
Ou retrancher du tout ses superbes brauades:
Soit qu'il vueille abbaisser son arrogant caquet:
C'est alors, c'est alors qu'il est mis au rouët,
C'est alors qu'on l'assaut de picquantes reproches:
Vilain ie ne veux plus que de moy tu approches,
Pourquoy es-tu venu infidelle trompeur,
Pour espouse choisir vne fille d'honneur?
Si tu ne veux d'habits l'entretenir honneste,
Vilain auare, on deust te fracaßer la teste,
On deuroit en tous lieux par mespris te siffler:
Si tu permets encor ma colere s'enfler,
Ie te feray sentir ce que peut vne femme
Extraicte de bon lieu. Ferois-tu bien ce blasme
A mes nobles parens, par ta grand chicheté,
Que d'abbaisser l'estat deu à ma qualité?
Dy moy double vilain, suis-ie point außi digne
D'auoir de beaux habits comme nostre voisine,
Qui braue tous les iours en habits fort pompeux,

Bien qu'ell' n'aye ſorty de ſi nobles ayeulx
Comme eſtoient mes parens, qui d'vne race antique
Ont tins les premiers rangs dedans la Republique?
Son mary neantmoins luy fait iournellement
Porter ſans qualité vn riche veſtement.
Ie dois à meilleur droit brauer autant comme elle,
Qui porte ſur le front le nom de Damoiſelle.
Tu voudrois cependant, auare malheureux,
Retrancher en vilain mes habits ſomptueux.
Quoy? penſerois-tu bien pour ta veillaquerie
M'empeſcher de brauer? c'eſt vne mocquerie,
Si tu l'auois ſongé ie te ferois ſentir
De ta ſale auarice vn faſcheux repentir.

C'Eſt au pauure mary à porter la cuiraſſe
Et le pauois de Iob, à ſi rude menaſſe,
Comme le ſeul object, où les traicts plus poignans
D'vne femme en fureur ſe vont tous décochans:
C'eſt la butte & l'eſcueil où les plus grands orages
Les foudres d'vn deſdain, & les boüillantes rages
Des flots d'vne rigueur, viennent à ſe heurter.
On le void iour & nuict malheureux ſupporter
Mille & mille tourments, des trauaux mille & mille,
Pour accroiſtre s'il peut ſa race & ſa famille
En plus grands reuenus, mais il trauaille en vain;
Car l'orgueil de ſa femme, & ſon humeur hautain,
Ses habits ſomptueux, & ſa deſpence folle,
Rendent de ſes labeurs l'eſperance friuolle.
O malheureux aſpect! ô Aſtre trop fatal!
Qui dominoit alors qu'au lien coniugal

Ce mary fut conioint à cette ame rebelle,
Qui pour estre d'humeur cholerique & cruelle,
Voudra superbement au logis commander,
Mastiner son mary, de pres le gourmander;
Si bien qu'il n'osera esleuer la paupiere,
Ou hausser le sourcy à si rude guerriere,
Qu'il ne soit à l'instant d'iniures galoppé,
Et en ses actions iusqu'au fillet drappé:
Combien que son humeur arrogante & mutine
Vueille mettre à brauer sa maison en ruyne.

O Desastré mary! ton trop boüillant desir
Te fait plein de douleur repentir à loisir
Quoy? penserois-tu bien à son humeur complaire?
L'entreprise seroit trop vaine & temeraire,
C'est vn ennuy sans bout, sans limite, vn tourment,
Sans mesure, vn labeur, sans fin commencement,
Qui va renouuellant, ainsi comme la roche
D'vn Zisiphe aux Enfers, ou la rouë qui tout proche,
Tourmente vn Ixion; ou le foye renaissant
Du voleur Promethé qu'vn Vautour rauissant
Becquette iour & nuict, ou des Sœurs Danaïdes
Le labeur infiny, des tonneaux tousiours vuides,
Ou les trop vains souhaits d'vn Tantal alteré,
Qui de soif dans les eaux sans cesse est martyré.

AInsi vont renaissant les tourmens & les peines
De ceux qui sous Hymen vont espuisant leurs veines,
Et de sang & d'esprit pour complaire au destin,
A l'humeur imparfait du sexe feminin!
Mais laissons ces discours, ô Muse curieuse,

Et

Et pourſuiuons le fil de l'humeur bilieuſe:
Acheuons en deux mots de conter au Lecteur
Le reſte des effects de cette fiere humeur,
Humeur comme i'ay dit, qui trop prompte & actiue
Rend la femme ſur tout aſpre & vindicatiue,
Ne reſpirant rien tant que ſe pouuoir venger,
Si quelque meſdiſant a voulu l'outrager,
Ou cenſurer ſes meurs, ou ſoit que ſa voiſine
Ne l'ait point viſitée en faiſant ſa geſine:
Soit qu'eſtant à l'Egliſe au ſeruice de Dieu,
On ait baiſſé ſon banc, ou changé de ſon lieu,
Soit que par vn Paſquin ou mordante Satyre
D'elle ou de ſes parens, on ait oſé meſdire:
Soit qu'on l'ait attaquée ou picquée à l'honneur,
Cela la met ſoudain en eſtrange fureur,
Forçant ſon cher eſpoux d'vne douce nature
A venger ce meſpris & punir cette iniure:
Quelquefois le mary qui peſe ſagement
Au poids de la raiſon ce ſoudain mouuement,
Taſchera d'appaiſer ce foudre de colere
Qui bruſle à petit feu le cœur de ſa Geoliere.
Il penſe par le temps cette rage dompter
Luy faiſant remaſcher ſon frein, pour luy oſter
Cet humeur qui la met en fougue & en ceruelle,
Luy remonſtre en douceur, puis qu'elle eſt Damoiſelle,
Qu'vn eſprit releué, qu'vn cœur tres-genereux,
Panche mille fois plus au pardon qu'vn peureux,
Que les craintifs qui ont vne ame roturiere:
Sont cent fois plus cruels qu'vne noble & guerriere:

Teſmoin

Tesmoin ce grand Cesar, ce Romain Empereur,
Plus enclin au pardon qu'à vengeance ou rigueur.
MAis il remonstre en l'Air, il bastit dessus l'onde,
Il raisonne vn rocher, car sa femme feconde
En humeur coleric, soit à droit, soit à tort,
Veut venger cet affront qui la tourmente fort,
Si son espoux ne veut embrasser sa querelle,
Et à ses passions prester soudain l'oreille,
Vn discord tout nouueau renaist en la maison,
Cette femme en courroux iettera sans raison
Mille & mille brocards d'vne langue cruelle
A son pauure mary, l'appellant infidelle,
Craintif, lasche, poltron, & sans ressentiment,
Ladre, qui ne ressent ceux qui cruellement
L'offencent sans respect, & son antique race.
C'est dommage, craintif, cent fois qu'on ne te passe
Les pieds sur l'estomach, d'endurer en coyon
De si lasches affrons sans en tirer raison.
Serois-tu bien, helas! si ladre de nature
D'endurer sans reuenche vne telle imposture?
Dieux! quelle lascheté, quelle poltronne humeur
S'empare maintenant du centre de ton cœur:
O ame de Connil, ô courage de Lieure,
Tousiours accompagné d'vne peureuse fieure,
Qui peut peindre en ton front tant de timidité?
Qui cause dans ton sang tant de stupidité?
Veux-tu lasche à la peur sacrifier ta vie,
Comme jadis faisoient les peuples de Libie?
Veux-tu laisser fanir ta gloire & ton renom,

Engager ton honneur comme vn craintif poltron?
Hé! quoy voudrois-tu bien miserable, permettre
Qu'on nous vienne offencer & l'iniure remettre?
Auras tu bien le cœur de me voir commander
A mille mesdisans, sans syller ny gronder?
Ie prieray mes parens, qui de cent bastonnades
Me vengeront de ceux qui me font des brauades.

LEcteur, voicy vn mal qui vient renouueller,
La peine au pauure Iob, & bas luy fait caler
La voille en ce destroit, imitant le Pilotte,
Qui voyant sur Thetis ses vaisseaux & sa flotte,
Battus cruellement des Aquillons venteux,
Baisse les voilles bas, s'exposant hazardeux
Au courroux de Neptun, tout enflé de l'orage,
Plustost que resister à sa boüillante rage:
Ainsi fait ce mary tresprudent & accort,
Qui pour sage euiter vn funeste discord,
Sçait baisser à propos les voiles du silence,
Sans vouloir repartir, à si rude arrogance.
A sa femme il permet de vomir sa fureur,
Et desbonder les flots de sa fiere rigueur,
Mais il combat en vain auec sa patience,
Il est dompté du flux de sa perseuerance,
Il est contraint, vaincu par importunité,
D'acquiescer, craintif, contre sa volonté,
Au fougueux appetit d'vne femme en colere,
Qui en fin le conduit au gouffre de misere,
Le pousse, ô fier destin! par ses ambitions
Au centre de malheurs, où les afflictions

Viennent

Viennent directement terminer & se rendre:
Il faut bon-gré, mal-gré sa querelle entreprendre,
Soit à droit, soit à tort, par force, ou par trahison,
En dueil, par appel, par mort, ou par prison,
Il faut se reuanger de l'iniure mordante,
Et que sans plus tarder son mary s'en ressente:
Il faut battre ou tuer ces faiseurs de Pasquins,
Lesquels ont blasonné ses sœurs ou ses cousins,
Offencé son honneur d'vne langue indiscrette.
INfortuné mary, il faut que tu t'appreste,
Contre ton naturel doux, courtois & humain,
A mettre promptement les armes à la main
Pour venger cet affront: Si c'est vn Gentil-homme
Faut se battre en dueil hazardeux d'homme à homme
S'il arriue (ô rigueur) qu'en ce combat douteux
Il tuë, ou soit tué, quel malheur à tous deux!
Si sa partie à droict, d'vne Espagnolle lame
Aux ombres Stygieux, fait descendre son ame,
Quel desastre, hé bons Dieux! quel plus grand desespoir?
Quel plus grand creue-cœur pourra sa Dame auoir,
Ayant par son orgueil & superbe nature
Mis son fidelle espoux dedans la sepulture,
Qui peut-estre a laissé plusieurs petits enfans,
D'ont le plus grand d'entr'eux n'aura attaint six ans,
Orphelins sans support, priuez de leur cher pere,
Par l'humeur arrogante de leur cruelle mere:
Si d'aduenture aussi il tuë & soit vainqueur,
Il ne peut euiter vn funeste malheur,
S'il est pris, il perdra honteusement la vie,

Estant par vn borreau sur l'eschaffaut rauie.
Ou bien il donnera, comme Euesque des champs,
La benediction de son pied aux passans,
En hazard de garder les trouppeaux à la Lune
Comme vn Berger de nuict, chose bien importune:
S'il franchist ce destroit, il perdra ses moyens,
Laissant pour appoincter ses enfans indigens.
CONTEMPLEZ *donc, Lecteur, en combien d'infortunes*
Tombe vn pauure mary pour les quinteuses Lunes
D'vne femme enragée & pleine de fureur:
Quel desastré malheur, quelle tragique horreur
Produit ce fier Hymen, ce cruel mariage,
Vray Tyran des humains, le Bourreau de vostre aage.

MVSE *c'est trop tardé sur ce tableau d'humeurs,*
Il faut ailleurs mes-huy employer tes couleurs,
Si quelque place au blanc reste dedans la toille
Tire pour abbreger, par dessus vn grand voille:
Car qui voudroit du tout ce grand tableau remplir,
Pinceaux, huile, & couleurs viendroient à deffaillir,
Nettoy' donc tes pinceaux pour derechef pourtraire
Vn tableau tout nouueau, qui puisse satisfaire
Au Lecteur curieux, & son œil contenter.
Il faut premierement, Muse, representer
D'vn cœur bien adoucy, le plant & les ombrages,
Les racourcissemens, le relief, les paisages
De ce ioug espineux de ce fatal lien,
Plus estroit mille fois que le nœud Gordien.
Nous auons ja depeint les humeurs qui diuerses,
Causent aux mariez mille & mille trauerses,

Figurons

Figurons donc le chois par les affections.
Si femme vous prenez pour ses possessions,
Ou si vous l'espousez pauure & necessiteuse,
Ou laide en cramoisi, difforme ou desdaigneuse,
Ou si vous recherchez vne exquise beauté,
De toutes vous aurez mainte incommodité:
Vne rare beauté la rendra soupçonneuse,
Superbe les moyens, la laideur odieuse;
La pauure vous contraint d'endurer mille maux,
Peines, ennuis, soucis, & angoisseux trauaux.

La Belle.

Commençons aux malheurs qui tyrannisent l'ame
Du pauure marié espousant belle femme:
Il n'a aucun repos, vne ialouze peur
Le bourrelle sans fin, & luy glace le cœur:
Il tremble, il suë, il craint, il frissonne sans cesse,
S'il void vn Courtisan parler à sa maistresse,
Nuict & iour il l'espie, il est tousiours au guet,
Il l'œillade, il la suit, soupçonnant qu'vn muguet
Ne luy fasse l'amour la voyant si tres-belle:
Ce qui le rend songeard & le met en ceruelle,
Car comme Iuuenal à doctement chanté,
Tres-grand est le debat entre la chasteté,
Et l'extreme beauté, & rarement on trouue
Vn visage accomply, qu'aussi tost on n'esprouue
Qu'il cache dans le sein vn impudique amour,
Se voyant caressée tant de nuict que de iour,

De mille & mille amans, qui d'vn picqueur langage
Luy font rompre le nœud du Nopcier mariage,
Et brescher laschement sa gloire & son honneur,
Pour l'exposer en proye aux desirs du vainqueur.
Quel remede à ce mal? Beauté est vne ruche,
Dont l'odoreux Piment, la Coudre & la Lambrusche,
Tirent de toutes pars les mousches & bourdons,
Sans le chariuary des poëlles & chaudrons.
Beauté (diray-ie encor') est vne autre Panthere,
Dont la plaisante odeur attire d'ordinaire
Les autres animaux qui tous la vont suiuant,
Allechez de l'odeur qui d'elle va sortant:
De mesme vne beauté est aux yeux tant aymable,
Son amoüreuse odeur nous est si agreable
Qu'vn chacun court apres eschauffé d'vn desir
D'en cueillir par amour le souhaitté plaisir.
Bref, il n'est rien si fort, rien si sainct, ou si sage
Qui ne soit attiré par vn mignard visage.
Le Sainct homme Dauid, le sage Salomon,
Et le fort des plus forts l'inuincible Samson,
Ont tous esté domptez d'vne beauté exquise,
Plus rare est le suject, d'auantage on le prise.
Beauté est vn Aymant qui attire le fer,
Les cœurs plus endurcis s'en veulent approcher:
C'est vn brillant Soleil qui brusle les courages,
Vn piege deceuant tout remply de cordages,
La gluz, & l'hameçon des plus subtils esprits,
Où ils sont engluez, amorcez & surpris:
Voyant vne beauté qui d'aymer nous conuie,

Il

Il n'est homme si mort qui ne reuienne en vie,
Il n'est cœur si glacé qui n'en soit enflammé,
Cerueau si aceré qui n'en soit entamé,
Hermite si deuot, voyant ses beautez ores,
Qui n'en perde soudain ses grosses patenostres:
C'est la Lyre d'Orphée, & le Luth d'Amphion,
Qui trainent les rochers aux airs de leur chanson,
Ainsi les durs Rochers & les ames marbrines,
Les cœurs plus empierrez, & les dures poictrines,
Sont attirez en fin de l'air delicieux,
D'vn visage mignard qui enchante nos yeux,
Et nous tire apres soy par les larges campagnes,
Par les bois plus touffus & les aspres montagnes:
Mesme ce grand Iupin deuenu amoureux
Des beautez d'icy bas, en a quitté les Cieux:
Pluton laissé l'Enfer pour rauir Proserpine,
Mars mis ses armes bas pour caresser Cyprine,
Et sa Lyre Apolon, poursuiuant sa Daphné,
Neptune son Trident en mer abandonné,
Pour aller courtiser sa mignonne Amphitrite,
Mercure son flageol, pour sa Nymphe Carite.
Tous de cette beauté regardent l'Orient,
L'aiguille de nos cœurs touchée à cet Aymant,
Vers ce Pole luisant leue tousiours sa pointe,
A vn si beau suject chacun donne vne atteinte,
Bref, l'importunité de tant de coups diuers,
Mettent à la parfin vne femme à l'enuers;
Qui de sa part estant d'autre chaleur touchée
Que celle de Phœbus se voyant recherchée

De tant de seruiteurs, de mignons perruquez,
De ieunes Adonis, poudrez, frisez, musquez,
Propres, lestes, gaillards, en habits magnifiques,
Et qui sçauent d'amour les ruses & pratiques,
Les passages, les traicts, & les doctes leçons
Du liure Paphien, les vns vsent de dons
Et de riches presens : les autres par priere,
Charmez d'vne beauté si rare & singuliere,
Tascheront de gaigner vne place en son cœur,
S'elle fait la reuesche, & vse de rigueur:
Mais la longueur du temps, & la perseuerance,
Bouleuersent en fin ce rocher de constance,
Et la font succomber au plaisir amoureux,
Sentant de l'Archerot les brandons & les feux,
Le ver tousiours au cul, & la puce à l'oreille,
Qui la picque souuent & son ame reueille,
Pour luy faire gouster les gracieux discours,
Et les mignards baisers de ces mignons d'amours,
Estant à les cueillir plus prompte & plus soudaine
Que n'est vne Iument oyant cribler l'auoine,
Ou vn ieune Escholier au son de son quartier,
Qui dans la bourse bruit és mains du Messager :
Tant a de force en nous la viue batterie,
Des canons du discours vers vne ame cherie,
Des dons d'vne beauté, qui pleine de douceurs,
D'vn regard de ses yeux captiue tous les cœurs,
Yeux la force d'amour où s'açerent les flesches
Qui font dedans nos cœurs mille cruelles bresches:
Yeux qui cachent le feu capable d'enflammer

Les

Les cœurs plus englacez, les conuient d'aymer,
Yeux qui chargez de traicts vont à la picorée,
Des Dames & des cœurs pour en faire curée
A leur discretion; & vouloir empescher,
C'est vouloir vn grand Pin des ongles arracher:
C'est aux sourds enseigner la nombreuse Musique,
Aux aueugles, monstrer des Peintres la pratique.
Car plustost on verra les celestes flambeaux
Abandonner leurs chœurs : Plustost dedans les eaux
Se nourrira le feu contraire à sa nature,
Plustost le corps viura priué de nourriture:
Plustost le chaud Esté se verra sans moissons,
Le Printemps sans ses fleurs, l'Hyuer sans ses glaçons:
Que d'empescher iamais vne meschante femme
D'accomplir ses desseins sentant d'amour la flamme,
Depuis qu'elle a lasché la bride à ses desirs:
S'abandonnant du tout à ses lascifs plaisirs:
Il n'est mary si fin que fine elle n'affine,
S'il a quelque soupçon elle esuente la mine
Lors qu'elle a pris plaisir auec son seruiteur:
Ce iour mesme au mary elle vse de douceur,
Luy taste le menton, luy frize les cheueux,
Luy baisotte le front, & la bouche & les yeux,
D'vn esprit adoucy contre-fait la succrée,
La pudique, la chaste, & femme resserrée,
Feignant d'auoir l'amour & ses ieux à mespris,
Et detestant sur tout les esbats de Cypris:
Alors le sot mary s'estime vn vray Helie,
Rauy dedans les Cieux, ayant femme accomplie

Et parfaite en beauté; Mais le Faulcon niais,
Le Tiercelet de sot, ne sçait de quel biais
Ny de quelle façon les femmes se gouuernent,
Et de quels vains appas leurs maris enforcelent,
Charmans subtilement d'vn Philtre mielleux
Les esprits plus jaloux, & les plus soupçonneux.
Si le mary ruzé par ses subtiles ruses
Descouure ses amours, elle aura mille excuses,
Capable de tromper le mary plus ruzé,
Plus madré, plus accort, plus fin & aduisé,
Tant ce sexe peruers apporte d'artifice
Pour bien couurir son jeu, & masquer sa malice,
Se seruant à propos de mille inuentions,
Mille traicts déguisez, mille deceptions,
Du depuis que l'amour en son cœur a pris place,
Il n'est plus de besoin de fueilletter Boccace,
Bouquiner l'Amadis, consulter l'Aretin,
Rechercher les secrets composez par Courtin,
Pour sçauoir du mestier les ruses & finesses,
L'Amour enseigne assez ses subtiles adresses:
Il rafine l'esprit pour vser finement
Du pressement du pied , du secret maniment
De la main de l'amant, il enseigne les formes
Des caracteres peints selon les Astronomes:
Il donne les aduis des habits de Faquin,
De poullier l'Amant dedans vn manequin
En habit desguisé, & si cela n'accorde,
Se seruir à propos des eschelles de corde:
Prendre aßignation au dictame amoureux,

Sans

Sans ancre, ſans papier, d'vn ſeul traict de ſes yeux.
Et ſi l'on eſt contrainct d'enuoyer d'aduenture
Le poullet à l'amant, bien couurir l'eſcriture
De ſel Armoniac, deſtrempé dedans l'eau
D'Ambre gris & Mercur, ou du ſecret nouueau
De l'Alun emplumé, ioint au ſang de Rubettes,
Pour du poullet eſclos couurir les aiſlerettes,
L'enuoyer bien caché dedans vn baſton creux,
Ou bien dans des paſtez fort artificieux:
Tantoſt les enuoyer dedans des confitures,
Tantoſt dans vn drageoir, ou aux entre-laſſeures:
D'vn beau bouquet de fleurs, ſecret aſſez caché,
Eſtant du ſeul Amant à la Dame arraché;
Tantoſt les enuoyer dans les pommes de Cire,
Tantoſt dans vn œillet, quelquefois ſans eſcrire:
Faire entendre à l'Amant par diſcours bien couuers,
Repris tout à rebours & couſus à l'enuers:
Le temps, l'heure, & le lieu pour en toute franchiſe
Iouyr de leurs amours ſans crainte de ſurpriſe,
Meſnager à propos l'abſence de l'Eſpoux,
Pour l'employer du tout en leurs esbats plus doux.
Les yeux vrais meſſagers & truchemens de l'ame
Sont les fins maquereaux pour exprimer la flame
De nos conceptions deſſignants ſans ſoupçon,
D'vn traict bien décoché vne aſſignation.
C'eſt le cadran des cœurs, dont l'eſguille & la monſtre
Marquent fidellement l'heure d'vne rencontre:
Bref, les yeux ſont d'amour les Poullets les plus fins
Oeilladez dextrement, non pas à toutes fins,

Et mille inuentions que l'amour leur ſuggere,
Que crainte d'enſeigner ie ſuis contrainct de taire,
De peur que quelque iour par les charmes vaincu
De ce fatal Hymen on ne me fiſt Cocu:
Ie ne mets donc icy que les ruſes großieres,
Dont vſent auiourd'huy les Dames Boſcageres.
Non Muſe, tu ne dois deſcouurir les façons
Plus ſubtiles de l'Art: Quitte donc ces leçons
Des charmes de l'amour & pourſuy ta carriere,
Pour du mary cocu figurer la miſere:

LE COCV IALOVX.

Si le mary jaloux la tient comme en priſon,
Luy deffendant expres ſortir de la maiſon,
C'eſt alors, c'eſt alors qu'vne bruſlante enuie
L'inuite de ſortir pour chercher compagnie,
Voyant que ſon mary, ſans ſubject ny raiſon,
La retient au logis par vn jaloux ſoupçon,
Et cognoiſſant qu'il eſt de ce jaloux plumage,
Cela r'enflamme encor' ſon amoureuſe rage,
Et luy fait rechercher des moyens tous les iours
De tromper ſon jaloux par nouuelles amours.
Il a beau eſpier toutes les ſentinelles,
Tous les cent yeux d'Argus, toutes les citadelles,
Tous les plus forts Dongeons ne pourroyent empeſcher
Que le Diable ſubtil n'entre dans ſon Enfer,
Pour hardy luy tailler de la beſongne entiere,
Qu'on nomme à cul leué, & à ſerre crouppiere.
C'eſt donc vrayement en vain que le mary jaloux
Veut retenir ſa femme, & empeſcher ſes coups,

Tant

Tant plus il luy tiendra les resnes vn peu hautes,
Luy pressant trop le mords, plus il commet de fautes,
Semblable à l'Escuyer, lequel pour trop serrer
La bride à son Cheual, le contraint de cabrer.
Qui bien sagement veut vne femme conduire,
Doit imiter sur tout vn patron de nauire,
Lequel oyant le vent de toutes parts souffler,
Escumer l'Ocean, ne sçachant où singler,
Fait descendre aduisé du nauire les voiles,
Laissant rame & tymon aux ondes plus cruelles
Pour ceder, pour vn temps, au courroux de Neptun,
Plustost que resister à ce vent importun;
Son vaisseau va flottant à la mercy des vagues,
Au hazard d'encourir ses venteuses borasques:
De mesme le mary doit sagement laisser
Sa femme en liberté, sans tant la harasser,
Exposant son vaisseau au vent de cocuage,
Puis qu'il depend du tout des loix de Mariage:
Cocu & marié se suiuent de si pres,
Que lors qu'on parle d'vn, l'autre s'entend aprés.
Ie les mets donc tous deux en la Cathegorie
De la relation, faisant allegorie,
Et rapport principal aux traicts d'vne beauté,
Qui sans le ioug Nopcier remply de cruauté,
Nous tient comme Forçats attachez à la rame.
Voyez donc quel malheur d'espouser belle femme,
Il pense s'esiouyr dans le lict coniugal
Auec cette beauté, cependant vn Riual,
Vn galuret frizé, vn mignon de couchette,

Luy plante finement des cornes sur la teste,
Le fait vray Marguillier de Sainct Pierre aux Beufs,
Ou de sainct Innocent Confraire bien-heureux:
Sa femme d'autre part comme vne autre Diane
En fait vn Acteon tandis qu'elle se baigne
Et se plonge dans l'eau de ses contentemens,
Luy met changé en Cerf vne meute de Chiens,
De mesdisans mocqueurs pour luy faire la chasse,
Et le faire abayer à vne populasse.
Qui a veu quelque-fois vn malheureux Renard
Dans le piege attrapé, tout honteux & coüard,
Agassé, piaillé de Guays & de Corneilles,
Il void nostre Cocu estonné à merueilles
De se voir agassé, & mocqué en tous lieux,
Baffoüé, mastiné, sifflé, iusques aux gueux:
Il est plus descrié que la vieille monnoye,
Chacun le monstre au doigt en passant par la voye.
La honte & le desdain luy font baisser le front,
Voyant de toutes parts chacun luy faire affront
On luy demande bas, s'il n'entre point en fiebure,
Que dommage seroit qu'il fust changé en Lieure,
Que les cornes au front luy conuiennent si bien,
Qu'Idole il seruira au Temple Delien
A l'Autel Ceraton, tout façonné de Cornes
A l'honneur des Cocus, qui receuoient escornes:
Et mille autres brocards que l'on luy iette au nez,
Qui luy font endurer les peines des damnez,
Le rendent tout pensif, triste & melancolique,
Le front tout bazané, iaunastre, & Icterique,

Pasle, morne, plombé, cacochime, mal-faict,
Cueilly, fené, ridé, hideux & contrefaict,
Visage d'Appellant, vne mine bastarde,
Plus baueux & crasseux qu'vn vray pot à moustarde.
D'vn beau Ganimedes, & Narcis qu'il estoit
Il semble vn Thersites en ce fascheux destroit,
Plus sale, refrongné, qu'vn Vsurier auare,
Terreux, affreux, hideux comme vn second Lazare
Ressuscité des morts, tant a de force en nous
La tristesse qui vient, d'estre Cocu jaloux.
Bref, il semble à le voir vn nocturne Fantosme,
Haue, maigre & defaict, ainsi qu'vn sainct Hierosme.
D'vn Paradis heureux de douce liberté,
Il entre en vn Enfer remply d'obscurité:
Et des ennuis sans fin, en des iours sans lumiere,
En des nuicts sans sommeil, au comble de misere,
Le pourtraict racourcy des plus aspres tourmens
Qu'vne jalouse peur donne à nos sentimens,
N'y ayant rien çà bas qui tant nos sens bourrelle,
Tirasse nos esprits d'vne gesne cruelle,
Que lors que nous perdons & les biens & l'honneur,
Cruelle cruauté, rigoureuse rigueur:
Qui rend nostre Cocu matagrabolisé,
L'entendement perclus, l'esprit deualisé,
Plus estonné cent fois que les fondeurs de cloches,
Ou les Loups attrapez aux pieges & amorches:
C'est vn vray sainct Marry, le patron de sainct Pris,
Qu'vne fiere beauté a laschement surpris.
S'il sçait bien qu'il est sot, & malheureux l'endure,

Il eſt vn vray martyr, s'il ne ſçait l'encloüeure,
Vn Iobez tres parfaict, vn pur ſainct Innocent,
Vn Buſard, vn niais, priué d'entendement,
Mais on tient les Martyrs eſtre plus ordinaires
Soubs le nopcier Hymen: C'eſt pourquoy nos prieres
S'adreſſeront à eux, pluſtoſt qu'aux Innocens,
Qui pour eſtre priuez de ceruelle & de ſens
Ne ſouffrent les ennuis, & la peine cruelle,
Q'endurent les Cocus qui ont plus de ceruelle,
Ils ſont plus ſenſitifs aux traicts d'vne douleur,
Que ces pauures niais, qui viuent ſans honneur.
Laiſſons donc ces Buſards pour parler du martyre
D'vn auisé cocu, qui ſans ceſſe ſouſpire,
Comme tout eſperdu, il ne ſçait que penſer,
De quel coſté tourner, ny ſur quel pied danſer,
A qui auoir recours, de quel bois faire fleſches:
Quel Baulme recouurer pour guarir tant de breſches,
Et de coups acerez qui luy naurent le cœur:
Bref, il en eſt logé chez Guillot le ſongeur,
Il tient, comme l'on dit, le Loup par les oreilles,
Et ne ſçait à quel ſainct preſenter ſes chandelles,
Il n'a recours en fin qu'aux larmes & aux pleurs,
A fin d'eſuentiller ſes cuiſantes douleurs.
Il deplore attriſté la faute qu'il a faicte,
D'auoir choiſi pour femme vne Putain parfaicte,
Inuoquans, coniurant ſix genres principaux,
De ces Cacodemons qui ſont dedans les eaux,
Qui habitent les airs, dans le feu, ſous la terre,
Incubes, Feu volans, poſtillons du tonnerre,

Pour

Pour eſtre les teſmoins de ſa calamité,
Criant, deſeſperé, en ceſte extremité.
Deſaſtre infortuné; deſaſtrée infortune,
O Aſtre trop peruers! ô quatrieſme Lune
Qui dominoit au Ciel alors que ie fus né!
O Tetrigone aſpect, ô point infortuné!
O Ciel, ô Terre, ô Mer, eſclairs, tonnerre, foudre,
Couurez, engloutiſſez, noyez, mettez en poudre
Ce pauure malheureux: venez Tygres felons,
Lyons, Ours, Leopards, & vous affreux Dragons,
Vous paiſtre de mon corps, de mon ſang qu'on s'enyure,
Puis que ceſte beauté, en qui ie ſoulois viure,
N'eſt plus qu'vne putain: non, non, ie veux mourir,
Pluſtoſt que voir l'honneur de ma maiſon perir!
O dure cruauté! ô deſtin deplorable!
O eſpoux affligé! ô amant miſerable!
La fable & le Zany du populaire vain.
La butte, le ſuject, & le Paſquin Romain,
Où les traicts plus poignans de toute calomnie
Se viennent deſcocher en toute compagnie,
Quel pauois açeré, rondache ou fort bouclier
Pourroit parer ſes traicts? puis qu'il trouue en l'eſclair
Des brillantes beautez de ſa perfide Dame,
Le foudre rougiſſant qui ſaccage ſon ame:
S'il a quelques enfans il void qu'à toutes mains,
On leur va reprochant qu'ils ſont fils de Putains:
Peut eſtre ſont ils faicts de dix ou quinze Peres,
Comme ceux d'Harlequin, eſtranges vituperes.
En fin, cil qui s'allie à vne grand' beauté

Court

Court risque d'estre sot, cela est arresté,
Il peut bien s'asseurer si sa femme on suborne,
Qu'il entre de Libra dedans le Capricorne,
De libre qu'il estoit il se rend prisonnier,
Et se figure au front vne Lune en quartier:
S'en garde qui voudra, quiconque la prend belle
Est en hazard d'auoir vne corne en ceruelle,
C'est l'aduertissement des bouchers bien appris,
Qui conduisant leurs bœufs par les ruës de Paris,
Craignans blesser quelqu'vn si quelque bœuf s'esgare,
Vont crians aux passans, Gare la corne, gare.

La Laide.

SI VOUS LA PRENEZ LAIDE, EN PASSE CRAMOYSY,
Vous aurez au logis tousiours vn pain moisy,
Vn pain sans appetit, vn pain qui vous desgouste,
Fascheux à digerer, dont la noirastre crouste
Cause à vostre estomach vn desir de vomir,
Vn lasche desuoyement, vn estrange dormir,
Plein de songes hydeux, representans à l'ame
Le difforme pourtraict d'vne si laide femme.
Quel plaisir aurez-vous pres de ce laideron,
Qui de son seul regard rebouchera l'esperon,
De vos plus chauds desirs, & fera que la poincte
De vos affections n'aura plus nulle atteinte?
Si vostre naturel vous met trop en humeur,
Il faut bon gré, malgré, attendre l'espesseur
De la prochaine nuict, crainte que son visage
Si difforme & si laid n'affoiblist le courage,
Et n'amortist le feu de vostre chaude ardeur,

Pensant prendre plaisir vous mourrez en langueur
Pres de ce noir charbon : ceste femme hideuse
Qui enroche les cœurs comme vne autre Meduse.
Quel tourment au mary, bien pressé de la faim,
N'auoir pour s'assouuir que ce rigoureux pain,
Plein de paille, areneux, si rude & si estrange,
Qu'en fin il est contraint d'auoir recours au change,
Et chercher autre part vn pain pour r'agouster
Ses appetits perdus, & sa faim contenter:
S'il est tres-desireux des esbats de Cythere
Il ne peut s'assouuir de si maigre ordinaire:
L'Amour le force donc à laisser le pourtraict
De sa femme, qui n'a ny grace ny attraict,
Pour aller courtiser vne plus belle face,
Dont les attraits mignards, le maintien & la grace,
Et les trompeurs appas, l'ont soudain alleché,
S'estant venduë à luy, peut estre, à bon marché,
Pour n'auoir acheté que le cul de la beste,
Qui vaut en ce mestier, beaucoup mieux que le reste,
Si bien qu'il est content d'auoir à si bas pris
Vne ieune beauté, qui faict honte à Cypris,
Desirant à iamais sacrifier sa vie
A l'autel des beautez d'vne si belle amie,
S'esclauer dans les rets de ses diuins cheueux,
Et captiuer son ame aux cachots de ses yeux:
Toute nuict en ses bras auec elle il folastre,
S'estant de ses beautez rendu comme idolastre.
Il se mire au crystal d'vn visage si beau,
Qui semble vn Cygne doux pres de son noir Corbeau.
Sa femme d'autre part, comme Lune eclypsée,

Des reis de ſon Phœbus, ſe voyant meſpriſée,
Et deſcheuë en ſes droicts, rempliſt l'air de ſes cris
Et de larmes ſes yeux, ſçachant qu'vn autre a pris
Sa place, & maintenant iouyſt des embraſſades,
Des amoureux baiſers, des douces accollades
De ſon pariure eſpoux, qui la faict ſouſpirer,
S'arracher les cheueux, & ſe deſeſperer,
Voyant que ſon mary Adultere, infidelle,
Trop laſcif entretient vne ieune pucelle,
Relique du Conuent de Dame du Moulin,
Qui d'eſtourne le cours de l'eau de ſon Moulin,
Qui chome bien ſouuent, ſi bien que ſa tremie
N'a receu de long temps ſemence ny demie,
Laiſſant auſsi tomber en friche ſon terroüer
Tout aride & tout ſec pour aller cultiuer
Celuy de ſon voiſin beaucoup plus agreable,
Plus plaiſant au labeur, plus gras & delectable,
Arriuant rarement ſans miracle nouueau,
Qu'on voye aucun s'yurer du vin de ſon tonneau,
Qui n'eſt iamais ſi doux, alleguant pour excuſe
Qu'il eſt trop vieil persé, ô la plaiſante ruſe!
En ſomme l'Eſcuyer eſt du tout deſgouté
De monter la caualle, ayant d'autre coſté
De ſuperbe Courſiers de bons genets d'Eſpagne,
Qui fait que de picquer ſa Mazette il deſdaigne,
Propre tant ſeulement pour vn vil Palfrenier,
Non pas pour vn galant & adextre Eſcuyer:
En fin il eſt contraint laiſſer ſon haridelle,
Qui ne dort (comme on dit) touſiours en ſentinelle,

Ou bien ſi le roſty : Mais monſtre aux actions
D'auoir touſiours aymé la folie aux garçons,
Et le jeu de Millan, ſemblable à la pierre
D'Abeſt en Arcadois, qui à iamais enſerre,
La chaleur qu'vne fois elle a pris en naiſſant.

LA LAIDE IALOVSE.

Ainſi ce noir charbon conſerue vn feu cuiſant
Au profond de ſon cœur, allumé de naiſſance:
Et puis le vermiſſeau de la concupiſcence,
Et le Démon charnel ſouſflant dedans ces feux,
Renflamme en vn inſtant ce braſier amoureux:
Ne faut donc s'eſtonner ſi vne humeur jalouze
Conſomme plein d'ardeur le cœur de cette eſpouſe,
Et luy faict eſuenter mille ſouſpirs ardens,
Souuent rage du cul paſſe le mal des dens.
Ce n'eſt donc ſans ſuject ſi on l'entend ſe plaindre,
Ores par mille attraits inuiter & contraindre
Son deſgouſté mary aux esbats amoureux,
Mais en vain : car il eſt vne glace à ſes feux,
Elle a beau de deſguiſer en ſaulce delicate
Sa mal plaiſante chair ſi ſon mary en taſte,
Elle a beau l'exciter pour le mettre en humeur,
Ayant ailleurs verſé ſa cinquieſme liqueur,
Iuſqu'au fonds de la lie, & ioüé de ſon reſte:
Si bien qu'au conquerant il ne peut faire feſte.
Ce qui la faict mourir, mille fois ſans mourir,
Viuoter languiſſant, & viuante languir,
Lançant à tous momens vn foudre de colere
Contre ſon fier mary, l'appellant Adultere,

Ores l'adouciſſant de mielleux diſcours,
Penſant le déſtourner de ſes folles amours,
Qui la rendent ſans fruict,ſterile,ſeiche & maigre,
Et qui le plus ſouuent en humeur luy font perdre
Mainte bonne eſclusée,à faute de Muſnier,
Et les ſaulces qu'ailleurs verſe ſon Cuiſinier:
Mais ſes ſuccrez diſcours,ſes paroles de crime,
Sont des coups au mary fourrez de vieille eſcrime,
Des Chimeres en l'air,des Cocſigruës en mer,
Car il ne peut iamais ſon laid viſage aymer,
Charmé ailleurs des traicts d'vne beauté exquiſe,
Qui faict qu'il ne veut plus auec elle auoir priſe,
Aſſouuir ſes deſirs,contenter ſes deſſeins,
Communiquer ſon droict,produire ſes teſmoins,
Elle a beau appeller ou preſenter requeſte
Son Arreſt aura lieu,qu'il ira à l'enqueſte
Ailleurs où il voudra,qui met en cet endroit
La Dame au deſeſpoir,ayant perdu ſon droit.
C'eſt alors qu'Erinnis la mere de diſcorde,
Chaſſe de leur maiſon la paiſible concorde,
Pour allumer le feu de la diuiſion,
Et ſouffler les Autans de la ſedition,
Leſquels germent entr'eux vne ialouze rage,
Peſte de vrays Amans conioints par Mariage,
Gangrene de l'Amour,chancre de l'amitié,
Fontaine de malheurs,ſource d'inimitié:
Inimitié qui rend vne femme infidelle,
Taſchant par tous moyens de rendre la pareille
A ſon friand mary,lequel tout deſgouſté

Ailleurs

Ailleurs qu'en ſon endroit cherche ſa volupté,
Luy faiſant volontiers le reproche ſemblable,
Que fit vn certain Loup, trouuant dans vn eſtable
Quelques frippons Bergers, qui mangeoient vn Aigneau,
Quand il leur dit, Meßieurs, qui pillez le troupeau:
Hé! quel bruit feriez-vous, ſi parmy les cachettes
Ie faiſois maintenant ce que hardis vous faictes?
Ainſi diroit la Dame à ſon pariure eſpoux,
Qui feroit neantmoins comme luy de bons coups,
Si elle auoit moyen, pour ſon change luy rendre,
S'il achette la chair, il l'a contrainct d'en vendre,
Mais difficilement, malheur eſt que beauté
Deffaut ſouuent à cul de bonne volonté:
Quel remede à couurir ce deffaut de nature?
Noſtre Laide a recours à l'art de la peinture,
Compoſant quelque fard pour ſe plaſtrer le front,
Sa face deſguiſer comme les Garces font:
Alambiquant des eaux pour lauer ſon viſage,
De Lys, de Nenufar, de Concombre ſauuage,
De Febues, de boüillon, & de ius de Limons,
Graine de Pſyllium, ſemence de Melons,
Pour effacer du teint les taches apparentes,
Ores dreſſant vn fard de drogues differentes
De Tartre calciné, & d'Alun Zucarin,
De gomme Tragaçant, ioinct à l'onguent Citrin,
De poudre de Boras, de Camfre & de Ceruſe,
D'huille de Talc, de Ben, & Myrrhe dont on vſe,
De ſel Ammoniac, de Nitre, & ſel gemmé,
D'vn peu de blanc de Plomb, & d'Alun emplumé,

Puis pour donner aux ioüës vne couleur vermeille,
Representant au vif la couleur naturelle,
Nostre laide sçait bien de Santal rouge vser,
D'orcanette & Bresil pour la bien desguiser:
D'Espagnol Vermillon en eau alumineuse,
Pour rendre vne couleur vermeille & gracieuse.
Nostre laide en apres pour rendre ses cheueux
Grossiers, gras, morcuirez, noirastres & lenteux,
A mille inuentions se monstre tres-actiue,
Se seruant dextrement de certaine lessiue
De la fleur de Genest, Capilli-veneris,
Polypode, Quercin, Stecas & Berberis,
De la cendre qui vient des racines d'Hyerre,
Des razures de Bouis & de fiel de terre:
Melisse, Cetherac, escorce de Lupins,
Pour rendre ses cheueux plus deliez, plus fins,
Iaunastres, chastenez, ou de couleur Cytrine,
Semblables aux cheueux de la douce Cyprine:
Frisez, crespillonnez, frisottez, crespillez,
Ondelez, perruquez, retors & annelez,
Cendrez, poudrez, musquez de poudre violette:
Beniouin & Storax, Ambre-gris & Ciuette,
Si qu'allant par la ruë elle laisse en passant
De son chef parfumé vn odeur doux flairant:
En somme il fait bon voir l'Idole reuernie,
Et replaistré à neuf, la face bien garnie
D'artifice & de fard, de subtiles façons,
Et d'attraicts desguissez pour gaigner des mignons:
Mais en vain tous ces fards: ce subtil artifice

Ne peut ſi bien couurir de nature le vice,
Qu'il ne paroiſſe en fin, elle a beau s'attiffer,
Pincetter ſes ſourcils, ſe farder, piaffer,
Faire bien les doux yeux, aller à l'eſcarmouche
Des ames & des cœurs, bailler l'eau à la bouche,
Tenter tous les moyens de gaigner vn Amant,
Pour rafraiſchir ce feu qui bruſle ſon deuant,
Exciter l'appetit, marcher à la i'en cherche,
Pour attirer quelqu'vn qui d'amour la recherche,
Mais perſonne n'en veut; encore que ſon teinct
Iaunaſtre & bazané ſoit ſubtilement peinct:
Si hideuſe laideur luy ſert d'vne deffence,
Aucun n'eſt ſi oſé de prendre l'aſſeurance
Que d'aſſaillir ce fort: C'eſt vn ferme rempart,
Qui va deſcourageant le Cyprien ſoldart,
Deliurer vn aſſaut à ſi faſcheuſe breſche,
Ou deſcocher dedans ſon amoureuſe fleſche:
C'eſt vn maſche-coulis, le haut garde le bas,
Et empeſche d'aller aux amoureux combats.
Helas! que fera donc la pauure infortunée,
Qui n'euſt iamais penſé cuire en ceſte fournée?
Quel ayde, quel ſecours, pour appaiſer ce feu
Qui la va conſommant, & bruſle peu à peu
Le centre de ſon cœur d'vne amoureuſe flame,
Qui luy fera bien toſt ſans ſecours rendre l'ame?
Courage, il faut trouuer quelque bon pouſſauant,
Quelque faquin valet, ou palfrenier puant,
Flairant, ſentant de loin le parfun de l'eſtable,
Ou l'odeur du bouquin faſcheux & deteſtable,

Quelque gros halfeßier & lourdaut amoureux,
Muny assez d'humeur pour esteindre ses feux;
Nostre laide à la fin trop lasche s'abandonne
A vn pauure valet qui tres-bien la bouchonne
Soubs le ventre & par tout: il l'estrille à plaisir,
Assouuissant ainsi son amoureux desir
Entre les bras puants d'vn garçon d'escurie,
Qui sçait bien appaiser sa plus chaude furie,
Et refrener vn peu ceste amoureuse ardeur
Qui redouble son pouls, & la met en humeur,
L'inuitant desormais de labourer sa vigne:
Mais ce garçon voyant ceste laideur insigne,
Ne veut plus trauailler en si laid attelier,
(S'il n'est tres-bien payé) on a beau le prier,
Il ne veut plus ioüer sinon argent sous corde,
La Dame oyant cela, contrainte luy accorde
Des gages tous les mois, à fin d'entretenir
Son cul de volupté, & ce ieu maintenir.
Voyez comme tousiours la laideur on deteste,
Pensant vendre sa chair, il faut qu'elle en achete.
Vn malotru valet, vn coquin Palfrenier,
Pour luy donner plaisir se veut faire payer.
Quel malheur, hé bon Dieu! quel estrange mesnage!
O desastré mary! ô fascheux Mariage!
Ils sont contrains tous deux, estrange affliction,
D'achetter de la chair pour leur prouision,
Espoux infortuné ta Meduse hideuse,
Ta laide en cramoisy, ta noirastre crasseuse,
Te crayonne außi bien sur le frond vn Croissant,

Qu'vne extreme beauté que l'on va courtiſant:
Ton ame neantmoins n'en eſt point plus ialouze,
N'ayant iamais aymé vne ſi laide eſpouze,
Pour auoir autre-part mis tes affections,
Source de tant de maux & de diuiſions.
Voyez donc quel danger d'eſpouſer femme laide,
Tous deux ſont à l'emprun, tous deux cherchent de l'aide,
L'vn ayme vne putain,& l'autre vn palfrenier,
L'vn le faict au bordeau,l'autre pres d'vn fumier:
L'vn le faict hardiment,l'autre le faict en crainte,
L'vn le faict librement,& l'autre par contrainte:
L'vn le faict en ſecret,& l'autre ouuertement,
Tous deux prennent plaiſir au prix de leur argent,
Tous deux ſont en hazard,aux bordeaux & eſtables,
De gaigner par argent le Royaume de Naples,
La Duché de Surie,au coin des refondus,
L'Iſle de Claquedant,au climat des perdus,
Sans oublier encor la Comté de Bauiere,
Marquiſat de Tremblé,Pelade,& Boutonniere.
Conſiderez,Lecteur,quelles ſucceſsions,
Royaumes,Marquiſats,Duchez,poſſeſsions,
Heritent ces Amans,vrays ſoldats de Cyprine:
Leſquels vont s'abyſmans au gouffre de leur ruyne.
Qui cauſe ces malheurs au deſaſtré mary,
Qui peut-eſtre mourra de verolle pourry,
Sinon d'auoir choiſi vne ſi laide femme
Qui le contrainct bruſler aux rais d'vne autre-flammes:
Pour auoir eſpousé vn viſage hideux,
Il ſe void à la fin chetif & malheureux,

Priué de tout plaisir, veuf de toute liesse,
Captif dans les liens d'vne laide maistresse,
Qui soubs le ioug Nopcier le tient encheuestré,
Ne pouuant que par mort en estre despetré:
Et croy que si encor la coustume estoit telle
Qu'entre les Chaldeens, dont l'espouse nouuelle
Estant conduitte au soir au logis de l'Amant,
Le Prestre deuant tous alloit lors allumant
Le feu Nopcier sacré, qui ne deuoit esteindre
Qu'on ne veist à l'instant leur mariage enfreindre,
Si que les mariez auoient la liberté
De se remarier en toute seureté,
Ailleurs où ils voudroient, la flame estant esteinte,
Nostre ennuyé mary sans aucune contrainte,
Eust tost ietté de l'eau pour ce feu amortir,
Et dissoudre ce nœud qui le faict repentir,
Ayant lasche espousé vne si laide Cheure,
Dont les noires vappeurs luy causent vne fieure,
Qui le faict horribler & frissonner de peur,
Considerant de pres sa difforme laideur:
Laideur, iugez combien luy doit estre odieuse,
Puis qu'vne grand' beauté en trois iours est fascheuse:
Mais le gros buffle est prins, comme on dit par le nez,
Le sort en est ietté à chanse & dez tournez,
Ce n'est pas ieu d'enfant, chapitre de reprise,
Depuis que sous ce ioug nostre ame se void prise,
Elle peut s'asseurer que c'est engagement
Nous doit accompagner iusques au monument:
Le repentir est vain, toutes belles excuses

Ont les pasles couleurs, pour neant mille ruses
S'imaginent apres, il faut franchir le pas,
Sans dire en souspirant, las! ie n'y pensois pas:
Mais laissons ces Amans desplorer leur seruage,
Pour conter au Lecteur vn autre mariage.

LA RICHE.

SI VOVS L'ESPOVSEZ RICHE ET PLAINE DE MOYENS,
Extraicte de haut lieu & de nobles parens,
Vous vous perdez du tout, vous tombez en vn Scylle,
En vn Carybde affreux, vn Syrte difficile,
Vous pensez l'espousant auoir bien du plaisir,
Et vous n'espousez rien qu'vn fascheux desplaisir,
Vous pensez l'espousant viure en toute liesse,
Et vous mourrez viuant accablé de tristesse,
Vous pensez l'espousant comme vn autre Ixion,
Embrasser plein d'espoir vne riche Iunon,
Et vous n'espousez rien qu'vne venteuse nuë,
Qui broüille vos esprits, & sylle vostre veuë,
Ne pouuant rien sortir d'vn tel accouplement
Que Centaures d'ennuis, que Monstres de tourment:
L'espousant vous pensez espouser vne femme,
Et vous n'espousez rien qu'vne superbe Dame,
Qui vous gourmandera comme vn vil seruiteur,
Et vous fera mourir en extresme langueur:
De libre vous voila tombé en esclauage,
Et vostre liberté court vn piteux naufrage,

Sur l'Ocean enflé des vents de ſa grandeur,
Qui vous abyſmeront au gouffre de malheur.
Vous penſez comme on dit, brauer en pleine foire
Chargé d'or & d'argent, comme on vous fait accroire:
Vous penſez l'eſpouſant auoir tout à ſouhait,
Vous errez au calcul, voſtre compte eſt mal fait:
Amy, vous vous trompez, vous comptez ſans voſtre hoſte,
Vous conterez deux fois vogant ſur ceſte coſte:
Vous penſez butiner les threſors du Leuant,
Pippé d'vn vain eſpoir qui vous va deçeuant:
Mais vous ne gaignez rien que reproches picquantes
Dont on va repaiſſant vos trop folles attentes.
Vous verrez quelquefois ceſte femme en fureur,
Vſer en voſtre endroit d'vne eſtrange rigueur:
S'il aduient par haſard qu'vn important affaire
Où elle ait intereſt, vous ayez voulu faire,
Soit ou pour receuoir l'acquit & payement
D'vne rente amortie, à elle appartenant,
Ou ſoit que ce rembours à brauer la deſpence,
Lors elle vous repart d'vne fiere arrogance:
Quoy, maraut, penſe-tu de mon bien diſpoſer?
Eſt-ce le ſeul ſujeċt qui t'a faiċt m'eſpouſer?
Hé! quoy, voudrois-tu bien, gueux à platte beſace,
Qui faquin és ſorty d'vne ſi baſſe race,
Selon tes appetis diſpoſer maintenant,
De mes commoditez, & trancher du rolant,
Portant habits pompeux de ſoye à chiquetades?
Ie t'empeſcheray bien de faire ces brauades
Aux deſpens de mon bien, te ſerrant de ſi pres

Le mords, que tu n'auras moyen de mordre apres.
Va t'en en Canada pescher aux Escreuisses,
Et ne viens point icy reprocher tes seruices,
Tu es vn gentil sot, ie t'ay fait trop d'honneur
De t'auoir espousé, & donné ma faueur,
Tu n'auois, malheureux, que la cappe & l'espée
Comme vn Aduenturier, lors que tu m'euz trompée,
Sans moy, pauure maraut, viure tu ne pourrois:
Tu es donc trop heureux de me seruir cent fois,
Pour toy i'ay refusé cinquante Gentils-hommes
Issus de fort bon lieu, qu'à present ie ne nommes:
Lesquels me recherchoient par mes nobles parens,
Mon exquise beauté, ma richesse, & mes biens:
Tu deurois donc baiser à toute heure la place,
Où ie pose mes pas, t'ayant faict tant de grace,
De t'auoir seul choisi entre tant d'amoureux,
Esprise follement d'vn amour malheureux,
Et pippée aux attraicts de tes douces blandices,
Tes appas deceueurs, tes subtils artifices,
Dont, fin, tu t'es seruy, pour gaigner sous l'Hymen
Ma grace, mon amour, & iouyr de mon bien:
C'estoit à mes moyens qu'on vsoit de caresse,
On courtisoit mon corps pour auoir ma richesse,
Ce n'estoit point à moy que s'addressoit l'amour,
C'estoit à mes escus que l'on faisoit la cour:
Mais las! pauure abusé, tu n'es pas où tu penses,
Ie t'empescheray bien de faire des despences,
Et tourner si souuent les dez à mes despens,
Banquetter tes amis ainsi que tu pretens,

Tren

Trancher du liberal en toute compagnie,
Ayant de mes escus la bourse bien garnie,
Ioüer, boire d'autant, folastrer en tous lieux,
Piaffer tous les iours en habits somptueux,
I'auray tost arraché ceste folle esperance,
Te tenant de si pres l'argent & la finance,
Que tu n'auras moyen d'accomplir tes dessains:
Si tu m'y veux forcer tes efforts seront vains,
Ie sçauray bien dompter ceste fougue Espagnolle,
T'ostant auec l'argent le cœur & la parolle.
Qui demeure esperdu, immobile, estonné,
C'est le pauure mary, plus que s'il eust tonné,
Estourdy du batteau, & camus à merueilles:
Ceste tempeste oyant si pres de ses oreilles,
Il est tout hors de luy, son esprit trauaillé
Demeure tout confus, se voyant rauallé
Du haut du firmament d'vne belle esperance,
Au centre plus profond de toute deffaillance:
Ia desia il pensoit estre aux quatre Elements,
Et au Cube arresté de ses contentemens,
Soubs l'Equinoctial foisonnant d'abondance,
Au cercle d'Apogean d'vne riche puissance,
Au Solstice esleué de toute volupté,
Et au poinct vertical d'heur & felicité,
Ia il pensoit auoir gaigné la riche flotte
De l'Inde ou du Peru, comme vn expert Pilotte,
Vn subtil escumeur, vn Pyrate ruzé,
Mais il se trouue en fin sottement abuzé,
Pensant auoir trouué la pierre aux Alchimites,

Et les riches lingots des fins Paracelsites,
Pour s'estre marié pour les biens richement:
Il ne r'emporte rien qu'vn grand contemnement.
Ses fourneaux, son metail sont tournez en fumée,
Sa ieunesse à souffler en vain s'est consommée,
A souffler plein d'amour, mille souspirs ardens,
Pour de sa riche femme obtenir les moyens,
Pensant en bon argent transmuer son Mercure,
Il le void transformé en mespris & iniure,
Voyant à coups de bec sa femme l'outrager,
Voudroit bien (s'il pouuoit) d'elle se reuanger,
Mais il n'ose gronder ny dire vne parole,
Qu'il n'ait tout aussi tost le retour de son roole,
S'il passe plus auant & la vueille offencer,
Et en ses actions trop prompt la trauerser,
Ou de colere esmeu il vse de main-mise,
Lors il est menassé d'estre mis en chemise,
Renuoyé au bissac en chausses & pourpoint,
Puis ses parens sont-là, lesquels ne manquent point
De Rolans, Fierabras, & des tranche-montagne,
Qui luy feront bien tost mesurer la campagne,
Ou bien luy tailleront des iartiers d'incarnat:
Ainsi sera payé le brauache soldat
Pour merite, loyer, & digne recompance,
D'auoir pour l'espouser consommé sa substance,
Mal encontré mary, qui pensoit auoir pris
Vne femme en ses lacqs & elle l'a surpris,
Luy tenant de si pres le pied dessus la gorge,
Qu'à peine il peut vser des soufflets de sa forge,

Le

Le range soubs ses loix la baguette à la main,
Luy faisant bien ronger & remascher son frain:
Ores le maniant à diuerses passades,
A courbettes, à bonds, voltes, & ballotades:
Sa Dame est l'escuyer, il n'est que le Poulain
Bridé, sanglé, piqué, comme vn retif vilain,
Le caueçon au nez, le mords tousiours en bouche,
De crainte qu'il ne soit trop fougueux, ou farousche,
Le rendant à la main plus soupple & obeyssant
Que n'est à son Regent le plus craintif enfant,
Il est plus malheureux mille fois qu'vn Corsaire,
Prisonnier sur la mer en extreme misere,
A la rame attaché, pour luy faire sentir
De tous ses larrecins vn triste repentir,
Estant contrainct souffrir les rudes escorgées
D'vn Comite cruel aux humeurs enragées,
Si dans le Galiot quelque faute il commet,
Au profond de la mer tout soudain on le met.
De mesme est ce mary attaché à la rame
Des fougueuses humeurs de sa superbe Dame,
Qui le force obeïr à ses complexions,
Et ployer souz le ioug de ses affections,
Luy faisant aualler en vn iour plus d'iniures
Qu'vne Truye en vn an ne boiroit de laueures;
Ce sont les nerfs de bœuf de ce Comite fier,
Dont la femme souuent prattique le mestier,
A l'endroit du mary, tombé en esclauage
Dans les creuses prisons de son hautain courage,
Luy tenant des propos beaucoup plus rigoureux,

Qu'vn

Qu'vn Comite inhumain aux Forçats malheureux,
Impudent, ose-tu, esleuer la paupiere
De ta presomption contre ta nourriciere,
Dira cette superbe à son mary captif,
S'il fait trop le fascheux, le rebelle ou retif,
Il est contraint d'obeïr, d'endurer & se taire,
Enchainé aux cachots de si rude Geoliere,
Qui luy tiendra ces mots: Ha! petit Auorton,
Potiron d'vne nuict, trop foible reietton:
Ha! petit vermisseau, qui rampes de nature,
Qui au monde t'ay mis comme ma creature:
Oze tu maintenant contre moy t'esleuer:
Toy qui comme vassal dois de moy releuer.
Tu as le nez trop court pour auoir l'asseurance
De m'oser attaquer ou me faire nuisance,
Autrement ie ferois sur ta teste orager
Vne gresle de coups, si tu l'osois songer:
Retire toy Coquin hors de deuant ma face,
Ie le dis, ie le veux, & me plaist qu'on le face:
Ie ne veux plus t'ouyr tempester si souuent,
Pensant par se moyen auoir de mon argent:
Tu as donc beau fouguer & vser de menace,
Car ce n'est pas pour toy que ces œufs on fricasse:
Mon argent & mon bien sont voüez autre part,
Que pour entretenir vn euenté Soldart;
Tu as pauure estourdy fort mal pris tes mesures,
Tu peux bien autre part chercher tes aduentures.
Quoy? ce pauure mary pourra-il supporter
Ce foudroyant esclat, & ferme y resister?

Non,

Non, non, il ne pourroit non plus que la rosée
De l'Aurore estiual, aux rayons exposée
Du Delien flambeau, lequel va dißipant
Cet humeur matinal au midy s'esleuant:
Ou bien diray-ie encor, non plus qu'aux monts d'Indie
Les petits Pigmeens à la rude bondie
Des Gruës & Vautours, lesquels tout à la fois
Les enleuent en l'air, deux à deux, trois à trois,
De mesme le mary n'a non plus de puißance
De soustenir l'effort & la fiere arrogance
De sa femme en couroux, qu'vn meschant petit Nain,
Ou la Caille à l'endroit du Faulcon inhumain:
C'est contre les Geans entreprendre l'escrime,
Et ronger du Serpent l'Esopienne lime,
C'est vouloir opposer la poincte d'vn Freslon,
Pour arrester le choc d'vn ferme bataillon:
C'est vn pierreux rocher contre le tendre verre,
De vouloir resister à ce foudre de guerre.
La nature a donné à tous les animaux
Moyen de se deffendre encontre tous assauts,
Elle a voulu doüer d'vne prompte vitesse
Les Lieures trop craintifs, si quelqu'vn les oppresse,
Elle a voulu donner des crochets au Sanglier,
Des cornes au Taureau, au Cerf, & au Belier,
Aux Serpents vne queuë, & aux Pigeons des aisles:
Aux Herons vn grand bec, aux Vautours & aux Aigles,
Aux Mousches l'aiguillon pour nous aiguillonner.
Aux femmes tout ainsi elle a voulu donner,
Trop foiblettes de corps, la langue pour deffence,

Leur

Leur rempart asseuré & leur ferme asseurance,
Leur grand Palladium, leur dongeon & leur fort,
Leur refuge dernier, leur vnique support,
Leur langue est leur carcois, leur fureur, leur sagettes,
Pires cent mille fois que ceux de Messagettes,
Dont les coups açerez ne donnent que la mort,
Et les leur tuent l'honneur, ou le blessent bien fort.
Le mary laisse donc siffler cette Couleuure,
Sçachant que son venin tant seulement demeure
A la gorge & aux dents, ainsi le noir venin
Et le poison mortel du sexe feminin,
Ne gist tant seulement qu'en leur langue meschante,
Laquelle est mille fois plus aiguë & tranchante
Qu'vne lame d'acier, qu'vn poignard açeré,
N'estant homme si fort, constant & asseuré,
Qui frappé de ces traicts ne perde la constance,
Se voyant gourmandé par cette fiere engeance,
Vergongné, mastiné d'vn si vil animal,
Animal imparfaict, qui n'est né qu'à tout mal,
Animal importun, superbe, plein de rage,
Effronté mesdisant, inconstant & volage:
Animal simulé, tout confit en trahison,
Hypocrite fardé, sans esprit ny raison.
O sexe lunatique! ô femme trop fantasque!
Plus cruelle aux humains que l'inhumaine Parque!
Que la fiere Atropos, tant seulement coupant
Le filet de nos iours: Et toy tu vas trenchant
De ton fatal cizeau, ta langue enuenimée,
Aussi bien que le corps l'heureuse renommee.

CONTEMPLEZ donc Lecteur, & deux fois contemplez
Combien sont malheureux ceux qui sont enroolez
Aux prisons de l'Hymen, sous Dame si puissante,
Extraicte de haut lieu, en richesse abondante:
Vous pauure d'autre-part, d'vn lieu vil & abject,
Vous rendant son vassal & obeïssant subject,
Son valet, son garçon, son laquais, & son page,
Detenu prisonnier en Turquesque seruage,
Ayant pour l'espouser vendu la liberté,
Pour vn petit de bien seruement acheté.
Quiconque voudra donc qu'esclaue on le mastine,
Fera bien d'espouser femme riche & mutine.

LA PAVVRE.

SI VOVS L'ESPOVSEZ PAVVRE EN TOVTE PAVVRETÉ,
Vous tramez vn filet qui vous tient enreté,
Aux prisons, où tousiours vostre ame endure & souffre,
Vous mesmes vous creusez & l'abysme & le gouffre,
Lequel doit engloutir vos plaisirs plus plaisans,
Pour vous laisser apres mille soucis cuisans,
Qui vsent vos esprits d'vne lime rongearde,
Et rendent vostre humeur fantastique & songearde
S'alambiquant du tout à chercher le moyen,
Fuyant la pauureté d'amasser quelque bien
Pour nourrir vos enfans, vostre train & famille,
Qui vous fait supporter des gesnes mille & mille,
Arriuant bien souuent contre toute raison,

Qu'on verra plus d'enfans en moyenne maison,
Qu'aux maisons de ces grands, riches & opulentes,
Qui manquent d'heritiers pour posseder leurs rentes.
Si pauure vous auez des enfans à foison,
Cela redoublera le trop cuisant frisson
De leur gaigner du bien, vostre femme estant pauure,
N'ayant d'or & d'argent enrichy vostre coffre,
Pour n'auoir apporté que le cul & les dents,
Qui requierent tous deux de tres-grands entretiens:
Il faut de volupté que son cul on nourrisse,
Et que la faim des dents de pain on assouuisse,
Qui est au pauure espoux vn oz dur à ronger,
Et le fait de despit à toute heure enrager,
Le teste secoüant aupres de sa compagne,
Comme vn Barbet moüillé ayant pesché la Cane:
Et n'est que de sa part il a quelques moyens,
Il ne pourroit nourrir sa famille & ses gens,
Pour auoir follement (plein de flamme amoureuse)
Espousé sans argent vne necessiteuse,
Pippé par les attraits d'vne fresle beauté
Qui le tient maintenant en grand'captiuité:
Car combien qu'elle fust pauurete & disetteuse,
Ne laisse neantmoins d'estre fort glorieuse.
Faut-il, helas! faut-il, qu'vn peu de volupté
Ait fait à si bas prix vendre la liberté
De ce pauure mary, ayant pris alliance
En lieu vil & abject, sans aucune esperance
D'auoir quelque secours en ces necessitez
De si pauures parens sans bien ny qualitez,

Tous gens de bas alloy,d'vne chetiue race;
Faut-il qu'vne beauté qui tout ſoudain s'efface,
L'ait tant fait oublier & eſgarer de ſens,
D'auoir ainſi ſoüillé l'honneur de ſes parens,
Sa race,ſa maiſon,laſchement profanée
Sous les Ruſtiques loix d'vn ſi pauure Hymenée?
Hé!quoy?diray ie encor,faut-il que ſes eſprits
Par les rays d'vn bel œil ayent tant eſté ſurpris
Charmez & amorcez,enſorcellez encore,
D'vn œil vrayement d'Aſpic,qui ſes plaiſirs deuore,
Pour luy faire adorer ſous le Nopcier lien,
Vne ſeule beauté,vefue de tout moyen,
D'amis & de parens,vne bien pauure fille,
Qui raualle ſi bas l'honneur de ſa famille,
Ses plus proches parens le quittent d'amitié,
Ayant pris ſans conſeil pour ſa chere moitié
Vne fille qui n'a qu'vn viſage agreable,
Pauurette,ſans parens,ſans moyens,peu ſortable,
A ſon antique race & à ſes qualitez,
Ce qui rend ces parens contre luy deſpitez,
Ayant retrogradé de la dixieſme Sphere,
Et du haut cercle aſtré brillonnant de lumiere,
Où ſes nobles parens auoient hauſſé ſon nom,
Et graué la ſplendeur de ſon fameux renom,
Pour laſche s'abbaiſſer iuſqu'au Cercle Lunaire,
Qui par vn pauure Hymen vient obſcurcir ſa gloire:
Voyant donc ſes parens ainſi le contemner,
Cela außi luy fait de ſa part deſdaigner
Sa femme ja content de ſon mignard viſage,

Desdain qui germe entr'eux vn tres-mauuais mesnage,
Si la pauurette veut au logis commander,
Son mary tout soudain la voudra gourmander,
Luy disant, pense-tu estre Dame & Maistresse,
Et commander ceans ainsi qu'vne Princesse?
Ie te renuoyeray bien aux champs à tes Moutons,
Nous n'auons pas esté toy & moy compagnons:
Tu n'estois rien sans moy qu'vne simple baridelle,
Et ie t'ay fait porter l'habit de Damoiselle,
Tu n'as rien apporté que le cul seulement,
Tu n'auois quand tu vins qu'vn pauure vestement,
La robbe de blanchet comme vne villagoise,
En teste vn couure chef, à la mode Viroise:
Et enflée auiourd'huy du leuain de mon bien,
Te voyant sur le dos vn superbe entretien,
Tu me veux commander, combien qu'on t'ait fait naistre
D'vn Atome leger, & presque d'vn non estre,
Ta memoire & ton nom glissent comme au Tombeau:
Naistre & resusciter ie t'ay fait de nouueau,
Esclorre ie t'ay faict de la poussiere & cendre
D'vne grand pauureté, pour heureuse te rendre,
Comme vn nouueau Phœnix, renaissant peu à peu
Des cendres de son corps consommé par le feu,
Neantmoins comme vn Paon tu estalles tes aisles,
Tu veux trancher du pair auec les Damoiselles;
Croy que i'abbaisseray ton arrogant caquet,
Te faisant mettre bas la coëffe & l'affiquet:
Lors la femme repart, esprise de colere,
Pense-tu que ie sois comme vne Chambriere?

Tu as beau detester tous les quatre elemens,
Ton espouse ie suis en despit de tes dens,
Il faut doux comme laict avaller ce breuage,
Puisque l'Hymen Nopcier nous joint par mariage,
Bien que ie fusse pauure & sans commodité,
Chacun me recherchoit pour ma rare beauté:
Vn regard de mes yeux, vn seul traict de ma face
D'vn Scythe le plus fier eust peu gaigner la grace,
Ie ne pouuois manquer de trouuer bon party,
Ayant de cent beautez le visage assorty.
Quoy? penserois-tu bien, que i'eusse esté perduë,
Si espouse chez-toy ie n'eusse esté renduë?
Mon visage parloit pour moy incessamment,
Et pouuoit m'acquerir des maris sans argent,
Ne me reproche point par colere ou menace,
Que mon estre i'ay pris d'vne trop basse race,
Pour oser contre toy faire comparaison,
Femme tu ne deuois me prendre en ta maison,
Si tu ne desirois m'auoir pour ta compagne:
Pauure ie ne veux point qu'vn Mary me desdaigne,
Pourquoy m'espousois-tu pour ainsi m'outrager?
Qu'heureuse i'eusse esté d'espouser vn berger,
Plustost qu'vn tel Tyran de nature cruelle,
Qui me tient en prison comme vne criminelle,
Me gourmande, me bat, ainsi qu'vn Chien mastin:
O trop Barbare espoux! ô cœur diamatin!
Infortuné mary, qui eust dit qu'vne gueuse
Qui n'auoit que le cul eust esté si fascheuse,
Qui eust iamais pensé, qu'vne qui n'auoit rien

Que la ſeule beauté, le ruſtique maintien,
De diſcours arrogans euſt voulu te r'abbatre,
Et iouër la Medée ainſi qu'en vn Theatre,
Tu penſois l'eſpouſant eſtre mieux reſpecté,
Mieux ſeruy, mieux obey, pour ſa grand' pauureté,
Tu ſçais où tu en es, tu en as belle lettre,
Tu ne deuois iamais pour ton eſpouſe admettre
Vne fille ſi pauure, alleché d'vn deſir
Qui te fait achepter vn trop cher deſplaiſir:
Touſiours ſa pauureté te fait baiſſer la teſte,
Et ſon faſcheux caquet te tourmente & moleſte,
Souz ſilence ie tais tant de ſoucis cuiſans,
Tant de ſoin d'amaſſer du bien à ſes enfans,
Tant de nuicts ſans repos, & tant d'inquietudes,
Tant de iours en trauail, faſcheuſes ſeruitudes,
Tant d'ennuis, de chagrains, fruicts de la pauureté,
Qui tiennent ſes eſprits aux priſons arreſté,
N'eſtant point aduancé du coſté de ſa femme
D'argent, ny de moyens, cela luy geſne l'ame:
Il eſt plus tourmenté qu'vn Siſiphe aux Enfers,
Sentant de pauureté les plus rigoureux fers,
Le ſoin le va rongeant, ſa femme le trauaille:
Ses parens deſpitez luy liurent la bataille:
Voila le foudre agu, auſſi les triples fleaux,
Qui luy font endurer de treſ-rudes aſſaux:
Mais ce qui plus des trois le geſne & le bourrelle,
C'eſt de voir commander ſa femme en Damoiſelle,
Superbe aller par haut, brauer effrontément
S'enfler pleine d'orgueil, reſpondre arrogamment,

N'estant rien si fascheux, ny tant insupportable
Qu'vne pauure enrichie, ô chose detestable!
Estrange changement, que de voir vn Serpent
Qui n'aguere trainoit sur le ventre rempant:
S'esleuer haut en pieds, & d'vne humeur hautaine
Brauer les animaux qu'il rencontre en la plaine,
O Monstre contrefait! ô changement diuers!
Nature (que ie croy) opere de trauers,
En metamorphosant vn cœur d'humble bergere,
Nourrie entre les champs, le chaume & la fougere,
En vn courage enflé plein de presomption,
Pour morguer son mary à la moindre action.
Hé! Dieu quel changement? quelle estrange coustume?
Quel amer gobelet? quelle horrible amertume?
De voir ceux qui n'ont rien apporté au logis,
Commander plein d'orgueil de honte i'en rougis,
Ie friçonne d'horreur de voir vne Coquine,
Gourmander vn mary d'vne façon mutine:
Si bien qu'il est contraint par vn baston noüeux
D'arrester quelquefois son caquet ennuyeux,
Et r'abbaisser vn peu son audace effrenée:
Puis estant comme elle est de pauures parens née,
Cela le rend encor plus prompt à la ranger,
N'ayant aucuns parens qui la puissent venger:
L'vn pleure & l'autre bat, l'vn fougue & l'autre crie,
Voyez qu'vn pauure Hymen donne de fascherie,
Quels doux predicamens: l'vn est en action,
Qui tempeste qui bat, & l'autre en passion
A receuoir les coups en extreme agonie.

Quel

Quel Diſdiapaſon?quelle rude harmonie?
Quelle muſique?hé Dieux!quel diſcordant diſcort
Entre ces mariez?quelle mourante mort?
L'vn ſe plaignant des coups qu'à grand peine il endure:
L'autre de pauureté treſ-rigoureuſe & dure,
Qui l'a reduit ſi bas qu'il eſt preſqu'indigent,
Pour auoir eſpouzé ſa femme ſans argent:
Et voyant bien qu'elle eſt cauſe de ſa miſere,
Cela luy fait laſcher ſur elle ſa colere,
Deſgorger ſa fureur chargé de tant de ſoin,
Tant d'enfans,& l'argent luy faillir au beſoing
Puis meſnage eſt peſant(comme on dit)en Diable,
Ayant l'appetit grand,le foye inſatiable,
Auide l'eſtomach, ſi tres-longues les dents,
Qu'il ſeroit bien requis pour tous ſes entretiens
Saouler ſes appetis,à ſa faim ſatisfaire,
D'auoir de l'Eſpagnol la bourſe pecuniaire,
Dans laquelle l'on void ſouuent reuerberer
Les rayons iauniſſans de l'aſtre iournalier,
De l'Inde du Peru, des Iſles Philippines,
Mexique,& Calicut,où ſont les riches Mines;
Souz l'Atome duquel la forme & les rayons,
Le grand Iupin voulut deſcendre en ces cantons:
Sans lequel nos amours ſe tournent en furie,
Sans lequel on nous fuit atteints de ladrerie:
Depuis que nous voyons ce donne vie argent,
Prendre congé de nous,tout ſe tourne en tourment,
Nos plaiſirs en douleurs & nos ris en triſteſſe;
Et bref,la pauureté eſt vne rude hoſteſſe,

C'est vne maladie où tous les Medecins
N'entendent rien du tout, bien que rusez & fins
Non, pauureté n'est rien qu'vne Paralisie,
Vn dormir letargic, qui tient l'ame transie,
Tous les nerfs engourdis, ostant le mouuement
Des actions du corps, priué de cet argent:
Ce metail est l'esprit qui donne à nos arteres
Le vital mouuement, & appaise ses fieures.
C'est ce qui donne aux nerfs vn esprit animal,
Enuoyé du cerueau par l'argenté canal
De l'espine du dos: C'est ce qui donne aux veines
La chaleur & le sang, sont ces viues fontaines,
C'est le cerueau, le foye, & le cœur des humains,
C'est la vie & le sang de nos plaisirs mondains:
C'est le premier mobile & la dixiesme Sphere,
Qui donne à nos plaisirs la roüante carriere,
C'est ce qui faict mouuoir la roüe & les ressors,
Le secret des secrets, & l'accord des accors:
Argent est le Piuot, l'Arcboutant & le Pole,
C'est ce puissant Atlas, qui de sa forte espaule
Va soustenant le Ciel de nos contentemens,
L'Elixir resultant de tous les Elemens
Des plaisirs d'icy bas: Ciel dont les influences
Departent à nos cœurs mille resiouïssances:
Vray Soleil des humains qui esclaire nos yeux,
Sainct Ange Raphaël qui nous guide en tous lieux,
Diuin charme-soucy, oste-soin, casse-peine,
De toutes voluptez, la source & la fontaine,
C'est pourquoy nous lisons, qu'vn certain iour les Dieux,
Pour

Pour monſtrer leur grandeur, ſortirent orgueilleux
Des planchers azurez, portant dedans leur dextre
Les armes & trophée où chacun eſt adextre:
Le Dieu Tonnant Iupin ſon clair foudre monſtroit,
Et l'inuincible Mars ſa lance en main branſloit:
Ce deuoreur d'enfans, ce vieil ſongeard Saturne
Fit monſtre d'vne Faux, & d'vn Trident Neptune,
Mercure vn Caducée, vne Lire Apollon,
L'Arc, la Trouſſe, & les Traicts l'Archerot Cupidon:
Son vignoble Bacchus, & Cerés ſes campagnes,
Le Dieu Pan ſes forets, les Muſes leurs montaignes,
Hercules ſa Maſſuë, & Pallas ſon Pauois,
Sa Coquille Venus, Diane ſon Carquois:
Mais tout incontinent qu'ils eurent veu la terre
Ouurir ſes larges flancs dans leſquels elle enſerre
Tant de riches threſors, ils furent tous épris
D'vn deſir de ioüir de ce metail de pris:
De cet or iauniſſant chacun veut qu'on luy donne,
Le puiſſant Iupiter a doré ſa Couronne,
Son Throſne & ſon Palais, & ſa Cuiraſſe Mars,
Sa picque & ſon eſpée, & Cupidon ſes dars,
Neptune ſon Trident, ſon Caducée Mercure,
Apollon en dora ſa blonde Cheuelure,
Pallas ſa forte lance, & Ceres ſes Moiſſons,
Et le reſte des Dieux s'en ſert en cent façons.
Voyez combien pour l'or Berecinthe on honore,
Pour ce riche metail chacun des Dieux l'adore,
Il eſt donc plus puiſſant que ne ſont tous les Dieux,
Il dompte les humains, il penetre les Cieux,

Il braue les enfers, il charme le Cocyte,
Le Styx, le Phlegeton, le Cerbere il despite,
Quiconque est donc priué de ce puissant argent,
Auec les Quinze-vingts peut dire asseurément
Qu'il a perdu, chetif! toute ioye en ce monde,
Et qu'il tombe aueuglé en la fosse profonde,
De toute paureté, s'il n'est illuminé,
De ce brillant metail aux mines affiné,
Dont la priuation est vne Estiomene,
Vn chancre à nos esprits, & au corps la gangrene.
Voyez donc quel malheur au mary malheureux
D'espouser, aueuglé, femme pour ses beaux yeux,
Sans amis, sans argent, pauurette & disetteuse:
Et n'est ce pas creuser la fosse malheureuse,
Laquelle doit en fin ses plaisirs engloutir,
Pour luy laisser apres vn tardif repentir?
Que reste à cet espoux, sinon soucy pour page?
Chagrain continuel pour valet de bagage,
Peines, ennuis, soucis pour hommes & vassaux:
Pour Laquais & Goujats mille espineux trauaux,
Et pour Maistre d'hostel tousiours nette cuisine,
Voila comme le train du pauure Hymen chemine.
C'est peu que tout cela, ce ne sont rien que ieux,
C'est bien autre malheur s'ils sont pauures tous deux!
Mais, Lecteur, ie ne veux profaner ma Satyre,
Pour lasche m'amuser à pourtraire & descrire
Les malheurs d'vn Hymen populaire & abject:
Souz silence ie tais vn si ample subject,
Ie ne veux point chanter en ces vers Satyriques,

L'Hymen infortuné des Estats Mechaniques:
Car ce seroit la soye au fleuret meslanger,
Le chanure auec le lin, & l'or au fer ranger.
Ie laisse les malheurs de ceste populasse
Qui des maux sous ce iour souffre vne milliasse,
Pour t'aduertir, Lecteur, des perilleux dangers,
Des bancs & des escueils de ces nopcieres mers,
De ces vent orageux, ces tempestes grondantes,
Ces borasques, ces flots, ces vagues escumantes,
Prestes à submerger, abysmer, & noyer
Ceux qui vont nauigeant cet Ocean nopcier,
A grand peine l'on peut euiter le naufrage,
Faisant voile en la mer du fascheux Mariage:
On court tant de perils, de risques & hazards,
Des vents, des flots, d'escueils & Corsaires pillards,
Qu'à grand peine l'on peut flotter en asseurance
Entre tant de dangers, rangez en ordonnance,
Pour tascher à tous coups de perdre & abysmer
Nostre flottante Nef au profond de la mer,
Hé! quelle est ceste mer, sinon le Mariage?
Quels sont ces Aquillons qui excitent l'orage,
Que la diuersité de nos complexions,
Qui sur cet Ocean meuuent cent tourbillons?
Hé! quels sont ces escueils qui brisent le nauire
Par vn choc perilleux, que le cruel martyre
D'vne extreme beauté, qui nous plante à plaisir
Des cornes sur le front en soulant son desir?
Quels sont ces flots cruels, ces ondes boüillonnantes,
Que l'humeur coleric des femmes arrogantes?

Quel eſt ce gros broüillas,& la ſombre noirceur
Qui obſcurciſt les airs que l'inſigne laideur
D'vn front tout bazané d'vne horrible Meduſe,
Qui d'vn charmeur diſcours voſtre ieuneſſe amuſe?
Quels ſont ces eſcumeurs, Corſaires rigoureux
Que l'on va rencontrant ſur ces flots eſcumeux,
Que le courage enflé d'vne femme opulente,
Qui dedans ſes priſons cruelle vous regente,
La baguette à la main vous faiſant endurer
Les tourments que feroit vn corſaire ſur mer?
Qui eſt le chaud, le froid, & la faim importune,
Que l'on ſouffre voguant ſur ce vaſte Neptune,
Loin de terre eſcartez, ſinon la pauureté,
Eſpouſans ſans moyens femme pour ſa beauté?
Contemplez donc, Lecteur, combien la deſtinée
Nous trame de dangers ſur la mer d'Hymenée,
Quel Pilote aſſeuré, quel expert Nautonnier,
Quel hardy Matelot, quel ruzé Marinier
Se voudra embarquer en mer ſi orageuſe
Pleine de tant d'eſcueils! Quelle ame hazardeuſe,
Quel eſprit aueuglé, plein de temerité,
Voudra faire flotter ſa chere liberté
Sur vn tel Ocean, tout eſcumant de rage
S'il ne veut s'expoſer au peril de l'orage!
Et bref, tous les deſtroicts de l'Ocean du Nord,
Où ceux qui vers le Sud ont vn funeſte abord,
Celuy de Magellan vers le Pole Antarctique,
Ou cil de Gilbatar, deſſous noſtre Ourſe Arctique,
Ne ſont point aux Nochers ſi faſcheux à paſſer,
Comme il eſt dangereux d'vne femme eſpouſer.

FIN.

THIMETHELIE OV CENSVRE DES FEMMES.

SATYRE SECONDE.

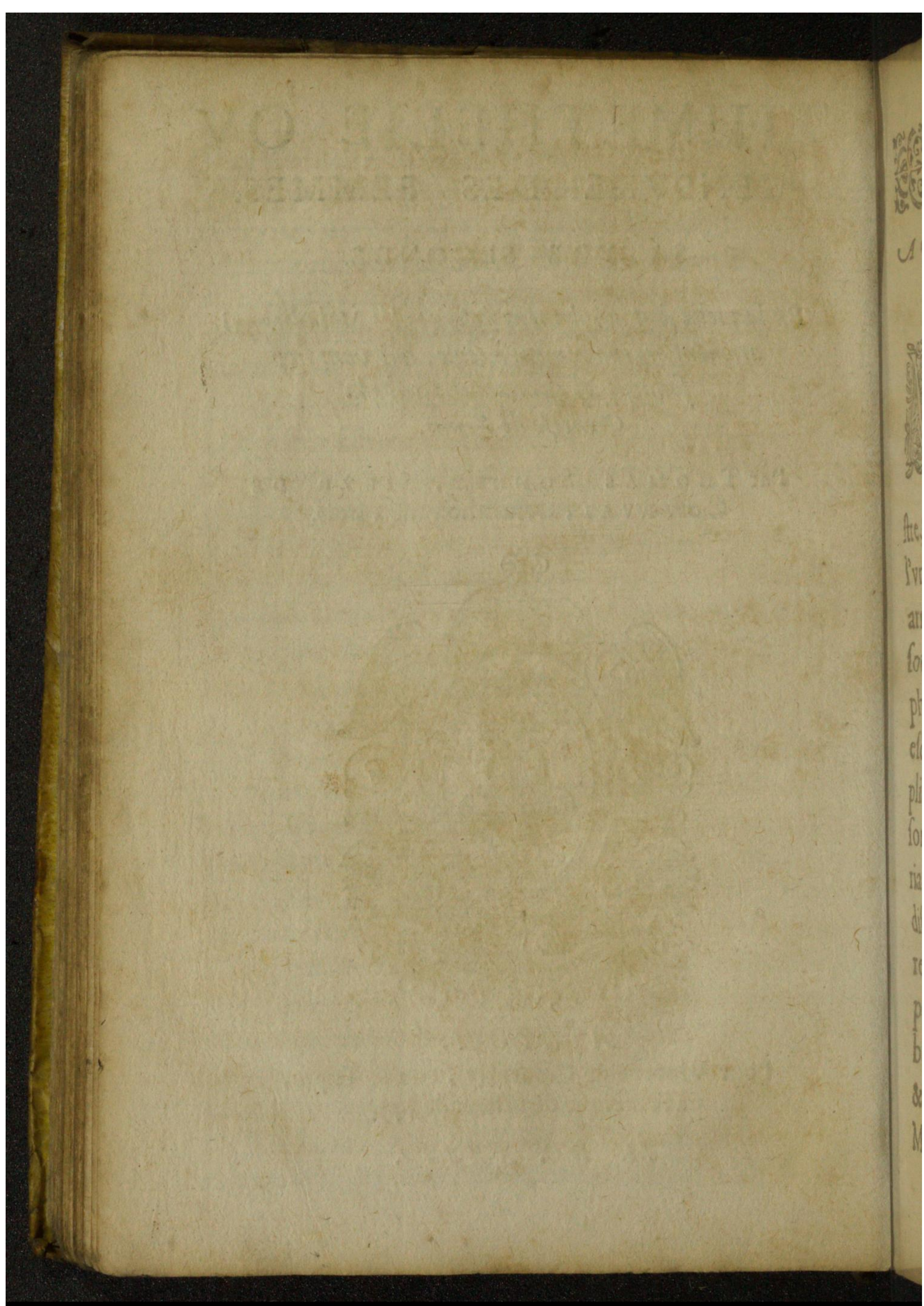
En laquelle sont amplement descrites les Maladies qui arriuent ordinairement à ceux, qui vont trop souuent à l'escarmouche soubs la Cornette de Venus.

Par THOMAS SONNET, SIEVR DE COVRVAL, Gentil-homme Virois.



A LYON,
Pour Vincent de Cœursilly, en ruë Tupin, à l'enseigne de la fleur de Lys.

M. DC. XXIII.





A MONSIEVR DV CRIOVLT LE IEVne, mon Confrere Docteur en Medecine.

MONSIEVR,

L'amitié que nous auons contractée enſemble, depuis le temps que i'ay eu l'heur de vous cognoiſtre, & les deuis familiers, que nous auons euz l'vn auec l'autre, touchant les maladies qui arriuent ordinairement à ceux, qui ſont trop ſouuent voile en Cypre, pour ſacrifier à la Paphienne: M'ont incité de vous dedier ce petit eſchantillon deſdictes maladies, & vous ſupplier comme mignon d'Apollon, & nourriſſon d'Eſculape, luy ſeruir d'antidote, de Theriaque & preſeruatif, contre le venin des meſdiſans, deſquels vous pouuez arreſter les fureurs & fumeuſes boutades, leur donnant pour contre-poiſon vne purgation d'Hellebore, pour deſcharger leur cerueau lunatique & deſpraué, qui les pouſſe comme inſenſez Maniaques, à deſgorger vne Iliade de calom-

nies, contre ceux qui ſe meſlẽt d'eſtaller leurs eſtoffes Poëtiques, au plain marché de la Frã-ce. L'eſperance que i'ay que vous appaiſerez tous ces faſcheux Symptomes, & preſeruerez ce petit Poëme du noirciſſant venin de la calomnie, me diſpenſera de vous tenir plus long diſcours, pour vous aſſeurer que ie ſuis.

MONSIEVR

Voſtre ſeruiteur tres-affectionné

COVRVAL MEDECIN.

AVDIT SIEVR. DV CRIOVLT.

STANCES.

DOCTE *fils d'Apollon, Nourrisson d'Esculape,*
Qui fais par ton sçauoir qu'vn malade r'eschape,
Et se sauue des traicts de la cruelle mort,
Deffends ainsi CRIOVLT, *des fleches de l'enuie*
Ces vers, ausquels on veut par force oster la vie
S'ils ne sont secourus, de ton ayde & support.

Tu pourras ordonner vn bon Electuere,
Pour seruir d'Antidote à la poison amere,
Et au fiel escumeux des mesdisans peruers,
Ausquels tu donneras quelque fort Cathartique,
Pour purger leur cerueau, perclus, & Lunatique
Qui leur fait tant vomir de venin sur mes vers.

ΑΘΑΝΑΤΩΝ ΣΤΕΦΑΝΟΣ, ΜΟΥΣΩ͂Ν
ΑΜΑΡΑΝΘΙΝΟΣ ΑΤΕΙ.

AV SIEVR DE COVRVAL DOCTEVR EN MEDECINE.

SVR LA TIMETHELIE.

STANCES.

COVRVAL *excuse-moy si ie n'ose en ces vers*
Me ietter comme toy, sur ce sexe peruers,
Craignant l'ardant courroux du bel œil qui me tuë:
Car si tost qu'il me void oppressé de douleur,
Il s'oppose à ma flamme & retient ma fureur
Lors qu'à le detester ma Muse s'esuertuë.
Parle moy d'attaquer vn monde d'ennemis,
De me rendre au procez obstinément soubmis,
De souffrir les trauaux de l'enfer effroyable:
L'ennemy, les procez, les infernaux debats,
Ne me sont point, COVRVAL, *tant à craindre icy bas*
Que la fiere beauté, qui me rend miserable.
Mais toy qui l'an dernier, m'as sauué du trespas,
Lors que ie languissois malade entre tes bras,
Loin des douces beautez de ma pauure Maistresse,
Si tu peux me guarir de la fiéure d'Amour
Ie feis contre ce sexe vn Poëme l'autre iour
Qu'à l'instant ie ferois mettre dessus la presse.

ANGOT L'ESPERONNIERE.

SVR



SVR LES OEVVRES POETIQVES DV SIEVR SONNET DOCTEVR EN MEDECINE.

ODE.



O Douce Muse de ces vers,
Qui faictes voir à l'Vniuers
Les trauerses du Mariage!
Vous monstrez bien à toutes mains,
Qu'Hymenée est vn chariage
De tous les ennuis des humains!

Le trauail, l'incommodité,
Et des soings la fecondité,
Qui suyuent le train d'Hymenée,
Sont si bien figurez en vous,
Que pour n'estre en eux enchaintée,
L'ame y trouue vn subject fort dous.

Car en y voyant les ennuis,
Qui durant les iours & les nuicts
Les maris trauaillent sans cesse:
On apprehende tant ces fers,
Qu'espouser mesme vne Princesse,

On croid d'espouser les enfers.

Car vn si grand nombre d'erreurs
D'abus, d'arrogance & d'horreurs,
Logent au courage des femmes
Que souuent les pauures maris
En deuiennent à doubles trames
Vn Atride aupres d'vn Paris.

Ainsi pour le dire en deux mots,
Deuenus caillettes, & sots
Les maris viuent aupres d'elles:
D'vn sort vuide de tout bon-heur,
Tant par ces femmes infidelles
Ils ont perdu l'aise & l'honneur.

Mais il est bien vray que par fois
Hymenée aßemble en ses lois
Le sort de quelques bonnes femmes:
Außi tous n'en sont pas fournis,
Ains ie pense que telles Dames
Sont de la race du Phœnis.

O vous! qui charmez des appas,
Dont Alcine guide au trespas
Les fols amoureux de ses charmes:
Venez icy lire en ces vers
Le fard le malheur & les armes,
Dont vos esprits vont de trauers.

Vous y verrez l'aſpre douleur,
L'erreur, la perte & le malheur,
Qui ſuiuent les ames immundes:
De qui les terreſtres deſirs
Vollans à troupes vagabondes,
Forment leurs maux en leurs plaiſirs.

SONNET, *Oracle de vertu,*
Qui de gloires tout reueſtu
Combats les erreurs, & le vice:
Quel beaux triomphes, & quel bon-heur
Ne ſont deubs comme vn ſacrifice
A tes vers ſi remplis d'honneur?

DE DEIMIER.



TIMETHELIE
OV
CENSVRE DES FEMMES.

Satyre seconde.

SVS ma Muse au trauail, c'est trop pris de relasche,
Il faut recommancer, ou finissoit ta tasche,
Repren donc ton pinceau, pour peindre brusquement
Sur ton Nopcier tableau, vn racourcissement
Des malheurs, maladies, & trauerses fascheuses,
Qui procedent du hant, des Putains Amoureuses,
Car des femmes de bien, ie n'entends point parler,
Leur pudique maintien, les faict tousiours briller
Parmy l'obscurité, ainsi qu'vne lumiere
Qui esclatte par l'air, quand dessous l'Hemisphere,
Le flambeau Delien, va son tour commencer:
Ie priray seulement, les Chastes m'excuser,
Si blasmant les Putains, tout leur sexe ie blasme,
Bien que le tout s'addresse, à l'impudique femme;
Ie sçay qu'on me dira que sans exception,
Ie blasme en general & sans distinction,
Le sexe feminin: A quoy pour repartie,
Ie dis que nous voyons la plus grande partie
Des femmes desbauchées, en emporter le tout:
Qui faict qu'au general, ie me renge du tout.
Que tu causes de mal, mal-heureux Promethée,

Ta

Ta main est à bon droict, sur Caucase attachée,
Pour auoir effronté rauy le feu Diuin
Les Dieux pour te punir, d'vn si grand larrecin
T'enuoyerent çà bas, pour tourmenter ton ame
Maladies & trauaux, & l'engeance de femme,
Mais de tous ces trois fleaux, celuy qui plus nous nuit
C'est la femme, animal des grand Dieux introduit
Pour punir les humains, icy bas sur la terre,
Et leur faire à iamais vne cruelle guerre:
Ce sexe sont les fers, les gesnes & cordeaux,
Les cachots, la prison, & les cruels Bourreaux,
Qui des Dieux irritez exercent la Iustice
Pour punir les mortels addonnez à tout vice;
Ce sont les instrumens, les foudres punisseurs
Qui vengent des grands Dieux les boüillantes fureurs.
Il semble toutesfois, que c'est la bonté mesme,
La Chasteté, l'honneur, la sagesse supreme,
La gloire & l'ornement de tout le genre humain,
Le comble des souhaits, & le bien souuerain,
Le plaisir des plaisirs, delice des delices,
La douceur des douceurs, blandice des blandices,
La craime & l'Elixir de toute volupté,
Et le centre parfaict, d'heur & felicité:
Mais ce ne sont (Lecteur) que pipeuses Syrenes,
Qui ont moitié du corps comme formes humaines,
Et tout le reste n'est qu'vn Poisson monstreux,
Qui nous vient decepuoir, sous vn front gracieux;
Leur cœur n'est rien que fiel, rien que miel leur visage,
Qui soubs vn calme doux, presage, vn grand orage,

Soubs la vermeille fleur, de leur teinct amoureux,
Se traine bien souuent, le Serpent cauteleux,
Soubs la viue clarté, de leurs femmes iumelles,
Et dans l'esclair brillant, de leurs chaudes prunelles,
Se cache la fureur du foudre rougissant,
Qui d'vn mal-heur prochain va l'homme menassant,
Et comme on void l'esclair preceder le tonnerre,
Qui sur nous quelquesfois sa cholere deserre,
De mesme apres l'esclair eslancé de leurs yeux,
Tombe soudain sur nous vn foudre impetueux,
De mal-heurs infinis, comme Verolles, Chancres,
Qui brisent nos Amours & les mettent en cendres:
Et bref sous la beauté, la grace, & les attraicts,
Des femmes, sont cachez, serpens, foudres & traicts:
Elles sont à bon droict comparées à ces Temples
Des noirs Ægyptiens, lesquels si tu contemples
Seulement par dehors, rien n'est si somptueux:
Mais dedans on y void, qu'vn Cocodril affreux,
Rien qu'vn Bouc, ou vn Chat, vn Singe, vne Cycoigne,
De mesme on est trompé, au nez, & à la troigne,
A l'extreme beauté du sexe feminin,
Qui porte soubs vn front mignard & Adonin,
Vn Idole de Bouc puant de paillardise,
Vn larmeux Cocodril, tout remply de feintise:
Vn Chat reuant de Mars dont l'ongle rauisseur
Grifferoit vn Amant, en sa chaude fureur:
Et vn Singe inconstant patron de l'inconstance,
De ce sexe inconstant sans foy ny asseurance.
Ie dis encore vn coup, ce sexe mal-heureux

Estre

Estre bien comparé au Cocodril larmeux,
S'il veut pipper quelqu'vn, lors il iette des larmes
Pour donner puis apres des cruelles alarmes,
A ceux-là qui deceuz, par ces larmoyans yeux,
Se laissent engloutir à ce Serpent hideux.
Tout de mesme les pleurs, & les souspirs des femmes
Ne s'espandent sinon que pour tromper nos ames,
Leurs souspirs simulez, leurs hypocrites pleurs,
Sont les vrays instrumens & les foudres vengeurs
De leur ardant courroux : Sont les rudes machines,
Les ministres certains de leurs cruelles haynes,
Sont les ruses, les traicts dont la femme se sert
Pour mettre sa traison & sa haine à couuert,
Si que par tel moyen il n'est ny Dieu, ny Diable
Qui ne soit appipé & rendu miserable.

LA femme est vn venin gastant les facultez,
Engourdissant les sens, changeant les qualitez,
De nos temperamens, si qu'vn melancholique
En deuient furieux, fougueux & cholerique,
Et l'amoureux sanguin tout fantasque & pensif,
Palle, morne, plombé, triste & contemplatif:
Le Phlegmaticq changé en humeur bilieuse,
Voyez donc si la femme est pas vne charmeuse,
De metamorphoser nos quatre qualitez,
Pour les ranger du tout selon ses volontez,
Elle corrompt nos sens, tant internes qu'externes,
Amusant la raison de mille baliuernes,
L'imagination & la memoire apres,

Puis aux autres venans, ainsi que par degrez,
Elle obscurcit les yeux, elle gaste l'ouïe,
Corrompt nostre odorat & chose non ouïe,
Elle oste l'appetit, le goust elle amoindrit,
La vieillesse aduançant elle fait qu'il s'aigrit,
Elle oste le plaisir du toucher delectable,
Engourdissant les nerfs qui la rendent palpable:
Somme l'homme excessif aux esbats de Cypris
Encourt tous ses mal-heurs: mais ce n'est rien au pris
De cent afflictions de mille maladies,
Que nature aux amans à tramées & ourdies,
Comme les cruditez, palpitement de cœur,
Debilité de nerfs, des iointures douleur,
Syncope, mal caduc, qu'on nomme Epylepsie,
La vertige, l'Incube, & la Paralisie,
Le Catherre fluant, le Spasme conuulsif,
La Letarge, & Caros de nerf stupefactif,
L'Aimoragie du nez, la froide Apoplexie,
La Migraine, Schynance, & iaune Cathexie,
Foiblesse d'estomac, Cholique, Inflation,
Le Scyrrhe bilieux ioinct à l'obstruction
Du foye & des poulmons, la crachante Phtysie,
La fiebure lente, ethique & pasle Hydropisie,
L'extreme puanteur de la bouche & des dents,
Le visage abbatu, les yeux cauez dedans,
La Podagre cruelle, & goutte Schiatique,
Le mal melancholic, la douleur Nephratique,
Le Chancre cauerneux, liuide, noircissant,
La lasche Gonorrhœe au venin blanchissant,

Qui ſans ceſſe coulant des vaiſſeaux ſpermatiques,
Debilite nos corps. & les rend tous ethiques,
D'où naiſt l'alopetie,ou cheute de cheueux,
Le tintement d'ouye & la foibleſſe d'Yeux,
Le Satyriaſis ou tendu Priapiſme,
Et la Verolle encor de tous mal-heurs l'abyſme.

Bref, la femme aniſt les fleurs de la ſanté,
Enfarine le front,rend l'eſprit hebeté,
Le corps laſche, peſant,terreſtre & cacochyme,
Pour auoir effleuré l'Elixir & la crayme
De l'humeur radical, le ſang & les eſprits,
Au ſperme contenus,threſor de ſi grand pris,
Qu'il eſt de noſtre corps comme la Quint-eſſence,
Qui de nos quatre humeurs reſulte & prent naiſſance.
Le ſperme blanchiſſant eſt donc le vray ciment,
Qui en bonne ſanté noſtre corps entretient,
Conſerue la chaleur,humide & radicalle,
Donne aux nerfs la vigueur, & la force totalle.

SI la femme nous faict diſsiper cet humeur,
Qui ſeul retient du tout noſtre vie en langueur,
On peut dire à bon droict qu'elle accourciſt la vie,
Puis qu'au ieu de Cypris la ſubſtance eſt rauie,
Qui la tient en vigueur changeant noſtre Printemps
En vn neigeux Hyuer,par ſes vains paſſetemps
Elle gaſte la fleur de la verte ieuneſſe,
Deſflore la beauté,aduance la vieilleſſe,
Elle ride la peau,rend le front farineux,

Iaunist nostre beau tein, le plombe & rend scameux,
I'entends quand par excez ce mestier on pratique
Dans vn Bordeau lascif, auec femme publique,
Non pas quand on l'exerce en toute volupté
Dans le lict coniugal, auec vne beauté
Fidelle à son Amant, pudique, honneste & sage,
Qui peint aux yeux l'honneur & la crainte au visage,
Auec laquelle on peut vser moderément
Des esbats de Cypris, sans aucun detriment:
Mais les femmes qui sont par trop libidineuses,
Sont aux hommes cent fois pires & dangereuses
Que le Cheual Seian, qui rendoit en tous lieux
Ceux-là qui le montoient chetif & mal-heureux.

QViconque a trop monté ce sexe plein d'encombre
Encourt tous ces mal-heurs dõt i'ay deduit le nombre,
Et mille & mille encor', que s'il falloit conter,
I'entreprendrois plustost de pouuoir arrester
La course des torrens, que les pouuoir comprendre,
Plustost ie conterois les Cygnes de Meandre,
D'Athenes les Hybouts, & tous les escadrons
Des Mousches de l'Egypte, ou bien les Moucherons
De Pize ou des Luquois, les Scargots de Sardaigne,
Les Sautereaux de Cypre, & les Genets d'Espagne.

LAissons donc ce discours à nos vieils Medecins,
Et poursuiuons le fil de nos premiers desseins,
Disons auec Sainct Iean, surnommé Chrysostome,
Que de tous les mal'heurs la femme est l'epitome,

Qu'elle

Qu'elle est de l'amitié naufrage perilleux,
Domestique danger, tourment solatieux,
Vn mal tres-necessaire & peine ineuitable,
Plaisante affliction & mal-heur souhaitable,
L'enfer de nos esprits, le Paradis des yeux,
Lymbe de tous ennuis, Tombeau des Amoureux,
Purgatoire asseuré des bourses plus pesantes,
Repurgées & nettes aux flammes plus ardantes,
Et aux cuisans fourneaux de ce sexe amoureux,
Qui droit à l'hospital rend l'homme comme vn gueux.

EScoutez Salomon qui vous dit & asseure,
Qu'il ayme beaucoup mieux eslire sa demeure,
Au milieu des forests entre les fiers Lyons,
Les Serpens venimeux, les Ours & les Dragons,
Plustost qu'en la maison d'vne femme meschante,
Qui de son noir venin la plus chaste ame enchante,
On ne peut de ses retz non plus se retirer,
Que l'oiseau pris au glu se pensant depestrer:
Toute meschanceté, toute ruse & malice
Est petite, au regard du subtil artifice
De la feinte traison du sexe feminin,
Le Nappelle n'est point vn si cruel venin,
Les Smilax sommeilleux, la froide Mandragore,
L'estouffante Cyguë, & le Toxique encore,
Qui rend par ses effects l'homme tout furieux,
Ne sont pour leurs venins si tres-pernicieux
A nos chetifs humains, qu'vne meschante femme,
Laquelle auec le corps fait souuent perdre l'ame.

EVripide disoit que ce sexe imparfait,
Pour la necessité seulement estoit fait,
Afin d'entretenir nostre humaine nature,
Et de luy nous seruir ainsi que de monsture,
Ou comme à passer l'eau de barque nous vsons,
Des femmes au besoin ainsi nous nous seruons,
Mais du torrent d'amour ayant passé la rage;
Nous renuoyons bien loin la Nacelle au riuage,
Sans la priser en rien que par necessité:
De mesme nous vsons par importunité
Des femmes, pour passer le torrent de ce monde,
Remply de tant de flots de volupté immonde,
Qu'à grand' peine l'on peut passer sans naufrager,
Et le vaisseau souuent fait l'homme submerger.

L'Homme est donc à bon droit accort, prudent & sage,
Qui peut passer à nud ce fleuue tout à nage,
Sans se seruir s'il peut du feminin bateau,
Qui peut au moindre vent nous renuerser dans l'eau.
O vaisseaux dangereux! ô Barque perilleuse!
Heureux qui peut passer la riuiere orageuse
De l'Empire mondain sans s'embarquer sur vous,
Et monter vostre Esquif qui nous hazarde tous:
Nous y sommes contraints, necessité nous force:
Car tous de bien nager n'ont l'addresse & la sorte
Il faut bon-gré, mal-gré, sur ce sexe monter,
Qui nous fait bien souuent perdre & precipiter.
ENcore si l'Esquif, Barquerot, ou Nacelle
Ne seruoit qu'à vn seul; Mais ce sexe infidelle,

Inconstant & leger, s'abandonne souuent
Au premier qui demande à passer le Torrent
Des amoureux plaisirs: Ainsi qu'au bord de Seine
Nous voyons à Paris vne flotte certaine
De vaisseaux, attendans auec leur Batelier
Si quelque Courtisan, Marchand on Escollier,
Conseiller, President, ou tel qu'on voudra prendre,
Viendra pour passer l'eau, dans leur barque descendre,
Afin de le guider soudain à l'autre bort
Et luy faire payer argent du passe-port;
De mesme nous voyons tant de bonnes Commeres
En seruant de bateau, se rendre mercenaires,
Et mettre leur honneur (comme on dit) à l'encan,
Pour gaigner vne cotte, ou vn riche carcan,
Vne bourse au mestier, des gands en broderie,
Vne bague, vn collet, ou autre brauerie,
Ainsi pour piaffer & s'assouuir d'amour,
Le bateau feminin fait maint tour & retour,
Tantost de çà, de-là, de riuage en riuage
Pour seruir aux amans en l'amoureux passage,
Et soit que par Hymen quelqu'vn ait acheté
Vn vaisseau pour luy seul à sa necessité,
Pour trauerser d'Amour la riuiere escumeuse,
Si est-ce quelque fois que la Barque amoureuse
Se rend commune à tous, guidant iournellement
Cil qui s'offre à passer en baillant de l'argent.

A Bon droict donc (disoit le Pere de Famille, Auquel on reprochoit d'auoir donné sa fille

A vn sien ennemy) qu'il n'eust sçeu faire mieux
Pour se pouuoir renger de son plus grand haineux,
Que luy auoir donné sa fille en mariage,
A fin de l'engager en vn cruel seruage,
Tourmenter son esprit en tout genre d'excez:
Car on tien qu'vne Mulle, vne Femme, vn Procez,
Ont esté de tout temps trois dangereuses bestes,
Qui iointes en vn corps sont vn Hydre à trois testes,
Dont l'vne estant couppée aussi tost renaistront
Deux ou trois en son lieu qui tousiours reuiendront.
Desracinez l'erreur d'vne femme obstinée,
Cent & cent renaistront dans son ame, adonnée
A la meschanceté, c'est sans fin vn labeur.
Auez-vous vn Arrest qui vous semble bien seur,
Vous estes estonné que vous voyez renaistre
Mille nouueaux procez prenans essence & estre
De vostre Arrest donné; Bref procez n'a fin nulle:
Auez vous pour monture vne fantasque Mulle,
Que vous ayez forcée à passer vn destroit,
C'est à recommencer dés le premier endroit,
C'est vn trauail sans fin, sans limite vne peine,
Qu'vne mulle, vn procez, vne femme mondaine
C'est vn Hydre testu, qui meriteroit bien,
Pour le vaincre, trouuer le Prince Alcmenien.

ENcore d'vn procez, d'vne Mulle ombrageuse,
On peut tirer raison: Mais de femme amoureuse
Nul homme, eust-il des Dieux la force & la faueur,
Ne se peut pas vanter d'en estre le vainqueur.

LE

LE FEV.

Les charbons allumez donnent des eſtincelles,

L'EAV.

L'impureté de l'eau les lentes eſcrouëlles,

L'AIR.

L'infection de l'air la peſte & les bubons,

LA TERRE.

La terre, les aſpics & ſifflans ſcorpions:
Mais ce ſexe peruers, cette amoureuſe engeance
Ne produit rien que feu de la concupiſcence
Qu'vn torrent putrefaict d'impudiques deſirs,
Qu'vn aër tout corrompu de lubriques ſouſpirs,
Qu'vn corps plein de ſerpens de voluptez mondaines,
Regorgeant du poiſon de meſdiſances vaines:
Circes qui vont charmant les Eſprits des humains,
Acherontides ſœurs qui portent en leurs mains
Les couleuureaux retors, & les torches flambantes
De la diuiſion; qui comme Corybantes
Courent eſceruellées apres la volupté,
Sans ſe ſaouler iamais de la laſciueté:

Plustost lasses cent fois qu'assouuies de Cyprine,
Qui espuise le sang & nos esprits ruine.

MAis quelqu'vn me dira que la femme entretient
De nostre indiuidu l'espece & la soustient,
Qu'elles nous ont conçeus & mis tous en lumiere,
Fournissans de leur part le sang & la matiere
Dont nous sommes nourris dans leur ventre neuf mois,
Partant que c'est mal fait de ietter tant d'abois
Contre ce sexe heureux qui nous a mis au monde,
Mais, Lecteur, c'est en vain que la femme se fonde
Sur ces vaines raisons pour deffendre son droit:
Car nous voyons souuent en maint & maint endroit
De l'espine pointuë vne fleur belle esclorre,
Et du rosier picquant la rose qui decore,
Nos Iardins esmaillez : & des herbiers puans
Naissent iournellement les beaux Lis blanchissans,
Femme ne soyez donc pour cela glorieuse,
Le Nappelle puant, herbe fort venimeuse,
De sa Tyge produit vne agreable fleur,
Vous ne deuez donc point tant enfler vostre cœur,
Car de vous nous naissons comme fleurs odorantes
Que l'Espine produit & les herbes puantes
Sans tirer rien de vous que le nourrissement:
Qui vous sert puis apres pour le contentement:
Que seriez vous sans nous, sinon arbres steriles?
Fraisles, ioncs inutils, fougeres infertilles,

Sans

Sans nous vous ne pourriez iamais produire fruict,
Nous vous causons ce bien qui souuent nous destruit:
Car en vous fecondant la vitalle semence
S'escoullant de nos corps les met en decadence,
L'homme en se consommant soy mesme se produit,
Femme ie ne sçay donc quelle erreur vous conduit,
De dire que de vous nous empruntons nostre estre,
Au contraire c'est nous qui vous donnons le naistre,
Lors que par le moyen des esprits animaux,
Vitaux & naturels conduicts par six vaisseaux,
C'est à sçauoir, deux nerfs, deux arteres, deux veines,
Qui tous remplis d'esprits puisez de leurs fontaines,
Et versez au coït dans le champ feminin,
Puis meslez en apres auec le sang benin,
Agissent pour former la matiere confuse
Dont est fait l'Embrion, duquel l'ame est infuse,
Crée en vn moment des mains du Tout puissant,
Ce que donc les Esprits de l'homme vont formant,
Ne s'entend point icy de forme essentielle
Laquelle vient du Ciel, mais bien materielle.
Ie ne veux pas pourtant nier comme menteur
Qu'en soy la femme n'ait vne humide chaleur
Qui excite l'Agent à tirer vne forme
De la masse confuse, & la matiere informe;
Mais l'Agent est tousiours plus que le patient:
Femmes vous ne prestez que l'Ouuroir seulement
Où trauaille l'Agent à former ses ouurages,
Vous fournissez le lieu, & nous les personnages
De cet acte diuin de la formation,

Qui seul à l'homme est deu pour sa perfection,
Qu'il puise entierement de la Diuine Essence.
Femmes r'abbaissez donc vostre fiere arrogance,
Car nous seuls possedons l'heur qui tant vous vantez,
Et rien vous ne formez que des meschancetez,
Semblables en humeur à l'Astre de Saturne,
Dont l'Aspect ne produit que Monstres d'infortune:
Salomon mesme a dit que l'homme mal faisant
Meritoit beaucoup mieux que femme bien faisant,
Qui monstre assez combien leur puißance est petite:
Puis que l'homme au mal faict gaigne plus de merite
Qu'vne femme n'en peut obtenir au bien fait,
Car de mauuaise cause, il ne sort bon effect,
Rien que meschanceté ne sort de leur boutique,
Et rare est le bien fait qu'vne Putain pratique:
C'est miracle nouueau que de l'impureté
Puisse naistre & sortir la nette pureté.
Iob ce parfaict mirouër de toute patience
Ne peust estre vaincu en sa ferme constance
Par ce ruzé Sathan pour le persecuter,
Sa seule femme en fin le sçeut vaincre & dompter,
Le feist presqu'offenser, murmurer & se plaindre,
Ce que Sathan sur luy ne peut iamais atteindre.
La femme est pire donc que Sathan imposteur,
Qui pour tourmenter Iob n'en peut estre vainqueur.

PAr la femme, peché fut introduit au monde,
Par elle nous tombons en la fosse profonde
Des pieges de la mort: Peut-on imaginer

Vn mal plus dangereux que la mort nous donner?
Et bref, si ie voulois raconter par histoires
Les guerres, les debats, les meurtres, les miseres,
Des desastres sanglans, les tragiques horreurs,
Les cruels assaßins, les traïson les malheurs
Par la femme excitez: Tantost en l'Amerique,
En Europe, en Asie, & par toute l'Afrique,
Somme en tous les climats de ce large vniuers,
Et mesme iusqu'aux lieux n'agueres descouuers,
Ce discours sembleroit plustost vne Iliade,
Vne langue Æneide, ou vne Franciade,
Qu'vn petit abbregé, vn racourcissement,
Lequel i'auois promis tout au commencement,
I'aurois plustost nombré tout le sable d'Aulonne,
Et les fueilles des bois qui tombent en Automne,
Que de pouuoir conter tous les malheurs diuers,
Et les maux qu'à produit vn sexe si peruers.
Les capharez rochers, le chant des Amyclades,
Les Syrthes sablonneux & les gloutons Carbides,
Ne sont pour leurs perils si fort à redouter
Que les femmes nous sont à craindre & euiter.
IE n'entends point pourtant parler des vertueuses,
Ce discours seulement s'addresse aux vitieuses,
Aux lasciues Putains, qui pour iouër du cul
Gaignent le plus souuent le teston ou l'escu,
A fin de piaffer & se faire paroistre
Aux lieux plus frequentez, où l'on se fait cognoistre,
Comme à l'Eglise, au bal, & banquets somptueux,
Tournois, course de bague, & theatriques ieux,

Aux marchez, aſſemblées & feſtes de Village,
Où libres on les void iouër leur perſonnage:
Le front couuert de fard, pour gaigner des Mignons,
Et prendre dans leurs retz touſiours nouueaux poiſſons.
Ou bien à ſes Putains, (tant hors qu'en mariages)
Qui riches de moyens entretiennent à gages
Quelque bel Adonis, ieune mignon de Cour,
Pour leur donner plaiſir & les ſaouller d'Amour,
Qui quelquefois ſera caché dans la ruelle
D'vn lict, touſiours au guet, en crainte & en ceruelle,
Sans touſſir, ny cracher, peur d'eſtre deſcouuert
Soit du Mary ialoux, ou de l'Amant couuert.
Ainſi la riche Dame, ou bien Madamoiſelle
Aura pour ſes plaiſirs ſon Amant plus fidelle,
Qui durant les iours gras la conduit aux Baletz
Ayant expres deuant enuoyé ſes Valetz
Pour aller deſcouurir le lieu & la feneſtre
Où bruſle le fallot pour aduertir leur Maiſtre,
Qui ſouz les bras conduit ſa Dame dans le bal,
Où ſe trouue à propos le jaloux Corriual,
Qui luy fera danſer la courante ou la volte:
Et au ſortir du bal luy ſeruira d'eſcorte,
Et ſur elle exerçant les pourtraicts d'Aretin,
Gaigne le bas de Soye, ou l'habit de ſatin,
Les iartiers dentelez, l'eſcharpe en broderie,
Pour contenter d'Amour le cul de ſa cherie,
Par le moyen duquel, il braue & s'entretient
En habits fort pompeux, ſans desbourcer argent.

CE n'eſt donc (cher Lecteur) qu'à ſes femmes publiques,
Et ſecrettes Putains: non aux Dames pudiques

Que s'adressent mes vers, car pour rien leur honneur
Ie ne voudrois toucher, comme effronté menteur.
Ie sçay bien quel honneur on doit porter aux femmes
Qui n'ont le cœur atteint des impudiques flammes,
Ie sçay qu'on ne sçauroit assez les respecter,
C'est pourquoy dans mes vers, ie les veux exempter
Et garentir du tout du Satyrique orage:
Leur visage est femelle, & masle leur courage,
Et bref leur naturel ne symbolise point,
Auec l'honneur de ceux qu'en ces vers ie d'espeint;
Ma Muse, que fais-tu? gastes-tu ton ouurage:
Tu voulois seulement peindre vn petit Paysage
Tout à plein racourcy sur ton Nopcier Tableau,
Pour luy seruir de champ, & tu veux de nouueau
Au lieu d'vn racourcy peindre vne piece entiere,
Selon le naturel; Ie sçay que la matiere
Restant en quantité, te donne du regret,
Mais en lieu si contraint sur le champ d'vn pourtraict,
Quel Peintre industrieux pourroit toute l'estendre,
Veu que tout l'vniuers ne la pourroit comprendre.
Laisse donc ce suject pour t'employer ailleurs
Contre les vsuriers & rusez Chicaneurs,
Contre les Charlatans, trompeurs Paracelsistes,
Les Pseudomedecins & enfumez Chimistes,
Contre la nouueauté des habits des François,
Qui changent tous les iours de façon plus de fois
Qu'vn Prothée inconstant de formes & figures,
Ou le Chameleon de diuerses peintures:
I'espere mettre au iour tous ces tableaux diuers
Despeincts au naturel du pinceau de mes vers.



A

MADAMOISELLE ƆC.
MA MAISTRESSE.
STANCES.



A chere ame, mon tout, ie me vient excuser
Si i'ay osé blasmer tout le sexe des femmes,
Non, non mon cœur, ce n'est qu'aux impudiques Dames
Que mes Cyniques vers se doiuent addresser.

I'ay tousiours respecté les chastes Damoiselles,
Poussé de ton amour & de la verité,
Ie n'ay donc, par ces vers, nullement merité
D'encourir ta disgrace & des autres Pucelles.

Plustost (mon cœur) tu dois m'aimer plus ardamment
D'auoir choisi pour but vne telle matiere,
Qui fait ta chasteté briller par son contraire,
Comme en l'obscurité brille le Diamant.

Plus le suject est beau & rare en son essence,
Plus i'en suis desireux : Ainsi ta chasteté,
Comme vn rare suject me retient enreté
Dans les rets amoureux de ton obeïssance.

Sans toy (chere beauté) ie ne peux ny puis viure,
Sans toy, dedans mon corps ne peut battre mon cœur,
Tu es l'esprit vital qui le tient en vigueur,
Et le doux air qui fait que mon polmon respire.



SIX EPITAPHES OV TOMBEAVX.



EPITAPHE,

DE NOBLE ET PVISSANT SEIGNEVR LOYS DE BORDEAVX, Sieur du Lieu, & d'Estouuy, Baron de Coullonces: Cheualier de l'Ordre du Roy, & Capitaine de cinquante hommes d'armes de ses Ordonnances.

STANCES.

CY GIST Ô FIER DESTIN, *soubs ce Tombeau poudreux*
Le plus digne Seigneur qu'on ayt veu soubs les Cieux:
C'est ce grand de Bordeaux, l'abregé & le centre
Où toutes les vertus se venoient terminer,
Vertus qu'on doit plustost admirer que loüer,
Plus loüer que chercher, mediter que comprendre.
I'oseray neantmoins d'vn artiste ciseau
Grauer en lettres d'or sur son marbrin Tombeau
Les deux rares vertus, la valeur, la prudence
De ce sage Nestor, lequel sçauoit si bien
Joindre Minerue à Mars, qu'il n'entreprenoit rien
Qu'il n'obtint par valeur ou par sa bien-disance.

La

La France en veit l'effect au seruice des Rois
Charles ayant seruy, & Henry maintefois:
Souz Charles, il monstra sa guerriere vaillance.
Aux champs de Moncontour: Souz Henry puis apres
Il fut iusques en Beard en Ambassade expres
Vers le Roy Nauarrois pour sa grande eloquence.
Non, non, il n'est point mort, ses vertus le font viure,
La France a son renom, le Beard son bien dire,
Moncontour sa valeur, ses effects, sa bonté,
Les VIROIS ses bien-faicts: son amitié sa Dame:
Coullonces à son corps, le Ciel a pris son ame,
Et le marbre ses faicts garde à l'Eternité.





TOMBEAV,

SVR LE THREPAS DE M. THOMAS Anffrie, Sieur de Clermont, mon Oncle : Lieutenant General du Vicomte de Vire, en faueur du Sieur de Gaillon, son Fils.

ACcourez Mignons d'Astrée, apportez les Cypres au Tombeau de celuy qui portoit les Lauriers dans vostre Barreau : C'est ce Docte de Clermont, l'Oracle des Aduocats, le Phœnix des Iurisconsultes, & l'Asile des affligez, lequel gist en ce Tombeau. La mort a bien des perfections, puis qu'elle a vaincu la perfection mesme : & les perfections ont bien peu de vie, puis qu'elles se dõnent à la mort. Que dis ie? la mort ne l'a peu vaincre, son esprit vit au Ciel, & sa gloire sur la terre, son renom demeure espandu par l'vniuers, son eloquence au Barreau, & sa doctrine en ses escrits. Il

n'y a rien de mort en luy, que l'enuie de ceux qui le vouloient imiter ſans le ſuiure, & qui le ſuiuoyent ſans l'imiter : ſa bonne vie nous doit eſiouïr de ſa mort, & ſa mort noús doit faire regretter ſa vie. Paſſant, n'enuiez point ſon bon-heur, il ne vous porte point d'enuie, s'eſtant contenté de mourir apres auoir borné la carriere de ſa vie d'vn aage ſeptuagenaire, tout comblé d'honneurs, & chargé de benedictions. Bref, la pureté de ſes merites l'a rendu à ſa perfection & à la vie eternelle. A Dieu donc, Paſſant, ne pleure point auec les yeux mortels de ſon ame immortelle, & honore en ta vie les merites de THOMAS ANFFRIE, SIEVR DE CLERMONT.

SVR



SVR LE MESME.

STANCES.

CLERMONT repose icy: ce CLERMONT dont la gloire
S'eternise à iamais au Temple de Memoire,
Memoire qui d'oubly conserue ses vertus,
Memoire qui luy sert de Marbre & de Porphyre,
Où ses faicts engrauez on verra tousiours luyre,
Ne pouuant par le temps iamais estre abbatus.

Il a plaidé trente ans dans le Barreau VIROIS,
Tant qu'vn mal heur fatal le priua de la vois,
Alors on recogneut qu'vn Soleil d'eloquence
S'en estoit eclypsé: Car soudain la splendeur
Du Barreau s'obscurcit, ainsi comme la fleur
Qui fanist, n'ayant plus de Phœbus la presence.

Ce Phœnix en son lieu nous laisse vn Phœniceau,
Qui decore auiourd'huy le VIRIEN Barreau,
Non CLERMONT n'est point mort, car il vit en sa cendre,
Non il ne peut mourir, cependant que GAILLON
Conserue ses vertus, sa memoire & son nom,
Que tous les marbres vains ne pourroient pas comprendre.

TOMBEAV SVR LA MORT DE MAISTRE FRANÇOIS HVILLARD, SIEVR de Laumonderie, tres excellent Medecin.

La mort (qui le croira?) a donc vaincu la vie,
Mettant dãs le Tõbeau le Sieur LAVMONDERIE,
Ce Docte Medecin qui combattoit la mort,
Luy mesmes à la mort en fin s'est laissé poindre:
Celuy qui empeschoit ses traicts de nous atteindre,
A suby la rigueur de son cruel effort.
Cette traistresse mort pour mieux nous attrapper,
A voulu de son dard cruellement frapper
Celuy qui par son Art maintenoit nostre vie:
Malades languissans, esperez vous guarir,
Puis que la mort a fait ce Medecin mourir,
Qui vous garentissoit des traicts de son enuie?
Le Nautonnier Charon, par vn fatal destin,
Fasché de voir souuent ce sçauant Medecin
Empescher les humains d'entrer en sa Nascelle,
A la Parque se plaint, inuoque son secours,
La suppliant coupper des ans le fresle cours,
A ce fils d'Apollon pour venger sa querelle.
La Parque ayant ouy de Charon la clameur,
Luy promet aussi tost son ayde & sa faueur,
Contre ce Medecin, qui par sa Theorique,

Non seulement vouloit les humains exempter
De passer l'Achéron:mais luy vouloit oster
Aussi bien qu'à Charon le droit de sa pratique.
Elle est donc resoluë auec son noir cizeau
D'enuoyer promptement dedans l'obscur tombeau
Ce Docte Medecin qui gardoit nostre vie:
O cruelle Atropos! ô Charon rigoureux!
Helas! vous auez mis sur ce tombeau poudreux
L'appuy & le secours de toute sa patrie.
Quoy?penserois-tu bien(ô inhumaine Parque,
Et toy vieil Nautonnier de l'Infernalle Barque!)
De vie auoir priué ce sçauant Medecin?
Non, vos efforts sont vains, car tousiours la science
Qu'il laisse apres sa mort, & son experience,
Le font viure à iamais en despit du destin.
Il vit donc maintenant dans le Ciel bien-heureux,
En terre il vit aussi par ses faicts vertueux,
Il est mort sans mourir,sa gloire est immortelle:
Car tandis que le monde en son estre sera,
Tousiours de son sçauoir vn chacun parlera,
Mal-gré le fier Charon & la Parque cruelle.

TVMV



TVMVLVS
IN OBITVM M. IOANNIS SONNETII PINSONNERII, Patris mei, Vrbis VIRIENSIS Clarissimi Patroni.

Obiit ergo sanctæ recordationis.

ILLE, ille Ioannes Sonnetius Pinsonnerius, vir aureis, non segnioris venæ dignus temporibus? Is absque Titulo, Eulogio, Lapide, notescet vsque posteris ipsis, & quia vitam meruit, eius perennabit memoria. Quidni hoc? hominis os, hominis mens, & illud tersum, & hæc consulta, dum aduiuit annos septuaginta, multùm sanè, & multis præsto Patronúsque adest apud VIRIAM; nempe, vbi Normanicæ Themidis redduntur quotidie Oracla: Tertius Cato è cælo lapsus, dum tot annos non exorbitat à via recti, dum potentes; dum tenues pari iure ligat, dum neutris oneri, dum Neustriæ suæ honori est, ecce in cælestem Hierusalem, cum sanctis, æternùm victurus sublimari meruit. Id optantibus, ac deprecantibus, qui vndequaque, vel ex seno Milliario, ad eius Funus, & insepultam sepulturam cateruatim accurrerunt, tanti viri, tanti Patroni, tàm bene de cunctis merentis SONNETII obitu celeriter exaudito.

SVR LE MESME TRESPAS DVDICT SIEVR DE LA Pinçonniere, mon Pere.

SONNETS.

ARreste toy, Passant, contemple ie te prie,
L'honneur des Aduocats, gisant droit en ce lieu,
Des Vefues le soustien: ayant l'honneur de Dieu
Tousiours deuant ses yeux durant toute sa vie.
Il estoit l'ornement de toute la patrie,
Paroissant en vertu ainsi qu'vn luisant feu
Qui brille parmy l'air, quand la nuict peu à peu
A de son noir manteau l'hemisphere obscurcie.
Ne t'estonne donc point si le peuple VIROIS
Respend vn Ocean de larmes ceste fois,
Si la vefue se plaint, si le Barreau souspire,
Si la Iustice en dueil desplore son support,
Son Phare & son flambeau qui la souloit conduire:
Passant, sçais-tu pourquoy? la PINÇONNIERE est mort?

AVTRE

AVTRE SONNET sur le meſme.

CE n'eſt pas ſans ſubject puis que ſouz ce Carreau
Giſt ce Docte Aduocat, ce Torrent d'eloquence:
En ſageſſe vn Caton, vn Sceuole en prudence:
La gloire & l'ornement du VIRIEN Barreau.
Honnore donc, Paſſant de fleurs ce ſien Tombeau:
Tu luy feras honneur ionchant en abondance
Des roſes & des Lis pour marque & ſouuenance,
Qu'il eſtoit de vertus vn flairant renouueau.
Va t'en donc (cher paſſant) les yeux remplis de larmes,
Et le cœur des ſouſpirs raconter les alarmes,
Les funebres regrets, la triſteſſe & le dueil
De ce peuple VIROIS: voyant que ſa lumiere,
Son Aſtre, ſon Soleil, ſon cher la PINÇONNIERE,
S'eſtant eclypsé d'eux, giſoit dans le cercueil.

AVTRE SONNET PLAINTIF, SVR LADICTE MORT de mon Pere.

PLeurez mes tristes yeux, versez vne riuiere
De larmes & de pleurs, puis que mon Pere est mort:
Celuy-là qui estoit mon plus ferme support,
Est maintenant enclos dans vne obscure biere.
Qui eust iamais pensé que ceste Parque fiere,
Ceste noire Atropos, qui par vn cruel sort
Couppe aussi tost le fil du foible que du fort,
Eust jà de ses vieils ans limité la carriere.
Va Parque, c'est tout-vn, puis qu'il vit bien-heureux,
D'vn eternel repos en la voute des Cieux,
Tarissez vous mes yeux, serenez vous ma face:
Mon Pere n'est point mort, bien que sans mouuement,
Il repose endormy dans de creux monument,
Et son ame est au Ciel qui ioüyst de la grace.

SVR LE MESME.

Οὐδὲ ποτὲ κλέος ἐσθλὸν ἀπόλλυται ὀυδούδεαυτοῦ,
Ἀλλ' ὑπὸ γῆς περεὼν γί γνεται ἀθανατος.
Son los & son renom ne tien rien du mortel,
Souz terre il est couché, mais il est immortel.

EPITA

EPITAPHE
DE VERTVEVSE DAME MAGDELAINE CHEVALI D'AIGNAVX, MA MERE.
STANCES.

QV'on ne s'efforce point d'vn marbre Parien
D'esleuer vn Tombeau à cette honneste Dame,
Non, non, il ne faut point que le cuiure on entame,
Elle est assez grauée au cœur des gens de bien.
Issuë elle n'est point de quelque race vile,
Mais du sang genereux des braues Cheualiers
De ces Doctes Aigneaux, qui furent les premiers
Qui par leurs beaux escrits illustrerent la ville.
Quel Tige? quel estoc, tant soit-il annobli
Pourroit de ces Aigneaux passer la renommée?
Leur gloire en l'vniuers est tellement semée,
Que le long cours des ans ne la met en oubly.
La deffuncte estoit donc de cette noble race,
Race noble en vertu, imitant ses ayeuls,
Ayeulx qui ont planté leur renom dans les Cieux,
Cieux qui l'ont conserué dedans leur vague espace.
Que pouuoit-il sortir d'vne si belle plante?
Sinon d'en voir germer vn admirable fruict,
Fruict assez recogneu par son diuin esprit,
Esprit qui rien que beau ne produit & n'enfante.
Voyons donc maintenant reussir les effaits,
Les effaits reüssir d'vne si belle cause,
Cause qui ne produit que des effaits parfaicts,
Parfaicts vrayement effaits, parfaicte estant leur cause.
On void les Elemens subtils, purs, & legers
Du centre, s'esleuer à la circonference:

Cette Dame guindoit en haut tous ses pensers,
N'aspirant qu'à l'honneur qui vient de la science.
On l'a veu par effect consacrant ses enfans,
Dés l'instant du berceau à la docte Minerue,
Iugeant tres-sagement que le sçauoir conserue
Nostre nom immortel, mal-gré le cours des ans.
Ceste Dame iamais ne fut ambitieuse,
De voir aux dignitez ses enfans les premiers,
Mais mille fois plustost elle estoit desireuse,
De voir dessus leur front d'Apollon les Lauriers.
Elle aymoit la vertu, elle abhorroit le vice,
Cherissoit son Mary, respectoit ses parens,
Honnoroit ses amis, aydoit aux indigens,
Seruoit aux Orphelins de fidelle tutrice.
S'il faut brusler son cœur du feu de charité,
Cette Dame sur tout en estoit enflammée,
Les pauures sçauoient bien qu'au temps de la cherté,
Elle appaisoit l'aigreur de leur dent affamée.
S'il faut son ame orner de toute pieté,
Seruir Dieu, l'honnorer, auoir tousiours sa crainte,
Ceste Dame en son cœur l'auoit si bien emprainte,
Que ses plus chers desirs n'estoient que sainteté.
Hé! qui pourroit nombrer mille perfections,
Et mille autres vertus qui honnoroient sa vie,
Plustost on compteroit de l'esté les moissons,
Et les fleurs qu'au Printemps decorent la prairie.
MVSE, arreste-toy donc, tu serois temeraire,
Ton Luth seroit trop bas, & trop foible ton chant:
Apprenez donc tous deux Muse, & Luth à vous taire,
Car la pensant loüer vous l'irez mesprisant.

SONNET PLAINTIF SVR LA MORT ET MALADIE de ladite Dame.

IE n'eusse pas pensé, Docte Epidaurien,
Qu'ayant par grand labeur penetré ta science,
Tu m'ays au grand besoin laißé sans aßistance,
Permettant qu'au Tombeau soit enclos tout mon bien.
Ie n'eußе pas pensé (ô fameux GALIEN)
Qu'ayant de tes secrets sçeu quelque cognoissance,
La parque eust neantmoins (mal-gré la resistance)
De cent remedes vains couppé le fort lien;
Dont l'estre maintenoit de ma mere la vie,
L'ayant (ô sort cruel) de ce monde rauie:
Que me sert HIPOCRATE *& son diuin cerueau?*
Que me sert-il d'auoir sa science choisie?
Puis que ie n'ay pas peu guarir l'hydropisie,
Qui en fin a conduit ma mere en ce Tombeau.

QVATRAIN SVR LA MESME.

La Mort ayant despit que ie sauuois la vie,
Par mon Art à ceux là lesquels alloient mourant,
Voulut pour se venger enclorre au monument,
Celle qui en naissant me l'auoit departie.



REGRETS FVNEBRES SVR LA MORT DE THOMAS MESGVET, SIEVR DE VAVBESnard, lequel s'estant embarqué sur l'Ocean pour aller aux Terres Neufues, fut par l'enuie des Mariniers ietté au profond de ses ondes.

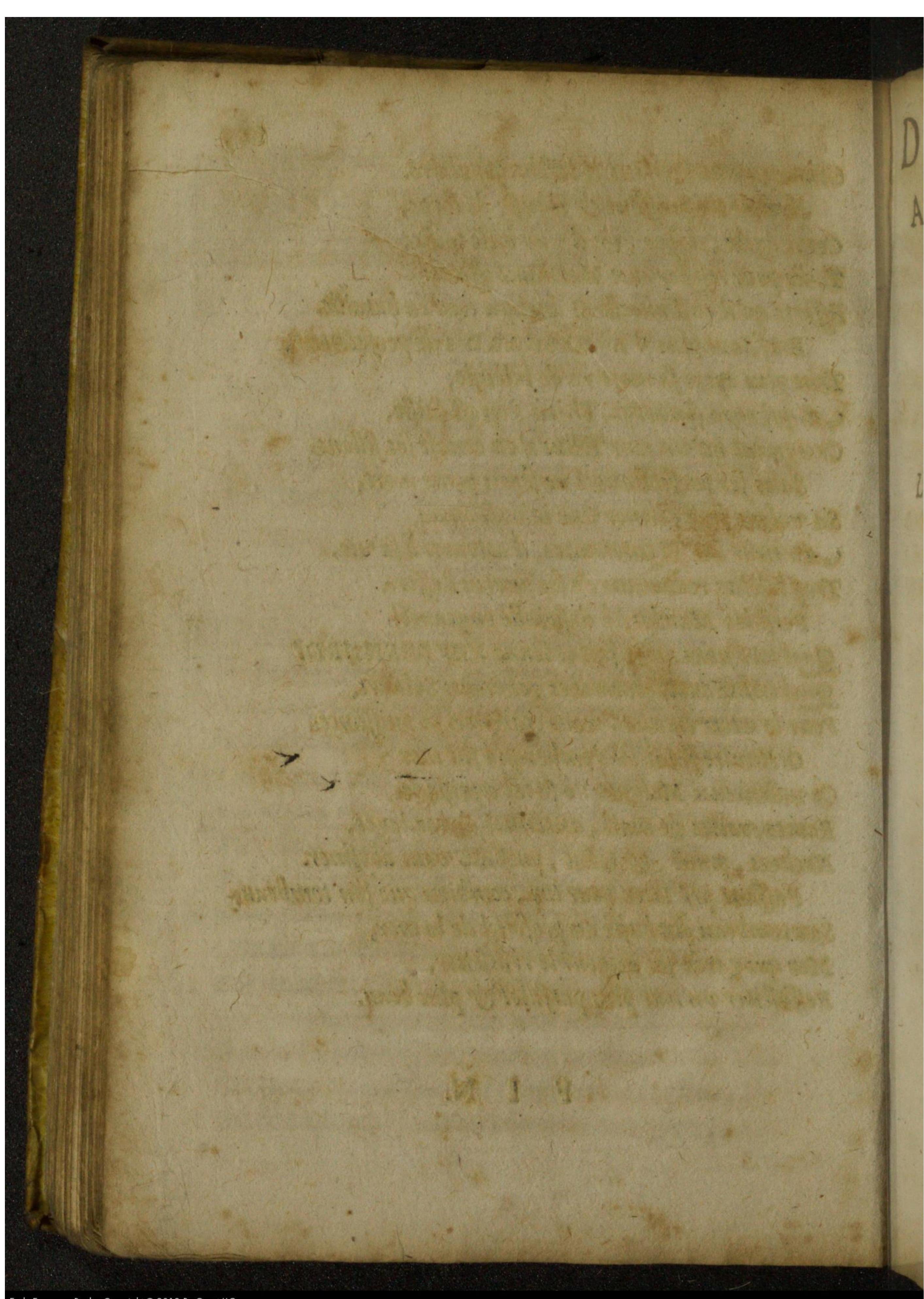
STANCES.

VAGABONDE *Thetis, faut-il que tu enserres,*
Enserre dans tes flots le corps de VAVBESNARD,
VAVBESNARD, *qui estoit vn courageux soldart,*
Soldart? non, mais vn Mars le foudre de nos guerres.
Las! Parque, falloit-il en l'Auril de ses ans,
Ans tous pleins de vigueur, luy accourcir la vie,
Vie, helas! qu'il eust mise en seruant sa patrie,
Patrie ayant besoin de tels hommes vaillants?
Neptune, falloit-il dans tes humides flots
Esteindre ce flambeau au poinct de son Aurore,
Ce bel Astre Virois qui commençoit encore
A ietter ses rayons & respandre son los?
Il auoit l'esprit vif, & le cœur genereux,
Genereux, plein d'honneur, desireux de la gloire,
Gloire où vont aspirant les hommes courageux,

Coura

Courageux mesprisans le lasche populaire.
Il estoit trespuissant & robuste de corps,
Corps agile, dispos, & d'vne belle taille,
Taille pour resister aux Martiaux efforts:
Efforts qu'il eust monstrez quelque iour en bataille.
Bref, tant plus VAVBESNARD *a de perfections,*
Tant plus apres sa mort y a de ialousie,
A qui aura son corps, Thetis s'en est saisie,
Craignant qu'vn iour Tellus n'en ornast ses sillons.
Sans ses perfections il ne seroit point mort,
Sa valeur feist germer vne ialouse enuie
Au cœur des Nautonniers, d'attenter à sa vie,
Trop lasches redoutans de ses vertus l'effort.
Perfides Matelots! ô desloialle engeance!
Quel tort vous auoit fait ce ieune VAVBESNARD?
Quel crime auoit commis ce genereux Soldart,
Pour le ietter en mer? vous craignez sa puissance.
O Nauire fatal, où s'embarqua sur mer
Ce valeureux Mesguet : ô fatal equipage,
Rames, voiles & mail, antennes & cordages,
Nochers, prouë, & tillac, puissiez vous abysmer.
Passant, pri' Dieu pour luy, combien que son tombeau,
Son tombeau soit basty au profond de la mer,
Mer qui garde ses oz pour le resusciter,
Ressusciter vn iour plus parfaict & plus beau.

FIN.



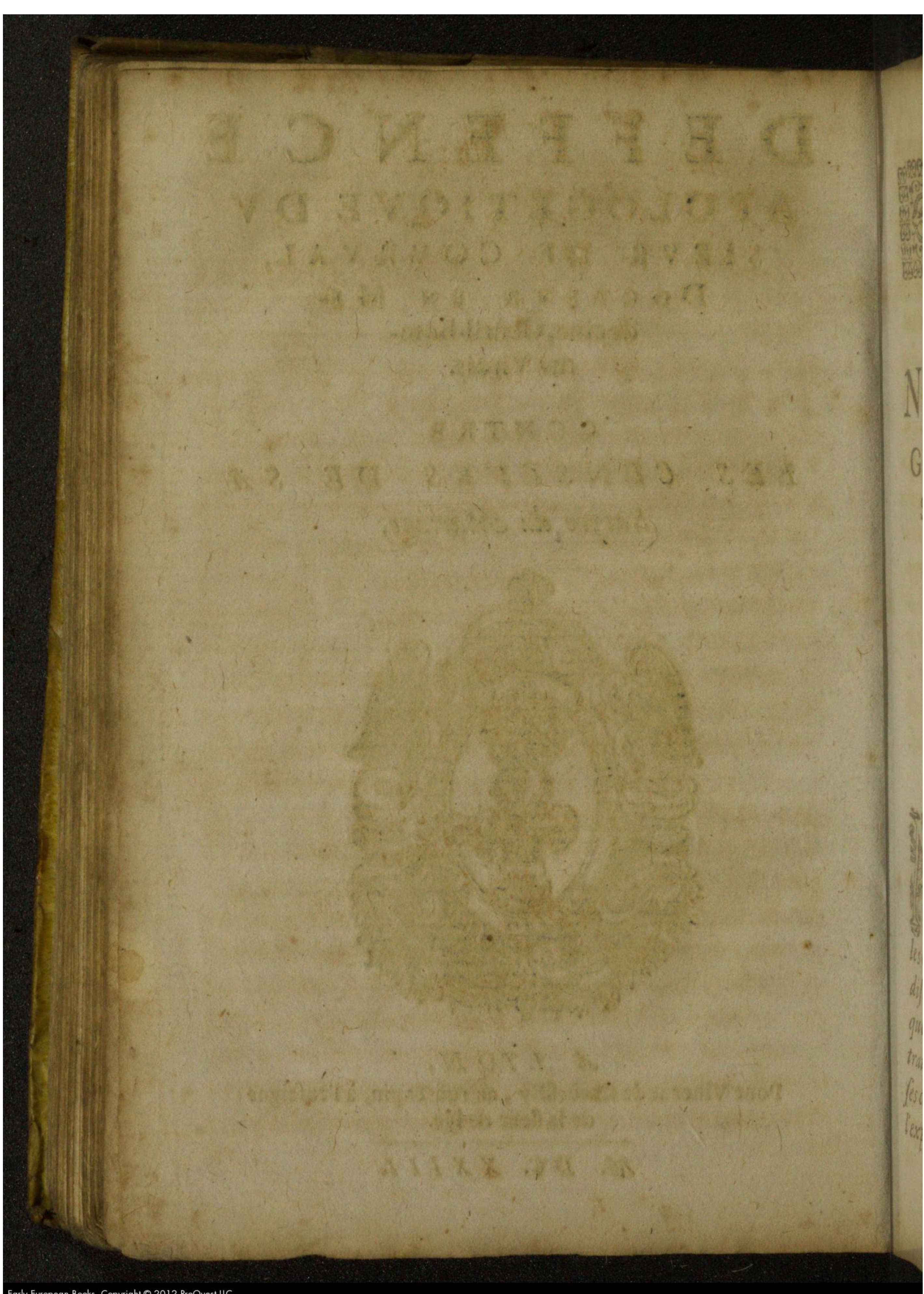
DEFFENCE APOLOGETIQVE DV SIEVR DE COVRVAL, DOCTEVR EN MEdecine, Gentil-homme Virois.

CONTRE *LES CENSEVRS DE SA Satyre du Mariage.*



A LYON,
Pour Vincent de Cœursilly, en ruë Tupin, à l'enseigne de la fleur de lys.

M. DC. XXIII.





A NOBLE HOMME GVILLAVME ANEFRIE, SIEVR DE CHAVLIEV, CONSEILLER DV ROY en ſa Cour de Parlement à Rouën, & Commiſſaire aux Requeſtes dudit lieu.

MONSIEVR,

Voyant tant d'Ariſtarques Cenſeurs, & de Zoiles enuieux, s'efforcer par l'eſclair & le foudre de leur meſdiſance, d'eſcrazer & eſtouffer dés le berceau, ſi peu d'enfans que ma Muſe peut produire & mettre au iour: I'ay eſté contraint (pour arreſter le foudre & les orages de leur furieuſes calomnies) de dreſſer ceſte deffence Apologetique, pour l'expoſer au Public: Et ne ſçachant de quel pauois la couurir

contre l'effort, la violence, & la rage de ces Sycophantes calomniateurs. I'ay pris la hardiesse de mendier vostre secours, tanquam, βωμοσ, φευξιμος, *vous supplier luy seruir de bouclier & rempart asseuré contre les traicts empoisonnez de la mesdisance, & luy faire voir le iour souz vostre adueu & authorité. Vous, di-ie, que ie recognois esleué en ce haut Solstice d'honneur, comme l'vn des principaux Ministres, de ce sacré Temple de Themis, ce grand & auguste Parlement de Normandie, dans lequel vous faictes iournellement paroistre, en l'administration de la Iustice, la grandeur de vostre esprit, l'excellence de vostre memoire, la solidité de vostre iugement, & la grauité de vostre maintien. Quel plus ferme bouclier & asseuré rempart eusse-ie peu choisir, pour garentir & deffendre ceste Apologie de la dent venimeuse de l'enuie, & des fleches acerées de la calomnie, que l'esclat & le lustre de vos vertus, la puissance de vostre authorité, & la reputation de vostre Nom? que chacun adnouë & confesse estre le flambleau de nostre Viroise Patrie: Ce que ma Muse publie en ces vers:*

Ainsi que nous voyons les petits feux celestes,
Venus, Mars, Iuppiter, & les autres Planettes
Mendier leur clarté du Soleil lumineux:
Nostre patrie ainsi tire de vous sa gloire,
Vous estes le flambeau & l'Astre qui l'esclaire,
Grauant par vos vertus son los en mille lieux.

Quel temeraire & effronté mesdisant osera donc leuer la paupiere de sa presomption, pour morguer ou censurer ce petit

tit discours, estant en la protection & sauue-garde de vostre Nom? Nul (que ie croy) ne sera si osé, s'il ne desire rencontrer dans le brillant esclair de vos vertus, le foudre de sa ruyne. IetteZ donc (s'il vous plaist) vn rayon de vostre bien vueillance sur cette deffence, autrement son principe seroit sa fin, & feroit les funerailles de sa naissance: Du contraire, si vous la daignez regarder d'vn bon œil, & l'aduouër pour vostre, ceste seule faueur luy seruira de gloire, excitera ma Muse, & haussera mon courage à produire des effects capables de vostre desir & dignes de vos merites. Sur ceste esperance, ie demeureray,

MONSIEVR,

Vostre affectionné Seruiteur,
COVRVAL MEDECIN.



AVDICT SIEVR DE CHAVLIEV.

STANCES.

SAns preuue, & sans repos, quelque fascheux orage,
Sur ma Poëtique Mer sa fureur va greslant,
Et mon fresle vaisseau, dans ce peril flottant,
N'attend qu'vn prompt secours, ou qu'vn prochain Naufrage.

Beau Soleil rayonneux dißipe ces nuages,
Chasse, docte CHAVLIEV, cet orageux meschef,
Haste-toy bon Neptun pour secourir ma Nef,
Et ie te dediray, le Mas & les cordages.

DEFFEN



DEFFENCE APO-LOGETIQVE.

AYANT esté aduerty enuiron le temps que les febues estoyent en fleur, que quelques Cerueaux desmontez, & iugemens mal tymbrez, saisis d'acrisie, & de terreurs Paniques comme autrefois Aiax, faute d'auoir esté en Antycire chercher de l'Elebore pour guarir leur cerueau lunatique & perclus, & poussez d'vn enthousiasme, qui accompagne les genetz d'Arcadie, & d'vne maudite enuie qui leur plombe & iaunist le front, s'estoient iettés comme à la desesperade, & à corps perdu, sur ma Satyre Menippée du Mariage n'aguere mise en lumiere, & vomy contre icelle le noir venin de leurs Censures, faict iouër tous les resforts de leur esprit, pour tascher d'y trouuer quelque occasion de reprise, les vns blasment le style, les autres morguans le sens, qui les rimes, qui le subject d'icelle, & tous ensemble ioincts se sont efforcez par toutes sortes de ruades & cruelles morsures de la deschirer, & terrasser, ne sçachant en quelle coquille tremper, ny quelles couleurs broyer pour la depeindre & griffonner à leur fantasie, selon que les

boüillantes vagues de leur esprit bouffi d'orgueil, d'enuie & de rage les transporte.

Hos miserè cæcos vesana Φιλαύτια *reddit*
Insani credunt cuncta licere sibi;
Improba cum stolidas vexat vesania mentes
Vndique se primas obtinuisse putant.
Atque Theonino corrodunt omnia dente,
Clamoso infestant turpiter ore probos.
Tum frontem caperant, liuore vorante medullas
Oßibus illæsis, ah dolor iste grauis,
Deblaterant rabidè quidquid mens suggerit atra,
Effundit virtus lingua preterua suum.

I'ay pensé qu'il estoit necessaire de dresser ceste deffence, pour arrester les fougues effrenées de ces Sycophantes calomniateurs, lesquels plus armez d'ignorance & d'enuie que de doctrine, deschirent trop effrontément ma Satyre. Seroit il bien possible de demeurer ferme & insensible parmy ces brauaches & effrontez Censeurs, & faisant de la Cane aduouër par vn silence le cours de leurs sottes & ridicules Censures. Non, non, il n'en sera pas ainsi. Ie suis cet Atys, qui voyant Cresus au hazard de sa vie, tira de la violence de son affection ces quatre paroles, *Ne le tuë pas, C'est mon Pere.* Ie suis encore cet Æglés Samien, qui muet se voyant priué du prix qu'il auoit merité à certain ieu recouura la parole. Il faut que ie parle pour repousser l'iniure calomnieuse, & la calomnie iniurieuse faicte à mon liure. Οὐδὲν ἢ τοῦ δικαιότερον ἀλλεξίαστε. *Nihil enim est iustius, quàm propulsare iniuriam.* Il faut que ie parle (di-ie)

pour tenir ma bride haute à ces Cheuaux eſchappez, & empeſcher que ces oyſeaux importuns ne vollent plus haut que la filliere; & que ie face comme le Cerf, auant que ces Serpens me piquent en plus outre, que ie les tire de leurs creux, les expoſe au iour, & les écraſe du pied à la face du Soleil. Il faut en vn mot que ie tire ces Limaçons de leur coquille pour les écarboüiller plus librement, ſans les permettre plus long temps ſe trainer ſur mes fleurs Poëtiques, de peur que l'impunité & la licence de ces Auortons Cenſereurs n'authoriſe dauantage leurs enuieuſes reprehenſions; ἡ πραότη αὔξει καὶ τρέφει κακίαν. *Leuitas improbitatem alit.* Conforme à ce que dit l'Italien. *El Medico pietoſo faciendo la piraga venenoſa.* Ce ſiecle eſt tellement depraué, que pluſieurs ſe trouuent tant iniques Cenſeurs des Oeuures d'autruy, que de premier abord, ſelon la paſſion, & l'enuie qui les excite, ils les condamnent, *Acutis naribus & caperata fronte.* On en void d'autres en ſecret & à couuert, qui s'eſcriment contre l'ouurage de ceux, dont ils n'oſeroient regarder le front ſans rougir. Et neantmoins ne ſe peuuent tenir de vomir ſecrettement la cholere, & la paſſion dont leur *Cyſtis fellis* regorge. Que ſi les ennemis deſcouuerts ne ſont tant à craindre & redouter que les ſecrets & coniurez, car de ceux-cy on ſe peut deffendre, des autres on ne ſe donne garde: Auſſi eſt l'offence faite ouuertement & à deſcouuert, plus aisée à ſupporter à vne ame genereuſe, que la detraction &

la mesdisance de celuy qui l'escorche & la deschire en son absence ; & voyant son ennemy en teste il peut sur le champ tirer sa raison de l'affront qui luy a esté faict, & ne le cognoissant ce luy est vne gesne qui l'afflige, & le bourrelle, *Nam infestiores insidiæ sũt, cum ne scimus cum quo nobis res est.* Le pere se ressent de l'iniure faicte à son enfant, l'Autheur ne peut souffrir le tort faict à son liure, qui est sa creature & son ouurage, il l'estime & la cherist comme le peintre, fait sa peinture. C'est pourquoy voyant vn affront insigne auoir esté faict à ma fille aisnée (qui est ma SATYRE) I'ay esté contrainct de recourir incontinent aux armes & à la plume ; pour entreprendre sa deffence, contre ces seueres Aristarques, ces effeminés Chastrés, *Qui neque facultatem, neque vim generatricem habent*, pour auoir esté nés sous l'horoscope infortuné, & la peruerse constellation du tiltre *de frigidis & malefaciatis quibus* θλάδιαν καὶ ἐκτλιμμένον καὶ ἐκτομίαν καὶ ἀπεσσασμένον. desquels dict le Poëte.

——sterilles moriuntur & illis
Turgida non prodest condita in pixide Ledæ.

faschés extremement de ne pouuoir pour leur incapacité & impuissance, engendrer aucuns enfans, remarquent auec des yeux d'Aspic, & de Taupe, les deffauts naturels qu'ils pensent estre en ceux, que les peres feconds peuuent produire, & blasonnent impudemment ma Satyre qu'ils trouuent deffectueuse, *tanquam octomestri partu nata.*

Vincere se credunt Lynces, peracutos visu
Lustrantes oculis, scripta aliena malis.

Vincunt heu vincunt, maculoſo tegmine Linces Cor(cutis vt næuis) improbitate ſcatet.

SI bien que ſi tels enuieux bauards auoient autant à commandement les ſources de l'eloquence, comme ils ont les torrens de paſſion, ne ſeroient-ils pas tombez tout ſoudain des deluges de Cenſures pour ſubmerger ma Satyre? Et que feroient-ils s'ils eſtoient doctes? puiſque remplis d'ignorance ils abayent & clabaudent auec tant de violence d'enuie & d'animoſité contre mes eſcrits, & me veulent noyer dãs vn verre d'eau, ou me foudroyer aux eſtincelles d'vn fuſil. Freſlons picquans, qui bordonnez inceſſamment autour de ma ruche, & ne faictes point de miel. Meſchantes cantharides, qui vous attachez ordinairement aux fleurs & aux roſes plus eſpanyes. Venimeuſes araignes, qui conuertiſſez le ſuc des plus delicieuſes fleurs en venin; Eſtomachz desbauchez, qui changez les viandes plus delicates en bile aduſte, corruption & cacochimie. Quel Tan vous excite? quelle Gueſpe vous pique le cerueau? Quel demon poſſede voſtre ame, & vous ſouffre en la poictrine? pour vouloir abyſmer & mettre à fonds, par les bruyans orages, & furieuſes tempeſtes de voſtre mediſance, ma Barque Satyrique nouuellement ancrée au riuage François. Non, non, il n'eſt pas en voſtre puiſſance, voſtre entrepriſe eſt vaine & temeraire. *At tanta rabie ſeruat Apollo ſuos.* Arriere donc pauure ignorans, *procul eſte*

profani. Retirez-vous chetifs Mirmidons, mal-heureux Therſites, vous n'eſtes point baſtans pour ſouſtenir le foudre de ma cholere, i'ay le courage trop grand & trop eſleué pour vous; puiſque i'ay les Muſes de mon party, leſquelles pour m'exciter à pourſuiure ma pointe me chantent ces vers.

Perge audacter tumidum blateronum ſpernere virus.
Liuorem creſcens gloria ferre ſolet.
Ἀμήχανεν ἐν ὑπραγίας φθόνον διαφεύγειν.

O damnable enuie, engeance des Demons, ſouffle de Belzebut, priſon de l'ame, gangrene des eſprits, chancre des Republiques, peſte de la vertu; C'eſt toy maudite qui as tant excité de grenoüilles du fangeux bourbier de l'ignorance, pour croüaſſer apres mes eſcrits: C'eſt toy, diſ-ie, qui as tiré tant de Hybous des noirs cachots de leur enuie, pour de griffe, & de bec, offencer ma Satyre.

Vſquequo liuor edax probitate verendos
Rodere, conſpicuáque, integritate viros?
Quid dirum tentas in eos diffundere virus
Mergere quos nunquam nulla procella valet?

Chenilles rampantes, qui vous efforcez de la dent venimeuſe de voſtre mediſance, de ronger & gaſter les printannieres fleurs, que les bruſques & chaudes vapeurs de ma Muſe ont n'aguere faict eſclorre, dãs le

le iardin de la France. Oyſeaux importuns & ſalles harpyes qui de voſtre bec empoiſonné voulez ſoüiller,& gouſpiller la netteté & pureté de ma moiſſon poëtique. Chauues-ſouris qui ne vollez que de nuict & à couuert, & n'oſez paroiſtre au iour,qui ne mettez rien en lumiere. Sortez à ce coup que l'on vous voye, *Lazare veni foras*, ne parlez plus par la feneſtre meſchans rimailleurs, ſortez Cherilles ignorans, *Rodomons* de l'Arioſte, Trazons de Terence, ſortez en campagne que l'on vous voye, la lice eſt preparée, les barrieres ſont dreſſées, les armes d'ancre & de papier ſont facilles à trouuer. Mais il m'eſt impoſſible de ſyndiquer ou cenſurer vos eſcrits, pour tirer ma reuēche de vous, car vous n'en faites point, comme i'ay deſia remarqué : Ie n'ay garde de vous aſſaillir & eſprouuer mes forces contre vous, car vous faites la Cane & n'oſez ſortir, voſtre poëſie eſt ἀόρατος ἀπερίγραπτος ἄτοπος. Et voſtre Muſe eſt *tanquam* λυπράγῃ, vous ne portez non plus de feuilles que de ionc, & ne produiſez non plus de fruict que les Cyprez, & neantmoins vous faites gloire de reprendre tout le monde : Mais auant que de reſpondre à ces bauards Ariſtogitons, & examiner les poincts principaux de leurs Cenſures, ie vous atteſte tous hommes doctes, car c'eſt à vous que ces Ariſtarques en veulent, ils s'attaquent finement à vous, & vous menaſſent des meſmes traicts, qu'ils deſcochent ſur mon petit poëme, ils eſpient vos eſcrits pour les torturer, & tourmenter,

de mesme façon qu'ils bourrellent ma Satyre. La querelle vous touche, si l'iniure faicte à vn du lignage se rapporte aux autres, & se faict ressentir à tous les parens, comme disent doctement les Iurisconsultes en la loy: *vt vim.ff.de Iustitia & iure*, vous qui estes liez auec moy, par le ferme & indissoluble lien des Muses, & dont le parentage s'accorde si bien & a vne telle Sympathie, manquerez-vous maintenant de fauoriser le party vostre parẽt? Que si vous doutez de mon droict, ie le rendray si clair & apparẽt, & en donneray vn fil si certain que i'espere qu'il vous conduira à la verité. Ce fil sera comme l'eau d'Esope, qui monstrera celuy qui a mangé la figue, ou bien plustost comme le miroir des Magiciens qui faict voir les choses occultes, ou la poudre du Secretaire Picolomini, qui fait paroistre sur le papier les lettres secrettes qu'on y a escrites, en vn mot vous fera cognoistre de quelle animosité mes enuieux ont procedé à la Censure de mon petit liuret. Ils ont donc commencé si tost que le Soleil de ceste nouuelle Impression de Satyre a rayonné, à leuer leur nez de Rhinoceros, monstrer les feuilles de leur passion, & pousser hors la puãte fleur de leur enuie. Adressans les premiers traicts de leurs Censures, au front & à la teste de ma Satyre, s'escrians comme Maniaques que i'auois erré & bronché au premier pas, & que la faute estoit insigne & remarquable d'auoir ioinct vn nombre singulier auec vn pluriel. O effronterie, ô ignorance trop insupportable

de

de gens peu verſez en la poëſie Françoiſe. O trop ſeueres Cenſeurs, qui d'vn ſuperbe ſourcil, & d'vne boutade de Charlatan, enflez du leuain de voſtre auctorité, voulez oſter & abolir la liberté ordinaire aux Poëtes entre tous eſcriuains de retrancher quelquefois vne lettre ſoit pour le cezure contrainte, ou la rime forcée. Ce que tous les nourriſſons des Muſes qui font profeſſion de toucher la Lyre Phœbeenne confeſſent: Comme meſme l'Autheur de nos Vaux de VIRE: homme docte & extremement bien versé en la Poëſie Latine & Francoiſe a recogneu aſſeurant en bonne compagnie que c'eſtoit vne licence poëtique: En vn mot pour effacer de leur ceruelle, toute eſtiomenée de paſſion, & gangrenée d'enuie, ceſte opinion ridicule. Que diront-ils, ſi ie leur monſtre en quatre ou cinq endroits des œuures poëtiques de ce grand Archipoëte l'Homere, & le Pindare François Ronſard, vn nombre plurier auec vn ſingulier par ſyncope de lettre, à la fin d'vn vers. Ils demeureront eſtonnez comme fondeurs de cloches, ou bien *Reſtandos ſtupefatos, come li peſci cauato fuor de l'aqua.* S'ils me diſent qu'il ne m'eſt pas loiſible, d'vſer de telle licence, & que *nobis non licet tanta vti licentia, qui Muſas non colimus tam ſeueriores.* Ie leur reſpondray que *malo cum Ronſardo errare quam cum Sycophantis ipſis rectè dicere.* Et qu'il m'eſt permis à plus iuſte occaſion de l'imiter: & de l'enſuiure en ſa licence, pluſtoſt qu'vn tas de petits poëtaſtres &

poëtil

poëtillons, rimasseurs qui ne font rien qui vaille, & troublent du fangeux lymon de leur ignorance les clairs ruisseaux d'Hypocrene.

Voila le suc & le vif argent de leur premiere Censure, qui monstre euidemment combien la passion de ces mesdisans est affamée, de faire curée de si peu de chose: Au second escadron de tels Poëtastres Censeurs, s'est trouué vn certain Momus, lequel s'estant venu ioindre à la meslée, a affusté & poincté les canons de sa reprehension, pour battre à fleur de terre & en courtine, les rimes de mon petit poëme, lesquelles luy ont semblé (à ce qu'il dit) vn peu maigres & mal assaisonnées, pour n'estre toutes à quatre lettres, ainsi qu'il les desire, asseurant impudemment qu'elles estoyent incapables pour leur pauureté, de tenir rang en vn poëme imprimé: Va pauure & miserable rimailleur, auec tes rimes à quatre lettres, tu n'as garde d'en faire à moins, car tu ne composes que de vieilles rapsodies, ferrailles, & trudaines pour entretenir les vielleurs au fonds d'vn Cabaret. Il t'est aysé sur quelque chetif sizain d'en faire à quatre, mais s'il y a de la rime, il n'y aura point de raison, point de suc ny de substance. Les rimes seules sont aysées, il n'y a maintenant si petit laquais ou gojat à la Court qui ne se mesle de rimailler. Et neantmoins quoy qu'on veuille dire, ce Censeur à double rebras, & à fer esmoulu, il ne se trouuera peut-estre point sur deux mille vers qui sont en ma Satyre, quinze ou vingt vers tout au

plus,

plus, dont les rimes ne ſoyent à trois ou quatre lettres ſelon l'ordinaire. Tu es donc par trop delicat en rime, auſſi ne feras-tu rien qui vaille en proze, ie te conſeille de rimer deſormais, car ta proze eſt ſi mal faicte qu'on ne trouue en la tiſſeure & pourfilleure de quelques eſcrits en cayer que tu as dictés (dont tu ne te meſle pas ſouuent, car tu es vn Aduocat de Pilate & à ſimple ſemelle) rien qu'vne confuſion de raiſons, importunité de redites, & vne preſſe de pieces mal liées, & attachées comme ſerres de Galeace à gros cloux de fer, par force, non ioinctes par le glutineux, & ferme cyment d'vne doctrine ſolide, & ſi en outre ce ne ſont que fripperies & deſpoüilles d'autruy, dont tu braues comme la Corneille d'Eſope, leſquelles s'il falloit rendre tu demeurerois tout nud, *Mouerit Cornicula riſum, ſuis nudata coloribus.*

En ſomme tes eſcrits monſtrent aſſez quelle eſt ton inſuffiſance & incapacité.

Ritè docere alios pulchrum eſt, nec carpere quenquam.
Ne arguat Actorem culpa reflexa ſuum;
Nam quis labe caret.

Mercure ne ſe faict pas de tout bois, tout le monde n'eſt pas capable de reprendre vn œuure, il faut que ce ſoyent de grands eſprits, & qui ayent bonne prouiſion de ſcience dans leur ceruelle,

tu es

tu es donc encore trop ignorant pour vouloir reprendre & controler ceux, lesquels malgré ta mordante enuie, ombragent leur front des lauriers de Phœbus: Adresse toy seulement aux Rimeurs; & faiseurs de ballades tes semblables, de peur qu'en reprenant autruy, tu ne descouures d'auantage ton ignorance, *& indicio tuo tanquam sorex pereas.*

Namque(dit vn Ancien) *alios lacerans, lacerandum se ipse propinat.*

Vexat enim Authorem lingua proterua suum.

Ne deurois-tu pas donc rougir de honte, d'auoir si mal à propos, & sans subject, censuré mes rimes, & quelle excuse pourras-tu prendre sinon que *qui semel verecundiæ fines transierit, oportet eum benè & nauiter esse impudentem.* τῦ ἅπαξ ἵπαρτο μέτρον ὅρος τῦ δειῦ ἐστιν. Ils ne se sont point cõtẽtez d'abayer le sens, & mordre les rimes de mon petit poëme: Mais pour monstrer que leur passion est vn Labyrinthe sans issuë, & sans fin, ces Censeurs ont fait vne autre saillye pour s'attaquer à l'estoffe & au subject qu'ils disent estre trop lascif & effeminé, voila le gibet de leur chasse, le cor & le cry de leur derniere censure. Or pour renuerser cette forte machine bastie & affutée à la ruine toute euidente de ma Satyre: Ie fais iuge tous hommes doctes, qui ont l'esprit releué, le iugement solide, & non preoccuppé d'aucune passion, s'il est possible de blasmer la lasciuité sans vser de termes propres & essentiels pour vn tel subject. Ce grand Prince des Poëtes Latins Virgile, qui pour sa

chasteté

Si ſint molliculi, ac parum pudici,
Et quod pruriat incitare poßint.

Ie ne dois donc point eſtre accusé ny repris d'impudicité, ſi pour deteſter telles laſciuetez ie donne carriere à ma plume, & laſche les reſnes à ma Muſe pour la laiſſer poſtillonner quelquefois dans le champ de Cypris.

——— Pictoribus atque poëtis
Quidlibet audendi ſemper fuit æqua poteſtas.

Et comme dit noſtre Poëte François,

Ie dy le mot pour rire, & à la verité
Ie ne loge chez moy tant de ſeuerité.
Laſciua noſtra Muſa eſt,
Attamen vita proba.

Reſte à reſpondre à ceux qui liſans ma Satyre auec plus de paſſion & d'ignorance que de iugement, diſent que ie faicts tort aux Dames & Damoiſelles: O groſſes beſtes d'Arcadie qui n'auez pas l'eſprit de conſiderer.

Que le pacquet s'adreſſe aux Putains amoureuſes,
Non aux Dames qui ſont chaſtes & vertueuſes.

Leſquelles opposées aux laſciues & desbauchées, paroiſſent ainſi que le Soleil entre les petits feux celeſtes, ou comme vn clair Diamant entre les happe-

lourdes. Ma Satyre eſt donc pluſtoſt à l'honneur & à la gloire des chaſtes, qu'à leur blaſme & confuſion, puis que la blācheur de leur chaſteté brille & eſclate dauantage par ſon contraire, ſuiuant le dire du Philoſophe, *cōtraria inter ſe oppoſita magis eluceſcūt.* C'eſt donc en vain que ces ignorans enuieux leur perſuadent le contraire. Mais s'il ſe trouue quelque brebis galeuſe parmy le trouppeau qui en vueille former plainte au Bureau des Dames, pour en tenir procez, ie luy conſeille de ſe faire declarer Putain publique, auant que d'intenter aucune action contre moy, qui pour rien du monde ne voudrois offencer l'honneur des pudiques & chaſtes Dames, ma veine Satyrique eſtāt vne drogue cauſtique, laquelle n'opere principalement que ſur les chancres & parties vlcerées; Et lors que ie deſpeins chaſque humeur ou temperament en ma Satyre, i'en eſcri ſelon ma profeſſion, comme en la deſcription de la ſanguine, i'entends la femme impudique qui participe de cet humeur, & ainſi conſequēment des autres humeurs. N'adiouſtez donc point de foy, s'il vous plaiſt, à ces langards enuieux, mes Damoiſelles, car ie vous honore trop, & vo⁹ porte trop de reſpect, pour vouloir breſcher & ruiner ma reputation d'vn acte tant indigne; Ains au contraire, ie deſirerois, s'il eſtoit poſſible, ſacrifier mes vers & ma plume à l'autel ſacré de vos diuines vertus, & entreprendre de tout mon pouuoir voſtre querelle, ſi quelque euenté, ou impudent poëtaſtre s'efforçoit en rimaſſant de vous offencer

offencer & ternir le luſtre & l'eſmail de voſtre brillante pudicité. Comme n'aguere i'ay fait paroiſtre contre ce monſtre eſceruele, ce Cerbere deſchaiſné, ce deſeſperé faiſeur de Paſquins, lequel fut tellemẽt rembarré par le foudre de mon Apologie, n'aguere imprimée à CAEN, que onc depuis n'a osé paroiſtre, & eſt demeuré enſeuely dans les abyſmes de ſa confuſion. Voila donc, Lecteur, les ſottes & ridicules Cenſures fondées ſur le ſablon mouuant de la paſſion, & de l'enuie de ces Rodomons, leſquels apres auoir rodé comme chiens au rouët, faict pluſieurs paſſades, tours & retours à l'entour de ma Satyre, ne ſçauent plus dequoy s'ayder, ils ont tiré iuſques à la derniere fleſche, & vuidé tout leur Carquois, ils ne ſçauent plus où ils en ſont, ny quel ſubject imaginer pour m'attaquer: leur cerueau leur a faict bãqueroute; le baſſin de ceſte deffence a euẽté leur ſappe, deſcouuert leur mine, & mis au iour leurs impoſtures. Ils ne ſçauent ſur quel pied danſer, de quel bois faire fleſches, ny à quel ſainct ſe vouër: Ils me font ſouuenir, les voyant ainſi eſtonnez, ce que dit l'Arioſte.

Come Naue che vento de la riua,
O qual'ch a'ltro accidente habia diſciolta
Va di Noechiero, & di gouerno priua
Oue la porti, ô meni il fiume in volta.

Leur iugement eſt eſtropiat, leur eſprit ſe porte en eſcharpe, & croyez que *Il Segnor Dotour de la Paleſtrina,*

ſupremo rinouatore di tutte la ſcientie , *dottrine é lettere*, ne fit onc en ſa vie tant rire d'auditeurs à l'Hoſtel de Bourgongne à Paris , que ces Charlatans Cenſeurs donnent ſubject de rire par leurs ſottes & ridicules reprehenſions:Si bien que nous n'auons plus de beſoin en ces quartiers d'attendre le retour du ſieur du Mortier,Comique Bouffon, pour deſcharger noſtre ratte , & chaſſer noſtre melancholie à force de rire. Ces *Zanis cornuto* , ces ignorans repreneurs me ſeruiront d'Apozeme pour ce ſubject. Mais à quoy faisie vn ſi long diſcours pour me deffendre , & fermer la bouche à ces Sycophantes , veu qu'il eſt impoſſible de pouuoir plaire à tous , & contenter tout le monde , & qu'il n'y a celuy ſur lequel ces Ariſtarques ne drappent.

Πολλῖς μὲν ἀντιλέγειν μὲν ἔθος περὶ πάντος ὁμοιως
Ορθῶς δ' ἀντιλέγειν οὐκετὶ τοῦ τεύ εθος!
Και προς μὲν τούτους ἀρκεῖ λόγος ὡς ὁ πάλαιος
Σοὶ μὲν ταῦτα δοκοῦντ᾽ ἐσιν ἔμοὶ δε ταδε.

De contredire en tout, vn chacun s'accouſtume,
De contredire à droict , on ne ſçait la couſtume,
En cecy me ſuffit le Prouerbe ancien,
Là tu prens ton plaiſir , icy ie prens le mien.

La preuue en eſt authorisée chez vn autre Ancien Poëte Grec (parlant en perſonne d'vn Capitaine) dont ie ne citeray que la traduction en François, de peur d'eſtre trop long.

Il n'eſt

Il n'est si braue chef, ou prudent Capitaine,
Qui puisse plaire à tous ceux qu'il guide en la plaine,
Veu que le grand Iupin, qui est plus fort que moy,
Soit qu'il pleuue sur nous, ou nous monstre l'effroy,
D'vne grand' secheresse; à peine peut complaire
En esgal à chascun, s'il vouloit ainsi faire
Que l'homme disputast par raison contre luy, &c.

Ce seroit donc en vain que l'homme s'efforceroit d'y vouloir paruenir; puisque le grand Olympien porte fouldre ne le peut faire, τό γὰρ, πολλοῖς ἀρεσκοντοῖς σοφοῖς ἐςιν ἀπαρέσκειν, volontiers qui veut plaire à plusieurs, desplaist aux doctes & aux sages. Ronsard mesme qui à esté le plus grand Poëte qui ait iamais escrit en François, preuoyant bien quelle difficulté il y auoit de pouuoir plaire à tous, desiroit que ses doctes escris ne veissent point le iour, lors que par vne Prosopopée, il parle à son liure qu'il nomme son fils, en l'Elegie liminaire du second liure de ses amours en ses mots.

Mon fils si tu sçauois ce qu'on dira de toy
Tu ne voudrois iamais desloger de chez moy
Enclos en mon estude; & ne voudrois te faire
Salir, ne fueilleter, des mains du populaire.

Et vn peu au dessouz.

Tu seras tous les iours des mesdisans moqué
D'yeux & de hausebecs, & d'vn branster de teste, &c.

Ce n'est donc pas chose nouuelle, que de voir tant d'Aristarques choquer & censurer tout le monde par leurs enuieuses reprehensions, non plus que de voir les mesmes censeurs, estre eux-mesmes repris & auoir beaucoup d'Antagonistes. Petrus Nannius a depraué quelques lieux de Tite-Liue & de Ciceron, Properce est contr'rollé d'Angelus Politianus. Cicerō de Petrus Victor: Pline de Turnebe, de Hierosme, Mercurial & de Lusinius: Lycophron, Lactāce, Firmian, & Calimachus de Cantherus: Martial de Calderinus: Iules Cæsar d'Otoman: Sigonius donne la tourture & la gesne à Plutarque & à Quintilien. Voyez si Lilius Gregorius Giraldus en son Dialogue des Poëtes Latins, & Iules Scaliger en son Critique ont espargné vn seul Poëte tant ancien que moderne, sans le censurer, ou luy donner quelque attaque? Ce grand Ronsard (duquel ie viens de parler) Prince des Poëtes François, l'ornemēt non seulement de la France, mais de tout l'vniuers, n'a peu luy mesme euiter les sagettes de la cēsure. Car soudain qu'il eut fait imprimer ses amours, & le quatriesme liure de ses Odes, on veit au mesme temps vne brigade de petits muguets frisez, & rimeurs de Cour, qui pour faire vne ballade & vn rondeau auec le refrain mal à propos, s'imaginent auoir seuls merité les Lauriers de Parnasse. Le chef de ceste bande estoit Melin de S. Gelais, qui pour auoir quelque chose plus que les autres, auoit acquis beaucoup de reputation enuers les grands, & principalement au-

pres

pres du Roy, s'efforçoit par enuie de troubler l'eau Pegazine à ce nouuel Apollon, ayant l'ame touchée de tant d'enuie & de presomption, que d'oser blasonner & reprendre les œuures dudit Ronsard aux yeux de sa Majesté pour le rẽdre odieux. Mais quoy? vn grand Poëte comme luy ne deuoit pas auoir moins de Zoiles qu'Homere & Virgile; puis qu'il deuoit succeder à pareille gloire: Oyons ce qu'il en dit en quelqu'vne de ses Odes.

Escarte loing de mon chef
Tout mal-heur & tout mechef,
Preserue moy d'infamie,
De toute langue ennemie,
Et de tout acte malin,
Et fay que deuant mon Prince
Dor-nauant plus ne me pince
La tenaille de MELLIN.

Ses enuieux disoyent que ses escrits estoient tous farcis de venterie, d'obscurité, de nouueauté & de Rodomontades, le renuoyans bien loin auec ses œuures Pindariques, tournans le tout en rizée & moquerie, dont est venu le prouerbe, il veut Pindariser; mais oyons le se plaindre luy-mesme, il aura bien meilleure grace.

Mais que ferai-je, à ce sot Populaire
A qui iamais ie n'ay sçeu plaire

Ni ne plais, ny plaire ne veux.

Et puis,

L'vn crie que trop ie me vante,
L'autre que le vers que ie chante,
N'est point bien ioinct, ny bien rimé.

Escoutons-le encor adresser ses plaintes à Pontus de Tyard excellent Poëte de son temps, au premier Sonnet de ses amours de Marye.

———— Dy moy que doi je faire
Dy-moy, car tu sçais tout, comment dois-ie complaire,
A ce Monstre testu, diuers en iugement
Quand ie tonne en mes vers, il a peur de me lire:
Quand ma voix se rabaisse, il ne fait qu'en mesdire:
Dy moy de quel lien, force, tenaille, ou cloux
Tiendray-ie ce Prothé qui se change à tous coups.
TYARD *ie t'entends bien, il le faut laisser dire,*
Et nous rire de luy, comme il se rid de nous.

Si cet Oracle & ce Soleil de Poësie a esté repris & blasonné, que sera-ce que de nous autres, qui comparez auec luy n'auons non plus de proportion & d'Analogie qu'il y a entre le ciel & la terre. Il ne faut donc point s'estonner si i'ay esté repris apres ces grandes lumieres de Poësie. Mais tout ce qui me fasche dauantage, c'est de me voir censuré & repris

par

par des gens du tout ignorans, qui comme les faucilles de Beausse, n'ont que le bec. *Literásque primoribus tantum labris degustarunt.* Belles happelourdes, Asnes d'Apulée, Veaux dorez à simple fueille, desquels si vous deschargez l'esclat & la superficie, vous ne trouuerez que du bois. Semblables encore à l'escume qui flotte sur les ondes de l'Ocean, laquelle semble de loin, & à l'œil, de l'Ambre-gris, mais si on s'approche de pres, & qu'on la touche de la main on ne trouue qu'vn excremẽt. Vous diriez neantmoins à les ouyr cajoller, que ce soyẽt des saincts Thomas en Theologie, des Fernels en Medecine, des Cuias en Iurisprudence, des Euclides en Mathematiques, de Turnebes, des Lambins en humanité: Encore que ce ne soient que Charlatans & faiseurs de Rodomontades, desquels la plus haute & sublime science n'a point passé, ny penetré plus auant que la Rethorique, ou à tout rompre, les Cathegories d'Aristote, encore bien maigrement: & cependant ils se meslẽt effrontément de scindiquer & censurer tout le monde. *Triuiales isti scire se omnia putant, & Authorum scripta acerrimè, ac insolenter reprehendunt: ac vt videantur docti coram ignaris atque adeò mulierculis ipsis Latinũ aliquod verbum passim eructant.* Tant y a que ces Rollans ont bien trouué leur Roger, qui leur donnera le Cartel de deffy quand ils voudront, auec telles armes & en tel gẽre d'escrire qu'il leur plaira choisir, soit en vers ou en proze, en langage Grec, Latin, Italien ou François. *Insurgat igitur audacissima reprehenso-*

rum & inuidorum turba, & tanquam fortißimi Athletæ in arenam Palestricam mecum descendant. Alors ie pourray dire auec vne belle asseurance.

Τῶ μοῖ δ' ἔγχεα τ' ἐστι καὶ ἀσπίδες ὀμφαλόεσσαι
Καὶ κορυθὲς καὶ θωρήκες λάμπρον γανοῶντες.

Id est,

Et mihi sunt hastæ, teretes, clypeique rotundi,
Tum Galeæ, tum Thoraces procul igne micantes.

Mon pauois est assez fort pour soustenir & faire reboucher toutes les sagettes acerées que ces nouueaux Parthes Censeurs me voudroient descocher à couuert & en fuyant (comme est leur coustume.) Et s'il est besoin d'arbitres, ie prendray la hardiesse de choisir pour parrains de la lice & iuges du cõbat, les sieurs des Iueteaux, Malerbe, & Bertaut, lesquels sont autant de Soleils d'Oracles, & de lumieres de doctrine & de science pour l'ornement, non seulement de nostre NORMANDIE, mais de toute la France, ou bien tels autres que ces enuieux Zoiles voudront choisir, estant tout prest de porter l'esponge sur tous les traicts que l'on trouuera difformes en mon tableau (qui est ma Satyre) que i'ay exposé à la veuë du public, ne desirãt rien auec plus d'affection que de voir donner la touche, mettre le ciseau en ma petite piece, pour sçauoir si elle est de bon alloy, & s'il la faut point enuoyer au billon pour la refondre de noueau; pourueu que ce soit par des bons

orphe

orpheures, ou Alchemistes experimentez, non par Charlatans ignorans, enuieusement passionnez, & passionnemẽt enuieux, lesquels ie ne voudrois pour rien cognoistre pour iuges de mon Poëme, ny encor moins entrer en lice, ou me presenter à la barriere auec eux, pour m'estre totalement inferieurs, veu mesme que la vengeance qui se prend d'vn ennemy lasche, & qui n'est point esgal en forces, ny bastant pour soustenir l'effort de son puissant aduersaire, est tousiours iniuste & indigne d'vn cœur genereux, γενναῖον δέ ἐστι τῆς ὁμοίους ἀπὸ τῶν ἴσων τιμωρεῖσθαι. *Generosum est pares à paribus expetere vltionem.* Ie me ferois donc tort & aurois l'ame trop basse & rauallée d'entrer en contestation auec ces ignorans, lesquels sont trop bas en couleur, & traicture des bonnes lettres, pour me tenir teste, & iuger d'vn œuure s'il est bien ou mal fait. Mais s'il se trouue d'aduẽture quelque Antagoniste plus docte, plus courageux & suffisant qu'eux, qui vueille entreprendre leur querelle, & maintenir leur ignorance, ie le prieray de se renger au combat, & se mettre en desmarche: & lors ie m'apiresteray, auec vne belle & gallante resolution pour le soustenir, & souz-scriray librement au Cartel de deffy ou appel, qui me sera fait pour ce subject, sans poltronniser, ou feigner du nez. Pour le moins ie m'ayde bien de l'arc, ayant eu pour maistre & Pedagogue dés mon ieune âge l'Archer Pythien, qui me fait esperer de tirer si droict en ce combat literal, que comme Alcon i'occiray tous ces Serpens sifflans, en-

tortillez

tortillez à l'entour de mon enfant (qui eſt ma SATYRE) voire ſi dextrement,& auec des traicts ſi ſubtils, qu'ils bleſſeront droict à la gueule toutes ces groſſes beſtes qui s'efforçent d'engloutir & deuorer mon fruict. Mais il eſt temps deſormais de ſonner la retraicte, & faire fin à ceſte deffence, puis que i'ay ſuffiſamment reſpondu aux principaux poincts, ſur leſquels mes Zoiles enuieux auoient formé leur ridicules & chymeriques Cenſures. Il faut minuter mon congé, & prendre ma vollée ailleurs, pour ne plus ſeruir de pinçeau à couleurs ſi deſagreables, ny de trompette à publier l'effronterie;l'impudence & la ſottiſe de ces Critiques Cenſeurs. C'eſt trop prodiguer d'ancre & de papier pour reſpondre à des ignorans.C'eſt fait,ils ſont vaincu,,ils n'oſent paroiſtre, ny regarder les rays eſtincellans de cette deffence,qu'en ligne oblique;tout autre regard leur ſeroit perilleux.La honte, la crainte & le deſdain leur fait baiſſer le front, Τὸ αισχρον ψυχιν πελέτος υπεση. Leur fuite les condamne : *fatetur facinus is qui iudicium fugit.* Ie les voy maintenant hors d'eux meſmes,tombez comme en deſeſpoir, & furieuſe Manie. Cette Apologie (à ce que ie croy) leur ſera plus difficile à ſupporter, qu'à Bupale les vers d'Hypoponax,& les vers Iãbiques d'Archiloch à Lycãbe, tant elle leur ſemblera faſcheuſe,& de dure digeſtion, *inuide ergo.*

Sicupis vt præſens tibi ſit Medicina dolori,
Liuori diſcas ponere fræna tuo.

Et

Et pour toute cõclusion, ie ietteray cet oz à la gueule de ceux qui voudront abayer ceste deffence.

Zoile qui tetro fœdans aliena veneno
Omnia mordaci rodere dente soles,
Si tua liuor edit præcordia, nec tibi quicquam
Hic valeas hircus carpere, ringe canis.



AVX ENVIEVX DESESPEREZ.

SI la cholere vous enflambe,
Ne vous pendez pas enuieux,
Ie vous remets deuant les yeux
Le mal-heur du pauure Lycambe.

Mais si le mal tant vous oppresse,
Qu'il ne reçoiue guarison,
Dessoubs le figuier de Tymon
Allez finir vostre tristesse.

AV ZOILE.

ZOIL remply de mesdisance,
Parle de tous mal en tout lieu;
Et mesdiroit encor de Dieu
S'il en auoit la cognoissance.

A LVY.

Zoil tu dis que ie profane
Les neuf Pucelles, ie le croy,
Mais c'est quand ie parle d'vn Asne,
Ou d'vn tres-meschant comme toy.

A LVY.

On iugeroit vn homme sage,
Zoil, quand il ne dit mot:
Mais s'il tient quelque langage
On dira que c'est vn sot.

AV MESME.

Tu dis que tu sçais plus que moy,
Tu dis vray, mais c'est en malice:
Si ie sçauois autant que toy,
Ie serois tout remply de vice.

I. D. R.

AV SIEVR DE COVRVAL, SVR SON LIVRE.

Quatrains.

I.

CE Liure eſt le tombeau de ce pauure Hymenée,
Qu'Æſculape & Phœbus ont icy mis à mort
Par les mains de COVRVAL*, dont i'honore l'effort,*
Puis qu'il a ſur vn Dieu la victoire gaignée.

2.

Ce Liure nous gardant de femme & de tempeſte,
Nous ſauue quant & quant de l'impudique affront,
Qui nous faict germer droict les Cornes ſur la teſte,
Et porter comme Cerfs les armes ſur le front.

3.

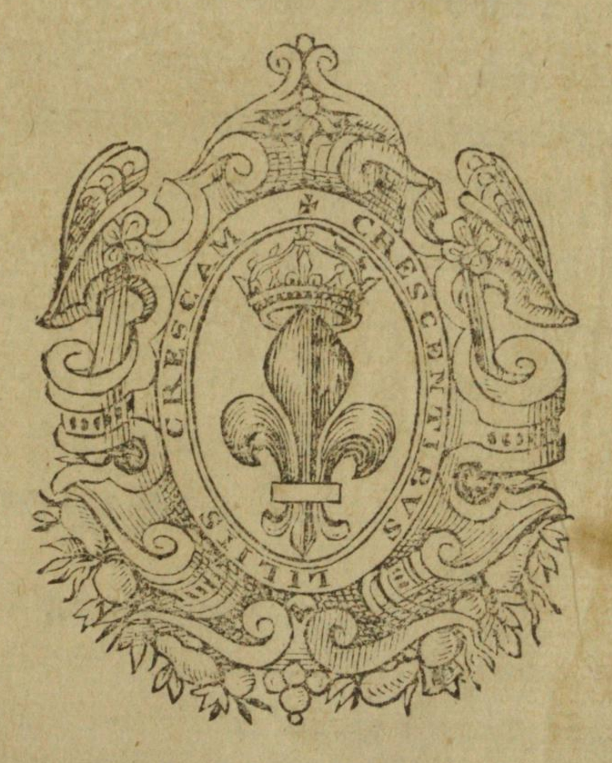
Si ces vers vont blaſmant en leurs pointes nouuelles
La Nopce & les eſpoux, ne t'en trouue marri:
Car COVRVAL *leur Autheur n'eſt fils que des pucelles*
Des Muſes d'Helicon, qui viuent ſans Mari.

H. N.

RESPONCE
A
LA CONTRE-SATYRE.

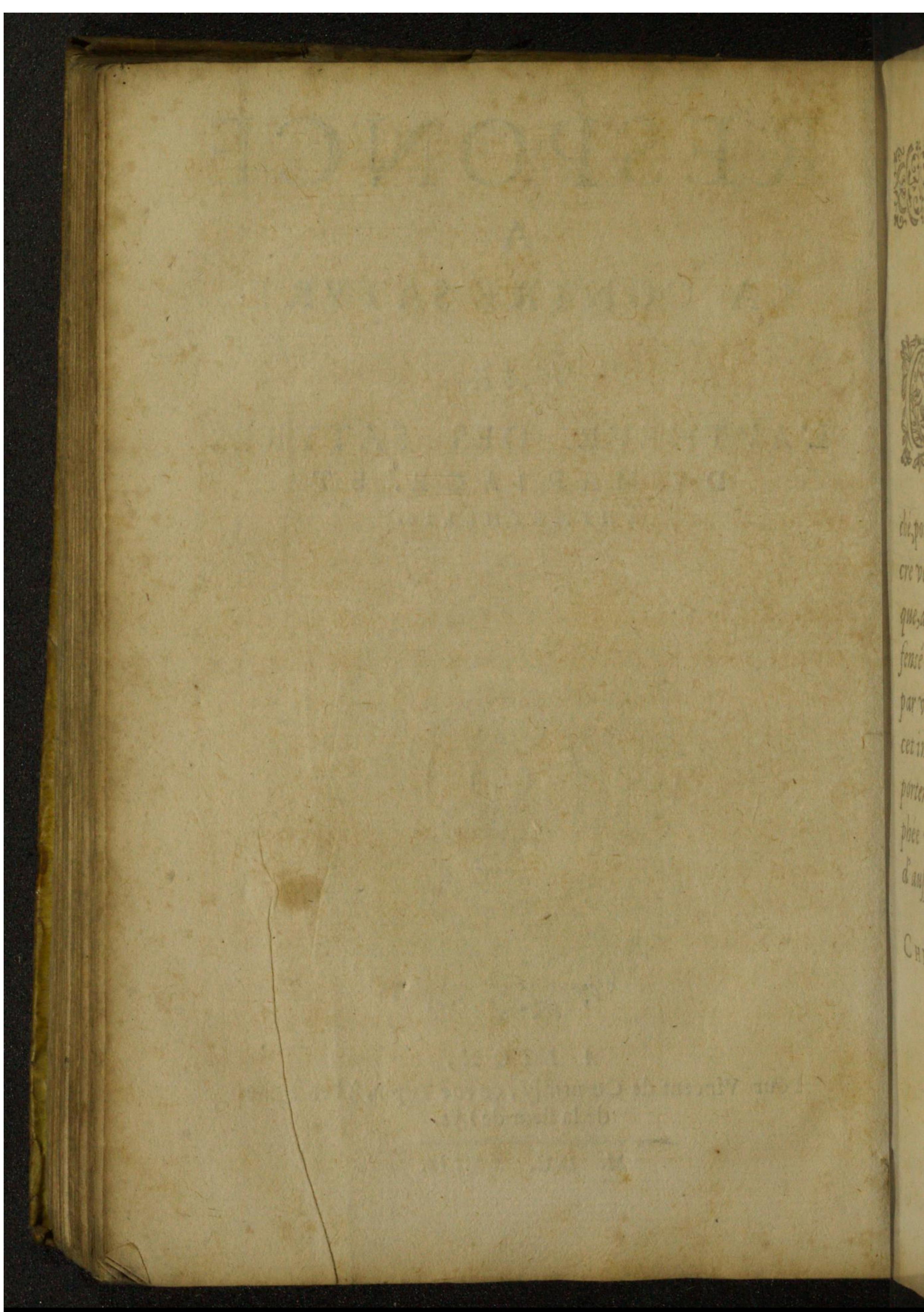
PAR

L'AVTHEVR DES SATYRES DV MARIAGE, ET THIMETHELIE.



A LYON,
Pour Vincent de Cœursilly, en ruë Tupin, à l'enseigne de la fleur de Lys.

M. DC. XXIII.



AVX MVSES.

C'EST à vous, cheres Sœurs, qui presidés sur le Parnasse, & à voz sacrez Autelz, que i'immole pour victime la peau d'vn second Marsye nouuellemẽt escorché, pour auoir d'vne plume calomnieuse, d'vn ancre venimeux & sanglant, & d'vn stile bousonnesque, autant malicieusement, que temerairement offensé l'vn de voz sacrez Poëtes, & cẽsuré ses escris, par vne picquante contre-satyre. sur laquelle & sur cet impudent Marsye son Autheur, ie viens de remporter vne belle Victoire, dont ie vous offre le trophée & les despoüilles, que ie vous prie receuoir d'aussi bon visage que ie suis.

CHERES MVSES.

L'vn de voz plus humbles
& affectionnez Poëtes

COVRVAL.



RESPONCE A LA

CONTRE-SATYRE.

M'ESTANT tombé ces iours passez entre les mains, par le moyen de l'vn de mes amys, deux meschantes fueilles de Contre-satyre, dressées à la ruyne & confusiõ d'vne Satyre que i'auois puis deux mois en çà mise en lumiere, ie me suis aduisé d'y respondre en deux mots sans me rompre la teste, m'alambiquer le cerueau, employer ma plume, prodiguer mon ancre, & broüiller le papier pour vn si maigre subject, sçachant mesme que ie n'ay en teste qu'vn pauure ignorant pour aduersaire, lequel pour estre Anonime, & tapy dans sa tasniere, où il ne faict seulement que glappir, & ietter des abbois, m'a presque faict perdre l'enuye & osté le courage de luy faire la Chasse, n'estant au vray informé de l'espece & du naturel de la beste, ie soupçonne neantmoins par les erres de son langage, & le train de sõ stille superficiel, denué de suc, & priué de substance, que c'est quelque petit Carabin ou soldat desualisé, qui effrontément s'attribuë la qualité de Gentil homme, mais il desment tout incontinent le tiltre. Car il a l'ame aussi lasche & raualée,

ualée, que ſon diſcours eſt foible & effeminé. Il s'efforce neantmoins de trācher du Rolant, du fendeur de nazeaux, du coupe-jaret, du mangeur de Charettes ferrées, il ſe vante que ſa plume n'eſt qu'vne Eſpée, que ſon ancre n'eſt que ſang, qu'il eſt la merueille de Mars, & le Mars des merueilles, *Che à teſta baßiata andaria à caſa del Diauolo.* Et cepēdant ce pauure caſſé-morte-paye monſtre par ſa laſcheté, qu'il a eſté nourry de laict de Brebis, & qu'il a humé la poltronerye iuſques à la lye; car ie vo⁹ prie qui ouyt iamais dire qu'vn Gentil-homme, qui doibt auoir le cœur Martial, & l'ame genereuſe, vueille enuoyer le cartel de guerre pour attirer ſon ennemy au combat, ſans luy declarer ſon nom? Eſt-il poſſible d'imaginer vne plus grande coüardiſe que de brauer & faire des rodomōtades, à l'ōbre, & au couuert d'vne courtine de muraille, ſans ozer ſortir ou ſe monſtrer à la campagne? Quelle humeur puſillanime & poltronne, quelle tranchée de Sainct Laſche, t'a arraché du front la reſolution, & bany du ſein le courage, pour vouloir cacher ton nom dans les épaiſſes tenebres d'vn ſilence? Dy moy, ie te prie, craintif Argolet, qu'eſt deuenu ceſte audace, & ceſte fougue Eſpagnolle, dont tu faiſois n'aguere auec ta plume eſpadaſſine, & ton ancre ſanglante, blemir le Ciel, trembler l'Enfer, & eſtonner l'Vniuers? As tu peur d'vn petit Docteur frais eſmoulu & nouuellement imprime? (ainſi m'appelles-tu par mocquerie) mon chaperon te donne-il l'eſpouuāte, mō Roquet four-

ré eſt-il capable d'alarmer ton ame,& grauer au fõd de ta poictrine vne timide crainte? hé quoy! vn petit Docteur ſera-il baſtãt de te faire tourner le dos, pour te cacher ſous la grande rondache d'vn tiltre emprunté, à fin d'euiter le foudre & la greſle d'vne furieuſe repartye,laquelle infalliblement t'euſt ruyné & perdu de reputation ? A ce que ie voy tu és de bas or,tu crains la touche, tu as peur de perdre l'eſcrime pauure ſoldat cazematé. Que diſ-ie ſoldat,ie me trompe,c'eſt pluſtoſt quelque Maquereau nouuellement eſclos d'vn bordeau , qui faſché & indigné de voir les putains blazonnées & deſcriées par ma derniere Satyre , s'eſt efforcé pour les deffendre de produire & enfanter cet auorton de Contre-ſatyre,ce Monſtre hideux,cet enfant trouué,& expoſé à l'aduenture, ſans teſte,ſans adueu, ſans pere , & ſans nom. Il n'y a rien qui ayt tant trauersé l'ame & bouclé le cœur de ce Dariolet,que de voir les ruzes & ſubtilitez des femmes impudiques, deſcouuertes par ma Satyre,& les malheurs infinis, & faſcheuſes maladies qui prennent leur courſe du hant des putains, & du ieu trop frequent des Dames r'abatuës, naïuement repreſentées en icelle : cela luy a faict grand mal au cœur , & luy a ſemblé de dure digeſtion. D'autant que ce deſcry luy oſte ſon credit,diminuë ſa practique , amoindrit ſon reuenu , & retranche ſon ordinaire ; Et ſans mentir ma derniere Satyre,eſt extremement nuyſible & preiudiciable à ſon eſtat de Maquereau. Il ne faut dont point trou-
uer

uer eſtrange, s'il a voſmi tant de menſonges, d'impoſtures, & de bouffonneries contre moy en ſon Anti-ſatyre, il ſe ſentoit picqué viuement, le ſuject luy touchoit, & luy importoit merueilleuſement: car ſi on delaiſſe à hanter le Bordeau & les femmes desbauchées, que deuiendront les pauures regratiers d'Amour, à quel Sainct ſe voüeront ils; Ils n'auront plus dequoy viure, & eſt force qu'ils gaignent promptement l'hoſpital; qui ſeroit bien le plus grād heur qui pourroit iamais arriuer à la France: Car les Maquereaux ſont autant preiudiciables en vne Republique, qu'vne touffe de Chenilles en vn Iardin, des Tauppes en vn pré, des Rats en vne maiſon, des vers dans du boys, & des Mouches ſur des Confitures, & n'y a rien de beau que ceſte vermine ne ronge, n'infecte, & ne gaſte, où elle n'apporte de la corruption. Mais pourquoy cet Eſcriuain, prent-il donc la qualité de Gentil homme, il à imité en cela les Comiques pluſtoſt que les Tragiques, & Terence, pluſtoſt qu'Euripide, car Cherea ne pouuant corrompre vne vierge ſoubs l'habit de Cherea, la corrompit & viola ſoubs l'habit diſſimulé de Dorus, de meſme cet effronté diſcoureur, n'oſant cenſurer ma Satyre ſoubs l'habit de Maquereau, s'efforce de la blaſonner ſoubs l'habit de Gentil homme. On lit d'Epaminondas grand Capitaine, qu'il caſſa à la montre vn Soldat de ces trouppes pour eſtre trop gras: car dit-il trois rondaches ne luy ſçauroient couurir le ventre, mais ie croy que cent Bouclierȥ

de Gentil-homme ne ſçauroient couurir la feinte ſimulation, & la ſimulée feintiſe de ce Maquereau. Mais comme il n'y a Renard ſi bien caché que les chiens ne deſcouurent, & comme la ſouris ſe cognoiſt au ronge, le Cerf au train, & le Sanglier au foüilleures, auſſi n'y a-il Autheur ſi bien caché, qu'vne meute de coniectures, & d'indices, comme de bons Limiers, n'eſlancent & ne deſcouurẽt quelquesfois iuſques à ſon t'embuſchement. Mais ie m'enfonce trop auant en ce diſcours, & m'eſgare par trop de ma premiere route : Il eſt temps de reſpondre à cet auortõ couué par l'ignorãce, & eſclos par la paſſion, il faut faire comme Laocon dans Virgile, donner vn coup de lance dans le ventre creux de ce Cheual Troyen, pour voir & deſcouurir, ce qu'il a de caché au dedans, il faut ſonder & anatomiſer le corps de ce monſtre ſans teſte, pour ſçauoir ce qu'il enſerre dans ſes flancs. Ouurons premierement le Thorax ou eſtomach ſiege des parties vitalles, regardons le tiltre qu'il porte graué ſur ſes polmons, pour voir ſi nous le trouuerõs deffectueux. Ie trouue en premier lieu qu'il a mal intitulé ſon liuret *Contre Satyre, pour la deffence des Dames*. Il a oublié au bec de ſa plume ce mot *d'Impudiques*, qui deuoit eſtre attaché à la queuë: Car c'eſtoit cõtre elles que i'auois laſché en ma Satyre les traicts açerez & les poignantes fleſches de ma Cenſure. Il adiouſte *faicte par des Gentils hommes*, c'eſt vne feinte ſuppoſition, car il a eſté composé par vn ſeul Autheur, auſſi

ay-je

ay-je tousiours addressé les pointes de ceste responce parlant en singulier; Il se trompe, la qualité de Gentil-homme ne conuient nullemẽt auec le tiltre, la queuë n'est pas de ce veau, car puis qu'il tient le party des putains, & d'effend leur cause, il deuoit mettre *par l'vn des plus renommez Maquereaux de France.* Poursuyuons les mots de son tiltre, *Des plus affidez à ce sexe*, parolles qui conuiennent nayfuemẽt auec le tiltre, ainsi que ie l'ay posé: Parce qu'il y à vne grande Sympathie, liaison, & affidence, entre les femmes desbauchées, & les coratiers d'Amour, ce sont eux qui amenẽt l'eau à la rouë qui fait iouër le moulin: Descendõs plus bas, & donnons vn coup de rasoir dans le pericarde, pour voir le mouuement de son cœur, & quel sang & esprit vital, loge dans ses ventricules, venons au tiltre de son epistre, par laquelle il dedie ses deux chetiues feüilles de deffence *aux deux plus belles Dames de la Cour.* Tiltre aussi ridicule que les precedens, & qui vient autãt à propos qu'vn Chaperon à vne Cheure, vne Soutane à vn Pourceau, tout beau la faute est aisée à reparer, si on met *aux deux plus renommez & Impudiques garse de la Cour*, & puis qu'il est leur grand arcboutant & leur protecteur, la piece de leur deffence se deuoit addresser & dedier à la plus renommée d'ẽtre elles. Iuge donc le Lecteur, du reste du corps de cet auorton, si les parties vitalles, qui gisent au tiltre, sont mãquées & deffectueuses: Et quel sera le bastiment si le frontispice est imparfaict: Mais passons

outre sans nous tant arrester sur le sueil de la porte.

Il commence l'esplanade de son discours, par vne admiration pleine d'ẽthousiasme. *Nous sommes estonnez, dit-il, comme il y a des gens si temeraires que d'ozer offencer les femmes*, &c.

Et moy ie m'estonne; comme il est possible qu'il y ayt des gens si sots, & perclus de iugement, de se laisser deceuoir à leur passion, & aux vaines impressions que leur imagination deprauée; leur presente deuant les yeux; Tu te picques mal à propos, pauure Soldat esceruelé, sans qu'on t'aye donné suject de t'offencer; Tu abbayes aux ombres de la Lune, comme ses Chiens timides & craintifs. Mais en bonne foy à qui parle-tu, à quel but visent les traicts de ton discours, quel est dy-moy, ce mal-heureux Autheur qui a tant escrit & offensé les Dames, quel est cet impudent qui a voulu brescher sa reputation, d'vn acte tant indigne? Si c'est de moy & de ma Satyre que tu entends parler, tu te trompes: car ie n'ay iamais escrit que contre les filles de ioye, qui se font seruir à couuert par les Bordeaux, ou à ces femmes impudiques qui methamorphosent la teste de leurs maris en Acteon, & les font naistre soubs les signes infortunez de Taurus, ou de Capricorne; Quelle terreur Panique te broüille donc le cerueau! quel Demon t'esmeut; quel Taon imaginaire te picque les flancs, pour te faire courir, comme vn Thoreau eschauffé contre ma Satyre, qu'elle humeur Linatique te trouble la teste, & desmonte tous les ressorts de ta

de ta ceruelle,& te trauaille des mesmes simptomes dont sont tourmentez & agitez les melancoliques maniaques, desquels la faculté imaginatiue est tellement deprauée,qu'ils pensent voir ce qu'ils ne voyent pas, ils se paissent d'ombrages, & se figurent dans les boüillats & espais nuages de leur imagination mille chimeres & fantasque Idées.

Ie viens à la seconde desmarche de ton discours, ou tu dis,pour raualler ma reputation,que mon stille est pedantesque: tu dis vray, il semble tel à des ignorans in folio,asnes graduez,& de haute-fustaye comme toy, ce que tu ne peux comprendre, & où ton iugement grossier & stupide ne peut attaindre, tu l'appelles pedenterye: Ton stille de Contre-satyre, n'a garde d'auoir l'air pedentesque,car tu ne fus iamais à l'Escolle, ayant esté toute ta vie nourry dãs vn Bordeau, où tu n'as appris qu'à desbaucher en dariolet quelque Dame ou Damoiselle, chasser de haut nez (en limier maquereliste) quelque pucelle, ou façonner & dresser quelque garse au mestier de Cypris, & à pratiquer les ruses & subtilitez dont se seruent auiourd'huy les plus fines en cet art,ou bien à attraper dans tes rhets quelque ieune Haubreau nouuellement sorty de l'aëre,pour tirer la quint'-essence de sa bourse.Ce sont tes plus sublimes leçons, & plus ordinaires estudes,où tu és passé docteur,dés il y a long temps. Tu iuges donc de mon style en ignorant bouffon,ou comme vn homme qui a l'entendement renuersé, sans dessus dessoubs. Ie me

conten

contente que les plus galans, & releuez esprits de la Cour, trouuent mon stille autant mignard que docte,& à la verité i'ay l'humeur trop galante, la boutade trop prompte, & la veine trop brusque, pour sentir le stille graue & songeard de la pedanterie. Tu dis en apres que ie fais du citeur, & que ie rapporte des exemples pour authoriser mon dire; les vns mal appliquez, les autres mal entendus; qui te la dict; tu en iuge comme les Iuifz de la loy, les sourds de la musique, & les aueugles des couleurs; mais est-ce pas vne chose ridicule, de voir vn Sauetier, donner son iugement sur l'ouurage d'vn peintre: Toy qui n'as point estudié,& qui confesses par les rimes que tu as inserées, au troisiesme feüillet de ton Imprimé, que ta profession est de manier plustot l'espée que la plume, comment es-tu donc si effronté de iuger si les exemples que i'ay mis en auant en ma Satyre sont biẽ ou mal citez, mesle-toy dõc desormais, chetif mortepaye, puisque tu tranches tant du guerrier, de discourir d'vn champ de bataille, du moyen de dresser embusches, tramer surprises, donner escalades, escarmouches, camisades & autres ruzes & subtilitez de guerre, ou bien plustot en maquignon d'amour; (qui est ton vray mestier) parler du modelle de la cheuelure à trois estages, parsemée de poudre de Cypre ou de violette, de fards, d'onguens, de bains, de parfums, d'eaux alãbiquées, & autres telles danrées & marchandises, ou iettant sur les habits, cajoller des grands vertugadins (autrement ditz

cach-

cachebaſtards:)de culz branſlans, culz fraizez, culz releuez, d'eſtomacz ouuers, & tetins deſcouuers, qui ſomment les galans à conquerir & à combatre, & mille autres droſleries, qui ſont des appannages ordinaires du Bordeau.

Examinons les autres poincts ſur leſquels ce maquereau c'eſt fondé pour perſuader que i'ay offensé les Dames, il ſe flatte pour ſe faire rire, & laſche la bride à ſõ imagination troublée, il ſe figure vn blãc pour y deſcocher les fleſches de ſa paſſion; Il s'eſcrime auec les ombres de ſon ignorance, & pour faire du bon valet, & ſe monſtrer zelé à la deffence des Dames, il met en auant vne longue enfilée d'exemples de femmes vertueuſes, qu'il a frippées & regratées dans vn liure intitulé, *La loüange des femmes vertueuſes*, composé par vn Aduocat du Parlement de Paris: Mais à quel ſuject tant d'exemples, à qu'elle fin tant de preuues, pour authoriſer leur deffence? & n'eſt-ce pas ſe fãtaſier des ſujects à plaiſir pour y faire apres ioüer ſa plume, veu comme i'ay deſia predit: que ie n'ay iamais blaſmé en mes eſcrits, les Dames & Damoiſelles qui ont l'honneur & la pudicité grauez ſur le front? eſt-ce donc pas m'impoſer auſſi fauſſemẽt, que temerairemẽt, ſans raiſon, ſans preuue, & ſans honte? Ie ſuis tout eſtõné de la haute reſuerie de cet Eſcriuain, & qui ſongea iamais à eſcrire contre les chaſtes Dames, eſt-ce le fait d'vn Gentilhomme comme il ſe tiltre, de forger telles impoſtures, & donner telles impreſſions? Non, c'eſt l'hu-

meur d'vn cœur lasche, poltron, & effeminé, tel que celuy d'vn Maquereau. Efface donc, pauure incensé, ces fantasques opinions; reprẽs vn peu tes esprits, durãt les tréues, & la relasche des fascheux excez de ta melancholie; r'entre vn peu en toy-mesme, ouure les yeux, que ta passion & ton ignorance ont sillez, pour voir ce que chante ma Muse, tout au commẽcement de ma seconde Satyre, & lors tu cognoistras le tort que tu m'as fait, de m'auoir autant indiscretement que faussement accusé au parquet des chastes Dames.

Consideré ie te prie, pauure miserable Pagnote, en quel abysme d'erreurs tu t'es plongé, par les exẽples que tu as proposés pour authoriser leur deffence, car tu les offences, & leur fais vne grande iniure, ayant esté si osé & temeraire, que de mettre au rang des Dames vertueuses, vne Flore, l'vne des plus renommées putains de Rome, & vne Rodope la plus insigne garse & la plus desbauchée qui ayt point esté en toute l'Egypte, est-ce citer fidellement & en grand clerc (comme tu te vante) des exemples propres, pour deffendre l'honneur des chastes Dames? va-t'en donc à l'escolle pauure Asne d'Arcadie, pour y apprendre l'art des Topiques, à fin de trouuer des matieres propres à dresser des deffences. Il faut que ie die franchement pour reprimer vn peu ton audace & ta temerité, que tu des-honore grandement les Dames chastes, feignant d'entreprendre leur querelle, les prenant pour pretexte de tes passions,

&

& en les deffendant si laschement comme tu fais; Il seroit necessaire desormais, de t'imposer silence, & te deffendre expressement comme on feist à l'ignorant Cherille, de mettre la main à la statuë d'Alexandre : Ce n'est pas ton mestier que d'entreprendre la deffence des chastes Dames, ou dresser des panegeryques à leur Loüange, il faut vn Orateur qui ayt plus de merite, de suffisance, & de doctrine que toy, c'est vne matiere qui surpasse la haulteur de ta teste, & la capacité de ta soldade plume; Voila dequoy i'auois à t'aduertir en passant, à fin que tu n'ayes par cy apres à mesler l'or auec le cuiure, le chanure auec lin, le fleuret auec la soye, & les femmes pudiques & vertueuses, auec les lasciues & desbauchées. Et si i'auois autant offensé les Dames comme tu as faict, quel supplice eust basté pour me punir? quels liures pour dechirer ma reputation? i'estois troussé en malle, cinglé de mauuais vent, & fricassé au beurre noir.

Apres auoir mis ces exemples en aduent, il faict de l'estõné, & m'interroge de bruade: *Qui vous m'eut donc beau sire, quelle mouche vous point, &c.?* Et ie respõdz qui te meut pauure insẽsé, quelle trãchée de sainct Mathurin te faict crier sans suject, & monter sur le traquenal de tes enthousiasmes, qui te meut, dis-je, par vne saillye boufonnesque, à former des presumptions sur la curieuse recherche que tu fais, des occasions qui m'ont peu exciter à escrire contre les femmes. C'est sans doute ta melancholie qui renou-

uelle

uelle ſes furieux excez, ou quelque furie infernalle qui te poſſede. Mais oyons les plaiſantes & ridicules preſomptions que ce Maniaque tire des creux cachots de ſa ceruelle, *il faut* (dit-il) *que vous ſoyez vn rocher inſenſible, ou bien vn ioly petit Eunuque, ou que voſtre mauuaiſe mine vous ait occaſionné quelque affront, ou croire qu'elles vous ont enuoyé en Cornuaille ſans le cheual de Pacolet, ou par delà la Surie proche de Bauieres.* Auſquelles coniectures & friuolles preſomptions, ie reſpondray d'ordre & le plus ſuccinctement que ie pourray.

A la premiere ie dis que ie n'ay point ſacrifié auec du fiel à Iunon, & à Cypris, ne m'eſtimãt point d'vn humeur ſi farouche & reueſche aux femmes, que pour ce ſuject i'aye beſoin de ſacrifier aux graces, leſquelles ſe ſont touſiours monſtrées fauorables en mon endroit, & à la verité l'homme ſeroit du tout inſenſible, ou quelque Monſtre en nature qui n'obeïroit aux loix de l'amour, & penſeroit euiter ſes traicts: car comme dit le Poëte François:

——— Il n'y a que les marbres
Les pilliers, les cailloux, les roches & les arbres,
Priuez de ſentiment qui ſe puiſſent garder
D'aymer quand vn bel œil les daigne regarder,
Nous qui ſommes veſtus d'affections humaines,
De muſcles & de nerfs, de tendrons & de vaines
Il eſt bien mal-ayſé de ne ſentir la flame
Que le gentil Amour nous verſe dedans l'Ame.

En

En vn mot, ie ne ſuis point du nombre de ceux que l'on confinoit anciennement par ignominie dans la Sacriſtie d'Hercule Myſogine.

A la ſeconde ie reſpond, que ſi tu auois bien regardé mon pourtraict repreſenté en taille douce au quatrieſme feuillet de ma Satyre, tu n'aurois effrontément laſché ceſte coniecture boufonneſque, ma barbe foiſonne trop abondamment à l'entour de mon menton & de mes iouës, & ma mouſtache eſt trop mignonnement releuée, pour eſtre nay ſoubz l'horoſcope infortuné de *Enuchis* participer au tiltre de *frigidis & maleficiatis. Eunuchi namque & ſpadones quibus* θλάδιαν ϗ ἐκτεθλιμμένον ϗ ἐκτομίαν ϗ ἀπεσσασμένον *vel contriti, vel tuſi, vel ſecti, ablatique ſunt teſticuli, barba carent in mento.* Marque tres-euidente de leur impuiſſance & imperfection, naturelle ſelon le dire du Poëte.

Quod illis genæ molles & deſperatio barbæ.

Mon pourtraict dement donc apertement ceſte chimerique preſomption, & me pare du foudre de ceſte calomnieuſe coniecture, laquelle ne peut porter coup au preiudice de ma reputation.

A la troiſieſme où tu rejettes la cauſe de l'affront que les femmes m'auroient peu faire ſur ma mauuaiſe mine, ie te renuoye derechef à la viſite de mõ pourtraict, dont la poſture eſt plus guerriere que Doctoralle, plus martiale que pedentéſque, plus Iouiale que Saturnienne, plus amoureuſe que Melancholique.

A la quatriesme ie responds, que tu deuois t'enquerir premierement si i'estois assubjetty soubs les loix d'Hymen, auant que de m'enuoyer indiscrettement en Cornuaille, & mettre en auant vne tant friuolle coniecture, car estant libre & exempt de son seruage, ie suis Dieu mercy hors du dãger d'encourir le nom de Cocu, & porter sur le front les rayons de Moyse. Ceste presomption est donc vne colomne sans baze, ny pie d'estat, sans fermeté de nature, ny proportion de figure pour se soustenir.

A la cinquiesme & derniere ie dis, que c'est chose rare de voir vn Docteur Medecin attaint de la maladie Venerienne, parce qu'estant (comme il est à supposer) extremement bien versé en la Physionomie, il iuge incontinent à l'œil & au visage, qui est le cadran, si vne femme cache au dedans ceste detestable, & pernicieuse maladie, & non content de l'inspection du visage, ayant (comme il a) la congnoissance de l'Anatomie, il s'ayde du miroir Matrical, pour luy seruir de Sybile, & descend iusques aux Enfers de la deuote Alibec de Bocace, où le bõ hermite Rustic mettoit son Diable, pour en auoir plus certaine cognoissance. C'est bien plustost à vn maquereau soldatisé, & soldat maquerelizé, comme toy à gaigner la maladie Neapolitaine, qu'à vn docteur en Medecine. C'est le butin, & les gages ordinaires des soldats desbauchez & desesperez comme toy, lesquels sont plus en fureur durãs leur ribaudes Amours, que les Corybantes de Cybelle pendant leurs

leurs ſacrifices. Auſſi dit-on que Mars ne s'eſloigne iamais de Venus.

Toutes tes preſomptions imaginaires ſont donc adulterées, corrompuës & de mauuais alloy, ce ſont pieces fauſſes qu'il faut enuoyer au billon.

Apres auoir laſché deux ou trois traicts de bouffonnerie & remply deux pages de ſes coniectures, il ſe remet ſur les exemples, & me cite à pied racourcy, & à viſage tourné, l'exemple de Tyreſias qui fut aueuglé pour auoir eſcrit contre la Deeſſe Iunon, voulant de la tirer à conſequence que ie me repentiray, & receuray quelque chaſtiment pour auoir eſcrit contre les chaſtes femmes : mais à quel blanc viſe cet exemple? à quelle fin ceſte allegation? Iunon eſtoit-elle vne putain? eſtoit-ce vne femme desbauchée? c'eſtoit vne chaſte Deeſſe, qu'on diſoit preſider aux nopces, à qu'elle occaſion me remet-il deuant les yeux cet exemple, puis que c'eſt ſeulement aux putains que s'addreſſe ma Satyre? il mõſtre donc bien qu'il eſt tombé en vne horrible & deplorable Manie, plus digne d'eſtre renuoyé à la diette entre les mains de quelque Chirurgien pour eſtre ſecouru de la maladie, que d'aucune reſponce pour refuter ſa reſuerie.

Bruſquet n'y faict plus rien, Chicot ny Maiſtre Allain,
Mais que ſort-il du ſac que ce dont il eſt plain?

Et pourſuyuant ſa poincte auec plus de fougue

que de prouoyance, il donne l'effort à sa plume,& fait iouër tous les ressors de sa ceruelle, pour despeindre les singulieres beautez des femmes, parce que son pinceau rencontroit bien à la couche de ceste peinture. Mais deuant qui estalles-tu tes estoffes regrattées? & qui doubte que leurs beautez ne soient admirables, & adorables, comme autant de Soleils, de lumieres, & de diuinitez? I'espere en bref mettre au iour mes Amours de Francine, où tu verras les beautez d'vne belle & galante maistresse autant mignardement, que doctement despeintes: Alors la France iugera si mon stylle est autant pedentésque, qu'effrontément tu le publie. Mais pour vn ignorant & esceruelé Maquereau comme toy, qui le raualle, il se trouuera mille beaux esprits qui l'honoreront, & en feront estat.

Venons maintenant à sa conclusion, en laquelle il roidit tous les nerfs de sa foible Rethorique, en tire les plus empẽnées flesches, & les mieux appointées qu'il peut trouuer en sa trousse, pour me persuader que le naturel des femmes est doux, courtois, & humain, & que si touché d'vne viue repentance ie me iette entre les bras de leur feminine douceur, il s'asseure que ie pourray obtenir pardon, & que ma requeste sera interinée. Voyez vn peu comme il s'escarmouche, & se flatte en ses vaines imaginations! il s'y plaist comme Pygmalion en sa Statuë, & Narcisse en son ombre. Et qui ne sçait que là où il n'y a point de faute, il n'est point requis de pardon? pour-

quoy

quoy eſt-il donc ſi effronté de me perſuader de leur crier mercy : Comment oze-il remettre en Theatre ceſte Idolle de calomnie, par cy deuant brizée, & tronçonnée, en mille pieces ? Et puis que ie n'ay point eſcrit generallement contre le ſexe, ains ſeulement contre les femmes debordées, & laſciues, pourquoy eſt-ce que i'imploreray leur miſericorde? ce ſeroit aux putains ſeulement qu'il faudroit demander pardon, qui ſeroit vne choſe ridicule : Ce pauure inſensé monſtre dõc qu'il a l'eſprit merueilleuſement eſgaré, & la ceruelle plus eſuentée que les feſſes d'vn couureur;non ſeulement en ce point, mais en toute la ſuitte de ſon diſcours, tramé & ourdy de mille contradictions,menſonges,impoſtures, & abſurditez ; Auſquelles i'ay voulu reſpondre de poinct en poinct, pour faire paroiſtre, parmy les eſpeſſes tenebres de ſes faulſes accuſations & chimeriques imaginations, le clair flambeau de mon innocence : & monſtrer à ce Dariolet ſoldatizé,ſoldat Darioletizé,qu'il eſt meilleur de tenir ſa langue, & ſa plume en repos, que de mal parler & de mal eſcrire, & que pour ſon honneur il euſt mieux faict de preſter le ſilence, ſans donner mal à propos du bec & de l'aiſle contre la reputation d'autruy.

Zoilus hæc, credo, lacerabit dente maligno,
Concedo,hunc rabies,me iuuat alma quies.

SATYRE DV TEMPS A THEOPHILE.



A reputation que ta veine feconde
Par l'aisle de tes vers a porté par le monde,
Le bruit de ton humeur qui plaist au plus Censeur,
Ta conuersation qui n'est rien que douceur,
Ta façon de parler, ta franchise & l'Emphase
Que ton stylle diuin fait paroistre en sa phrase,
Ton esprit qui de tout parle indifferemment,
Esprit accompagné du plus beau iugement,
Et du sens le plus net dont iamais la nature
Prodigue à t'enrichir orna sa creature,
Esprit hermaphrodite, esprit qui se fait voir
Dans ses doctes escrits, vray Demon du sçauoir,
Ceste discretion qui fait que l'on t'estime
De la faueur des grands possesseur legitime,
Et mille autres vertus dont vn decret fatal,
Força pour toy le Ciel, de t'estre liberal,
En fin m'ont obligé de t'addresser ces lignes,
Encor que de tes yeux, ie les cognoisse indignes,
Et qu'il soit mal seant à moy petit rimeur
De te representer en ces vers mon humeur.
Mais forcé du despit que i'ay de voir la trace
Qu'vn tas de rimasseurs a frayé sur Parnasse,

Champignons auortez des humeurs d'vne nuict,
Que Mome & l'ignorance accouplez ont produit?
Honteux, dis-ie, de voir son onde diaphane,
Assouuir les chaleurs de leur goßier profane,
De remarquer leur pas en sa poudre imprimez,
Qui deçà, qui delà, confusément semez,
I'ay pris l'occasion, & le temps de t'escrire
Contre ces Rimailleurs pour nous donner à rire;
Et bien que ie te sois vn Autheur incognu,
Te faire voir ma vaine par mon esprit à nu,
Te monstrer qu'en mon cœur ie n'ay point de reserue,
Et que ie suis sans plus mon caprice & ma nerue;
Parle à ma fantasie & tasche seulement
Que le sens de mes vers soit pris facilement,
Que mes conceptions de chacun soyent receuës
Comme ie les cognois facilement conceuës:
Et sans rien emprunter de Grec, ny de Latin,
D'Italien, ny d'Espagnol, & moins de Florentin,
Sans desrober d'autruy figure ny methode,
Suiuant mon sens commun ie trauaille à la mode:
Ie ne blasme personne & laisse en t'imitant
Chacun libre à parler du suject qu'il entend:
Non que ie sois si fol surpris de l'apparence
Que ie ne sçache bien discerner l'Ignorance;
Mais comme ie voudrois n'estre iamais repris,
Außi ne crois ie rien digne de mon mespris,
Ie trouue tout bien fait & seulement i'accuse
Celuy-là qui ne trouue aucun digne d'excuse;
Qui mesdit sans esgard, & croit en mesdisant.

Mesdire estre vne Loy qu'il aille authorisant;
Ainsi sa vanité d'vn bon vers ne fait conte,
Ainsi les bons esprits rougissent de sa honte,
Et souuent obligez par la discretion,
Sont contraints de forcer leur indignation,
Dire tout autrement que leur esprit ne pense,
Esclaues du deuoir ou de la recompense.
Mais moy qui ne censure & ne m'attache à rien,
Ennemy des flatteurs, qui ne soit mal ou bien,
Libre ie te diray conseruant ma coustume,
Quel venin maintenant enfle mon apostume,
Et soulageant vn peu les maux qu'elle ma fais,
De mon allegement produiray les effets,
Ie te r'appoteray ce qu'on dit de la Muse,
De la veine & du sens où chasque esprit s'amuse,
La gloire ou le mespris qu'vn iugement diuers
Donne les yeux fermez aux plus aimables vers;
Et comme ces rimeurs bastards de la fortune
Se rendent odieux à leur voix importune;
Et puis t'ayant fait voir comme ils parlent de tout,
Ie les feray tomber autrement que debout,
I'abhorre leurs escrits & ne puis Theophile
Au stille de la mode accommoder mon stille;
Leur façon me desplaist leur jargon m'estourdit,
Car de parler François ils n'ont pas le credit,
Ils n'ont iamais succé la mouëlle d'vn liure
Pour en orner faconds le papier ou le cuiure;
Bref, ne sçauent sinon de lambeaux ramassez
Faire en quatre ou cinq ans cent vers rappetassez:

S'il

S'il aduient que quelqu'vn leur fasse voir vn Ode,
Ils diront ces vers-là ne sont pas à la mode,
Cette phrase est trop lasche, & plus communement
Ie n'ay trouué cela propre à mon sentiment:
Ce vers à mauuais son, ceste cacophonie
De sa iuste cadence estouffe l'harmonie,
Et s'en void de ceux-là qui souuent estonnez
Comme des ieunes Ours sont conduits par le nez,
S'en retournent honteux & leur ame confuse,
Maudissant mille fois le mestier de la Muse,
Et sans espelucher qui les aura repris
Applaudissent encor vn iniuste mespris,
Leur diront grand mercy des leçons qu'ils apprennent,
Quoy qu'ils en sçachent plus que ceux qui les reprennent
Si qu'en fin vous verrez à leur suasion
Qu'il faudra que nos vers sentent l'occasion:
Imitans les rabbas dont le temps s'accommode,
On crie dans Paris des Chansons à la mode,
Et conclus qu'attendant encore deux hyuers
Les esprits sembleront les rabas & les vers.
Ils disent que MALHERBE *empoule trop son stile,*
Supplement coustumier d'vne vaine infertile,
Et qu'ayant trauaillé deux mois pour vn sonnet,
Il en demeure quatre à le remettre au net;
Que ses vers ne sont pleins que des parolles vaines,
Et de la vanité qui boult dedans ses vaines,
Qu'il est plast pour le sens & la conception,
Et pour le faire court pauure d'inuention.
Ils blasment desgoutez l'Iris de DELINGENDES,

Disant qu'il estoit bon pour faire des legendes,
Et que trop familier vulgaire & complaisant.
Pour se rendre plus doux il parle en paysant,
Disant que SAINCT AMOVR ressemble le tonnerre,
Tantost voysin du Ciel, & tantost de la terre,
Que les vers de HARDY n'ont point d'esgalité,
Que le nombre luy plaist plus que la qualité,
Qu'il est capricieux en Diable, & que L'ESTOILLE
Prend vn peu trop de vent, qu'il enfle trop son voile,
Qu'il se hazarde trop & que mauuais nocher
Il ne cognoit en mer ny coste, ny rocher,
Ils disent quant à moy que ie n'ay point d'estude,
Que tantost ie suis doux, & tantost ie suis rude,
Que RONSARD est Pedant, & que tous les Autheurs
Qui furent de son temps n'estoient qu'Imitateurs,
Qu'ils ont tout desrobé d'Homere & de Virgile,
Et n'ont pas seulement espargné l'Euangile.
Mesme ils disent de toy, que ton esprit mal sein
S'extrauague souuent au cours de son dessein
Que GARNIER sent le grain reclus, & que PORCHERE
Mercenaire au profit met sa Muse à l'enchere,
Que SIGONNE, REGNIER, & L'ABBÉ DE TYRON
Firent à leur trespas comme le bon Larron,
Ils se sont repentis ne pouuant plus mal faire
Impuissans aux effects de l'amoureux affaire,
Semblables à celuy qui sur vn eschaffaut
Auec vn cœur contrit leue les yeux en haut,
Et promet que s'il peut eschapper du supplice,
De sa vertu premiere il reprendra la lice,

Fera

Fera mieux que iamais, visitera l'Autel
Du bien-heureux S. Iaques honneur de Compestel.
Bref, ils glosent sur tout, disant qu'vn secretaire
Doit faire sa missiue, & du surplus se taire,
Ne parler point de Vers, & sa plume au talon
Causeur suiure plustost Mercure qu'Apollon;
Disent que MALEVILLE *auecque sa Clythie*
Diuin Metamorphose vne rose en orthie,
Iapent apres RACAN *enuient son renom,*
Trouuant son Vers barbare autant comme son nom,
Que COMBAVLT *embrassant la façon d'Italie,*
Pour son Enclimion a delaissé Thalie,
Que NASSE *est vn censeur, & qu'il n'est satisfait,*
Tant il est plein de vent, que de ce qu'il a fait,
Vit comme vn Philosophe, & sçauant se repute,
Capable de resoudre vne docte dispute,
Rien n'esuite leurs coups, ils disent que BARTAS
La terre auec le Ciel emmoncelle en vn tas,
Qu'il veut parler de tout, & que sa Poësie
Est auiourd'huy sans plus toute rance & moisie.
Bref, que diray-ie plus, il faut dire il allét
Ie cré, Francés, Anglés, il disét, il parlét,
Qu'vn vers soit bien tourné, qu'il soit double en sa rime,
Autrement aupres deux vous n'aurez point d'estime,
Ils inuentent des mots, des regles, des leçons,
Et ne font que bauer comme des limaçons,
Si quelqu'vn tant soit peu s'esgare de cet ordre
Il est vn ignorant, ils trouuent où le mordre,
Et fut-il tout esprit, tout feu, tout eloquent,

S'il

S'il ne fait ainſi qu'eux il eſt pris quant & quant,
On s'en ioue,on s'en rit,& comme vne pelote
Il eſt leur paſſe-temps,& leur ſert de marote:
Ils veulent qu'vn bregu s'explique ainſi qu'vn Roy,
En termes bien conceus maximes de leur Loy,
Qu'on ne change iamais la fureur de leur ſtille
Qu'on parle d'vn grand feu comme d'vne ſcintille,
Et ſans conſiderer le ſens,ny le project,
Qu'on ſuiue vn meſme ton de ſuject en ſuject.
En mon particulier ie ris de ce qu'ils diſent,
Reprouuant cette Loy que les ſots authoriſent,
Chaſque ſorte de vers demande vn ſtille à part,
Selon la grauité qu'vn ſuject luy depart,
Sot le muſicien dont la notte eſt pareille,
Puis qu'vn ſon varié contente mieux l'oreille
Tantoſt la flutte eſt propre , & tantoſt le haut-bois:
Le cerf du premier coup ne rend pas les abois,
Il court,il ſe repoſe: Ainſi la Poëſie
Diuerſe,eſgaye plus l'humaine fantaſie.
Se contraindre par trop s'eſt trahir le meſtier,
Et pour plaire à des fols ſortir du bon ſentier,
Emmaillotter ſes vers leur donner des entraues,
Enchaiſner nos eſprits auecq'eux comme Eſclaues,
Eſtropier le ſens d'vne conception,
Et croiſtre à nos deſpens leur reputation,
Iamais vn bon eſprit ne ſuiura leur manie,
Et ne tendra le col deſſous leur tyrannie.
Voilà ce qu'il m'en ſemble,& voilà les propos
Dont ces corbeaux parlans troublent noſtre repos.

Ie ſçay qu'ils blaſmeront ma loüable entreprinſe,
Mais ie me riray d'eux ſi quelque autre la priſe:
Et puis ayant parlé de Matheobe, & de toy,
Dois ie trouuer mauuais s'ils meſdiſent de moy,
Non, non ie les attends cet où ie les demande,
Certain que de leur faute ils payeront l'amende,
Et qu'auant que le ieu ſe puiſſe deſpartir
Par armes ils n'auront que le ſeul repentir.
I'ay parlé de la ſorte à fin que tu deſcouure
Que tous les bons eſprits ne ſont pas dans le Louure,
Que s'il ſe treuue icy quelque mot repeté,
Pardonne ie te prie à la neceßité,
Embraſſe ma deffence, eſpouſe ma querelle,
Faillir legerement c'eſt choſe naturelle,
Reçois diſcrettement les fruicts de mon pouuoir,
Et ne m'accuſe point auant que de me voir;
Reçois les Theophile attendant que ma plume
D'vn plus noble trauail enrichiſſe vn Volume.

FIN.